ETUDES GERMANIQUES

Allemagne - Autriche - Suisse - Pays scandinaves et néerlandais

---

AVRIL-JUIN 1947

REVUE DE LA SOCIETE DES ETUDES GERMANIQUES
5, Rue de l'Ecole-de-Médecine
PARIS (VIe)

BUREAU

DE LA

SOCIETE DES ETUDES GERMANIQUES

La cotisation, fixée à 200 francs (300 pour les membres étrangers), doit être versée au compte postal 1227-10 Paris, Société des Etudes Germaniques, Trésorière : Mlle Schmidt, 5, rue José-Maria-de-Hérédia, Paris-VII. Elle est ramenée à 150 francs pour les membres de la Société qui avaient racheté leur cotisation.

La carte d'adhérent, qui sera envoyée dès le versement de la cotisation, donne le droit :

1° d'assister aux réunions mensuelles de la Société et d'y amener un invité ;

2° d'utiliser la bibliothèque de la Société (Service de prêts à domicile, y compris la province) ;

3° d'utiliser sur place la bibliothèque de l'Institut Germanique ;

4° de recevoir gratuitement la revue *Etudes Germaniques* ;

5° de participer à tous les avantages que pourra procurer la Société.

Toute la correspondance concernant les questions financières doit être adressée à Mlle Schmidt, celle qui concerne la bibliothèque à M. Isler, celle qui concerne la Revue, les communications et articles, à M. Angelloz

LEIBNIZ ET LA LANGUE ALLEMANDE

I

Faut-il s'étonner que Leibniz n'ait pas écrit en allemand ?

On voit partout, au XVII[e] siècle, les langues nationales se substituer au latin. Leibniz lui-même le remarque : le latin, après les Scolastiques, permet trop de logomachies ; c'est pourquoi « il est arrivé qu'en Angleterre et en France la manière scolastique de philosopher est peu à peu tombée en désuétude ; depuis longtemps, ces nations ont entrepris de cultiver la philosophie en leur langue, de sorte que la possibilité de juger en de telles matières est, en quelque façon, offerte au peuple lui-même, et même aux femmes. A coup sûr, il n'en aurait pas été autrement en Italie, si les Théologiens scolastiques n'y étaient venus en aide aux philosophes à eux apparentés. En Allemagne, entre autres causes, la Philosophie scolastique est plus ferme, parce qu'on n'a commencé que tard, et insuffisamment encore, de philosopher en allemand » (1).

Sans parler des qualités exceptionnelles qu'il attribue à sa langue, Leibniz avait bien des raisons de trouver qu'on ne philosophait pas assez en allemand. Les expressions : *ipsi plebi... atque etiam foeminis* portent d'autant plus à croire qu'il ait songé à suivre, en philosophie, l'exemple de Luther en Théologie, que jamais il n'a séparé ses recherches spéculatives de ses préoccupations religieuses — « Je commence en philosophie et finis en théologien » — : toucher *l'homme moyen*, M. Friedmann le rappelle avec force (2), est resté son constant souci.

A sa naissance, d'autre part, la Guerre de Trente ans n'est pas encore terminée ; à sa mort, Frédéric-Guillaume I[er] est sur le trône, Frédéric II a quatre ans. La carrière de Leibniz coïncide avec un relèvement, difficile mais continu, de la conscience allemande. Le bon européen, qu'il est de tradition de vanter en Leib-

(1) *Dissertatio de Stilo philosophico Nizolii*, § XII.
(2) *Leibniz et Spinoza*, Gallimard, 1946.

niz, nous masque trop le patriote qu'il a toujours été, et même le pangermaniste qu'il a parfois commencé d'être. La *Dissertatio de stilo philosophico Nizolii*, de 1670, montre le jeune diplomate tout dressé et presque agressif pour prouver la supériorité de la langue allemande. Il y condamne le latin. Il reviendra sur sa condamnation et croira, vers la fin de sa vie, que le latin est la seule langue scientifique possible (1). Mais ce retour n'est pas pour l'éloigner de l'allemand. En 1676, dans la *Consultatio* pour l'institution d'une Académie allemande, il réclame la rédaction des travaux en allemand, aussi bien « pour montrer aux étrangers que nous pouvons aussi rendre par écrit ce qu'ils déplorent eux-mêmes de ne pas démêler », que « pour favoriser les études de nos compatriotes » ; car il y a avantage pour le bien public à ce que, même les femmes et les enfants, et les hommes qui n'ont pu fréquenter les écoles, aient libre accès à la Science ; que l'on ne craigne pas de porter tort au grec et au latin : l'Angleterre et la France abondent en érudits, et les spécialistes auront toujours besoin des langues mortes (2). On voit par là que si Leibniz, en 1700, laisse l'Electeur de Brandebourg lui demander d'inclure, dans ses projets d'Académie, l'étude de la langue nationale, à l'imitation de l'Académie française, c'est seulement qu'il a cru — à tort — opportun de n'en point parler ; du reste, il inscrit lui-même cette étude, en 1705, au programme d'une Académie en Saxe et se montre curieux de manuscrits allemands inédits (3). Car ses recherches historiques ne devaient pas manquer de se lier à des recherches linguistiques. Il étudie le vieil allemand, se propose d'éditer des pièces en vieux-saxon, se passionne pour les étymologies de Clauberg (4). De Vienne, où il réside de 1712 à 1714, il écrira : « Il faudroit aussi qu'on pensât avec soin à cultiver la langue germanique trop mal menée dans ce pays-ci ; et à rechercher les antiquités germaniques, dont dépendent en grande partie les origines des affaires de l'Europe inondée par des peuples germaniques depuis la décadence de l'Empire des Romains » (5). Ainsi, l'histoire de la langue se trouve intimement unie à celle du pays :

(1) Couturat, *Opuscules et fragments inédits de Leibniz*, p. 152.
(2) O. Klopp, *Die Werke von Leibniz*, Bd. 3, p. 323.
(3) Lettre à de Volder, 6-9-1700 ; à Tschirnaus, 17-4-1701 ; Foucher de Careil, t. VII, p. 220 ; lettre à Eckhart, 8-11 1704.
(4) Cf. plus loin recueil cité de Eckhart.
(5) Foucher de Careil, t. VII, p. 316.

l'amour pour le pays ne peut qu'entretenir le culte de la langue.

Pourtant, Leibniz n'a pas écrit en allemand.

On devine pourquoi : c'eût été limiter la propagation de son œuvre. Le public cultivé de la fin du XVII[e] siècle oubliait l'espagnol, savait encore l'italien, allait se mettre à l'anglais, pratiquait surtout le français, vraie langue universelle avec le latin : mais il ignorait l'allemand et n'en était guère curieux. Leibniz, chaque fois que, dans ses travaux historiques, il songe à publier des pièces allemandes, sent la nécessité de les traduire « pour les rendre aussi intelligibles aux étrangers » ; ou, au moins, de les « imprimer en caractère latin, pour en rendre la lecture plus aisée aux estrangers » (1). D'ailleurs, les jugements sur l'Allemagne ne laissaient pas d'être assez durs, et il importe de s'en souvenir si l'on veut comprendre Leibniz. Baillet en compose un recueil très significatif (1685). Bien que « décrassés » et « apprivoisés » par le christianisme, « les Allemands sont toujours des Allemands dans leurs écrits. C'est-à-dire que, quoi qu'il n'y ait point de science si difficile et si abstraite à laquelle ils ne soient parvenus par leurs travaux immenses, par leurs longues méditations, et par leur industrie particulière, tant de peines et tant de mérites n'ont pu leur acquérir des qualités que la nature n'a point jugé à propos d'accorder aux esprits qu'elle a enfermés dans des corps robustes et environnés d'un air froid et grossier ». Ils n'ont ni gentillesse, ni subtilité, ni brillant, ni vivacité, ni ordre, ni méthode. Mais ils réparent ces défauts « par l'application au travail », ce qui a fait dire « que les Allemands ont l'esprit, non pas dans la cervelle comme les autres hommes, mais sur le dos ; et que Minerve avait ses mulets dans les Ecoles et les Académies de ce pays, comme la ville de Rome avait autrefois entretenu les mulets de Marius dans ses armées ». Pas de poètes, des orateurs médiocres, des historiens dont Barth Keckermann, Allemand lui-même, avouait « qu'ils sont remplis de trop de *verbiage* et de *fatras* », maladroits dans les Belles-Lettres où ils encourent le reproche d'entasser trop de citations : bref, sans disputer aux Allemands la gloire d'être de bons esprits par leur industrie et leur travail, on met en doute « si un Allemand peut être bel esprit » (2).

Leibniz avait donc à montrer que l'Allemagne ne le cédait en rien aux autres nations et, pour ce, à s'adresser à elles en des lan-

(1) A Magirus, 1693 ; à Greinffencranz, 28-10 1709.
(2) *Jugemens des Sçavants*, t. I, pp. 272-280.

gues qu'elles entendissent. Or, il est clair que le latin et le français lui ouvraient l'audience la plus étendue. Le latin, parce qu'il demeurait *lingua eruditorum* et, doit-on ajouter, *theologicorum ;* le français, parce qu'il s'imposait au public cultivé d'Europe, et aux Cours : en tant que diplomate, Leibniz se devait de le pratiquer. Et c'était, au surplus, à la pensée française, dont l'éclat brillait au plus haut, qu'il avait le plus avantage à affronter la pensée allemande. En particulier, ses efforts pour une union des Eglises, dont il serait aisé de faire voir les bénéfices que pouvait tirer l'Allemagne, tant sur le plan de l'ordre intérieur que sur celui de la sécurité extérieure, avaient intérêt à porter, en France, contre le cartésianisme très attaqué par les Jésuites. Mais est-il besoin d'insister ? Que l'on considère Leibniz comme philosophe ayant à propager son Système ; comme croyant, soucieux d'apaiser, par raisons persuasives, les querelles confessionnelles ; comme nationaliste — de ce nationalisme allemand dont M. Vermeil vient d'analyser les ten'ances tantôt vers le particularisme, tantôt vers le cosmopolitisme — ; de toutes façons, on le voit amené à rompre avec sa propre langue.

II

Ce n'est pas, loin de là, qu'il la jugeât inférieure.

Lorsqu'il écrit, en 1696, qu'elle « est la pierre de touche des vérités philosophiques » (1), il montre sa fidélité aux convictions de sa jeunesse. Le *de stilo Nizolii* soutenait déjà cette thèse. On ne philosophe pas assez en allemand : « J'oserais dire cependant qu'il n'existe pas en Europe de langue plus propre que la germanique à l'épreuve et à l'examen des inventions philosophiques par une langue vivante : elle est, pour le réel, à l'envi de toutes les autres, la plus dense et la plus parfaite ; c'est qu'aucun peuple n'a cultivé avec plus de soin, depuis de nombreux siècles, les arts concrets et mécaniques ; à tel point que les Turcs eux-mêmes, dans les mines de Grèce et d'Asie Mineure désignent les métaux par des noms germaniques. En revanche, elle est sans doute la plus impropre à exprimer les fictions, en tout cas plus impropre que le fran-

(1) Lettre à Chauvin, avril-mai 1696.

çais, l'italien et autres rejetons du latin (1) ; c'est que, dans ces langues filles du latin, un mot de latin-barbare légèrement déformé cesse aussitôt d'être barbare en français ou en italien : de là vient aussi que beaucoup de termes de philosophie scolastique sont, malgré tout, passés de quelque manière en français ; mais en Allemagne personne n'a encore rien tenté de semblable sans récolter les huées générales. Du reste, si quelqu'un avait voulu retenir ou torturer des termes latins, — c'était alors philosopher, non plus en allemand, mais en latin — il n'aurait eu aucun usage et n'aurait été compris par personne inexpert en langue latine, parce que l'allemand diffère du tout au tout du latin, ce qui se produit autrement en italien et en français. C'est pour cette raison que, chez nous, la philosophie a été traitée plus tardivement en idiome national : la langue germanique a répugné, non certes à la philosophie, mais à la philosophie barbare ; et, comme la façon barbare de philosopher a reçu une impulsion tardive, il n'est pas étonnant non plus que notre langue ait eu un lent développement dans la philosophie » (paragr. XIII). Ce qui est dit de l'allemand vaut pour ses langues-filles : suédois, danois, anglais, belge, bien que, par suite de leurs voisinages, l'anglais et le belge aient admis des termes étrangers, tandis qu'en Allemagne l'usage suivi par les hommes de poids et par le peuple a toujours repoussé les latinismes, italianismes, gallicismes criaillés par quelques scolasticâtres et quelques voyageurs. Enfin, il serait inutile de s'attarder sur le Slavon qui supplée à son insuffisance pour le concret en empruntant à l'Allemagne ses termes des arts mécaniques (paragr. XIV). Résumons. Qu'est-ce qui fait la supériorité de l'allemand ?

En premier lieu, sa pureté. La langue germanique a suivi un développement plus continu, plus autonome que les autres langues qui se sont alourdies de barbarismes et d'importations étrangères. Parmi les langgues filles du germanique, les scandinaves ont été le moins contaminées ; mais l'Anglais et le Belge, par suite de leur voisinage avec la France, se sont laissés gagner à quelque romanisme. En second lieu, la supériorité de l'allemand réside en son sens du réel. Le réel ? C'est-à-dire, d'abord, le concret, les arts mécaniques, d'un seul mot : l'expérimental. Mais c'est

(1) Dans la *Consultatio, loc. cit.*, de 1676, Leibniz répète, p. 313, que « seuls, parmi tous les peuples, nous autres Allemands, nous négligeons notre langue, dont, pourtant, tant d'expériences ont prouvé l'admirable force (*efficacia*) pour traiter de sujets solides et le moins chimériques ».

aussi la vérité de la pensée, l'absence de tout verbalisme. Il faut, nous dit Leibniz, tenir pour chimérique ce qu'on ne peut traduire en langage commun ; l'usage populaire doit être la pierre de touche de l'authenticité de nos pensées. D'où l'on voit qu'en troisième lieu, la supériorité de la langue allemande provient de l'étroite union qu'elle n'a cessé d'exprimer entre la vie et la culture. Les pédantismes d'un savant ne soulèvent, en Allemagne, que des huées. L'élite, de ce point de vue, ne se sépare pas du peuple. En corollaire, mais ce corollaire est si important qu'on doit le mettre en évidence comme une quatrième raison de la supériorité allemande, il n'y a pas de langue plus impropre que la germanique à la fiction, aux abstractions vides, au mensonge. Et il est aisé d'en conclure qu'elle l'emporte enfin, par sa valeur morale, sur les langues romanes. On surprendra sans peine les résonnances religieuses de cette affirmation, à laquelle le souvenir des traductions et prédications de Luther, restituant la Bible dans sa vérité, n'est certainement pas étranger.

Tel, le jugement de Leibniz, vers 1670. Ses recherches ultérieures sur la Caractéristique universelle, le droit civil et religieux, la théologie, l'histoire de la Maison de Brunswick, l'amèneront à approfondir ses réflexions sur le langage. Il n'est, du reste, pas le seul, en Allemagne, à vanter les mérites du germanique. C'est ainsi que dans le numéro de septembre 1682 des *Acta Eruditorum*, où il collabore, Leibniz pouvait lire le compte-rendu du livre de Daniel Georg Morhofen : *Unterricht von der Teutschen Sprache und Poesie / deren Ursprung / Fortgang und Lehr-Sätzen. Worbey auch von der reimenden Poeterey der Ausländer mit mehrern gehandelt wird. Kiel* / 1682, *in*-8°. Les deux dernières parties de cet ouvrage, consacrées respectivement à la poésie et aux poètes allemands d'une part, à leur art poétique d'autre part, ne nous intéressent pas. Mais la première est significative. Morhofen se propose d'y montrer l'excellence et l'antiquité de la langue allemande. Selon lui, en effet, il n'y a que l'Hébreu qui puisse le disputer en antiquité au germanique. Les Grecs et les Latins ont reçu leur philosophie et leur langue des Scythes, des Celtes et des Gaulois, dont l'ancien idiome était germanique, ainsi que le prouve la communauté de nombreux termes. En des temps très reculés, la vieille langue germanique s'était avancée en Asie, jusqu'en Perse, en Egypte, en Arabie ; en Amérique même, on trouve les vestiges de certains mots reçus et dérivés du germanique. Une comparai-

son méthodique des idiomes et dialectes ferait apparaître que les racines gréco-latines s'enfoncent dans l'ancienne langue saxonne, westphalienne, cimbre, poméranienne, mégapolitaine, belge. danoise, norvégienne, suédoise et, surtout, gothique. La source des langues européennes est l'ancien scythe, d'où sont issus le germain et le gothique primitifs, d'où, à leur tour, le grec et le latin tirent leur origine. D'ailleurs, la simplicité, la rudesse du germain et du scythe, où abondent les noms monosyllabiques, sont, par opposition à la complexité, à l'élégance, à l'harmonie du grec et du latin riches en polysyllabes, un témoignage de leur antériorité. Et l'auteur donne des exemples, empruntés à la désignation des parties du corps humain et animal, où l'on suit la dérivation des mots grecs et latins, à partir du germanique et du gothique.

Or, les *Nouveaux Essais* (III, II, 1) soutiennent une thèse à peu près semblable. Non que Morhofen soit la seule source de notre philosophe : il n'y aurait qu'à parcourir la table des matières du recueil publié à Hanovre, en 1717, par Eckhart : *Illustris Viri Godofr. Guilielmi Leibnitii Collectaneae Etymologica, Illustrationi linguarum, Veteris Celticae, Germanicae, Gallicae, aliarumque inserventia cum Praefatione Jo. Georgii Eccardi*, pour se convaincre du contraire et mesurer d'un seul coup d'œil toute l'étendue des recherches auxquelles s'est livré Leibniz. En ces deux forts volumes de 544 et 314 pp., on rencontre de tout et sur toutes les langues : extraits de lettres, de glossaires, analyse de l'*Ars Etymologica Teutonum e Philosophiæ fontibus derivata*, de Clauberg, des *Unvorgreiflichen Gedanken, bretreffend die Ausübung und Verbesserung der Teutschen Sprache*, un lexique d'ancien Teuton, une correspondance avec Gerardt Meyer, Théologien de Brême, etc. Mais, au total, Leibniz ne laisse pas de s'accorder avec Morhofen.

Suivant la filiation des langues, qu'entraîne principalement « le commerce des différents peuples », Leibniz constate que le plus antique document de français date du IXe siècle. Et il est vrai que le plus ancien monument de Théotisque, ou Allemand ancien, — l'Evangile d'Otfried — ne remonte pas au delà. Mais les Saxons, passés en Grande-Bretagne, nous ont laissé des vestiges plus archaïques, et le *Codex argenteus*, écrit en goth oriental, est le texte le plus primitif « de toutes les langues de l'Europe ». Or, ces Goths du Pont-Euxin semblent être originaires de la Scandinavie ou de la Baltique, et leur langue a un fonds commun avec le ger-

manique moderne. Cherchons plus haut. Nous aboutissons aux Celtiques ; et par Celtiques, il faut entendre « tant les Germains que les Gaulois ». Plus haut encore. Nous avons le scythe. Source du Celtique ,du latin ou du grec, le scythe vient d'Asie. C'est pourquoi toutes les langues de la Scythie « ont beaucoup de racines communes entre elles et avec les nôtres et il se trouve que même l'Arabique (sous laquelle l'Hébraïque, l'ancienne Punique, la Chaldéenne, la Syriaque et l'Ethiopique des Abyssins doivent être comprises) en a d'un si grand nombre et d'une convenance si manifeste avec les nôtres, qu'on ne les sauroit attribuer au seul hazard, ni même au seul commerce, mais plutôt aux migrations des peuples ». Ces convergences favorisent « le sentiment de l'origine commune de toutes les Nations, et d'une langue radicale primitive ». De cette langue, « l'Hébraïque et l'Arabesque » se rapprochent le plus, mais elles sont fort altérées, « et il semble que le Teuton a plus gardé de naturel et (pour parler le langage de Jaques Böhm) de l'Adamique... » Aussi, malgré ses étymologies étranges et souvent ridicules, Goropius Becanus n'a pas « eu trop tort de prétendre que la langue Germanique, qu'il appelle Cimbrique, a autant et plus de marques de quelque chose de primitif que l'Hébraïque même ».

Mais à quels signes reconnaître ce naturel ? Leibniz, à ce propos, utilise la thèse, et jusqu'à des exemples, du *Cratyle* (ou, si l'on préfère, devance les recherches de Wundt sur l'onomatopée, sur les *Lautbilder* et les *Lautgebärden*). Par exemple, le latin *coaxare*, attribué aux grenouilles, a du rapport au *quaken* allemand : d'où *quakeler* (babillard), *quek*, qui signifie en vieux allemand vieux ou vivant, *Quecksilber* (vif-argent), *erquicken* (conforter, revivifier), *Quäken* (mauvaises herbes vivaces). De même, il semble que par un instinct naturel, les anciens Germains. Celtes et autres peuples apparentés à eux, ont employé la lettre R pour signifier un mouvement violent et un bruit tel que celui de cette lettre : *rinnen*, *rüren*, *Rhin*, *Rhône*, *Roer*, *rauben*, *rauschen*, etc. La lettre L désigne un mouvement plus doux : *leben*, *laben*, *lind*, *lieben*, *lauffen*, *etc*. Ou encore, *Ah* « signifie naturellement un petit souffle », lorsque *A* et *H* ne sont guère forts : d'où l'on passe à la fluidité de l'eau : « Les Teutons et autres Celtes, pour mieux marquer le mouvement, y ont préposé leur W : « *wehen*, *wind*, *vent*, *waten*, *vadum*, *water*. « *Auwe*, *Auge* chez les Germains est aujourd'hui un lieu, que l'eau inonde souvent, propre

aux pâturages ; mais plus particulièrement, il désigne une isle comme dans le nom de monastère de Reichenau. » Et, de proche en proche, on comprend l'étymologie du mot : *Auge*, œil.

Ainsi, tandis que la préface sur le style de Nizolius vantait les qualités de pureté et de sérieux de la langue allemande, trente-trois ans plus tard, c'est sur l'antiquité de cette langue qu'insistent les *Nouveaux Essais*. On y retrouve l'affirmation qu'elle représente l'idiome le moins altéré, et l'étymologie fournit des arguments en faveur de son « naturel ». Mais l'accent porte incontestablement sur ce qu'elle garde d'Adamique. On peut même se demander si Leibniz, écrivant qu'elle a « autant et plus de marques de quelque chose de primitif que l'Hébraïque même », va jusqu'au bout de sa pensée et s'il ne s'est pas arrêté devant les conséquences hérétiques, à l'égard des Livres Sacrés, qu'il y aurait à soutenir l'antériorité du Germain ou du Scythe sur l'Hébraïque.

III

Quoi qu'il en soit, ces remarques sur l'Allemand ne prennent toute leur signification que replacées dans le contexte de la théorie leibnizienne sur le langage, qu'il nous faut au moins résumer.

Ici, comme partout, Leibniz ne perd jamais de vue son principe suprême : *nil sine ratione*, rien n'a lieu sans raison. Le langage — c'est-à-dire non seulement le mot, mais n'importe quel signe, non seulement les signes, mais les règles d'opération ou de syntaxe qui assurent leur liaison — le langage n'est donc pas arbitraire, ou, s'il l'est en partie, nous verrons que c'est en un sens qui ne viole pas le principe. Son rôle est d'*exprimer* les idées et les choses. On sait ce que signifie : exprimer. Expression, c'est correspondance. Par exemple, l'ellipse exprime le cercle, l'épure : la machine, le plan : la ville, l'effet : la cause, etc... Ainsi, quand nous disons que le langage exprime le réel, nous voulons donner à entendre que, symbolisant avec lui, il est capable de vérité. En effet, pour Leibniz, le langage est lié à un double parallélisme. D'une part, un parallélisme logico-grammatical : la syntaxe est une traduction de la logique, en d'autres termes : la grammaire reflète fidèlement la connexion de nos idées. D'autre part, le monde étant pénétré de rationalité — *dum Deus calculat et cogitationem exercet fit mundus*, — nos idées, et, par conséquent, le langage peuvent aussi lui correspondre avec exactitude.

Mais si certaines expressions, comme l'ellipse par rapport au cercle, sont fondées dans la nature de l'exprimé, il en est d'autres, comme le langage, qui sont en partie arbitraires. En partie seulement, puisque, nous venons de le voir, la syntaxe n'est pas arbitraire. Les mots eux-mêmes, bien souvent, expriment l'essence des choses : les étymologies, dont les *Nouveaux Essais* nous offrent des échantillons, montrent qu'un « instinct naturel » a présidé au choix des termes primitifs. Cependant, il est vrai que l'étymologie ne permet pas toujours de remonter à ces racines primitives. Bien des vocables nous paraissent arbitraires, parce qu'ils se sont formés au hasard des rencontres des peuples, déformés — substitution de l'*L* au *R*, par exemple — pour faciliter la prononciation ou l'audition, etc. ; mais ces changements, fussent-ils provoqués par hasard, se sont faits néanmoins selon des lois psycho-physiologiques, et l'arbitraire n'est que d'apparence. Dès lors, que reste-t-il ? Ceci. C'est que, soit que nous utilisions la langue reçue, soit que, dans les sciences ou la philosophie, nous nous efforçions d'en forger une nouvelle plus précise, nous pouvons choisir nos expressions. De même qu'en Mathématiques, il nous est loisible d'exprimer le même rapport par des formules différentes, de même un phénomène peut être décrit, une idée peut être énoncée avec des mots, des phrases différents. Mais ce choix n'est pas sans raison. Arbitraire signifie libre ; libre signifie motivé ; motivé signifie fidèle à l'objet qu'il faut exprimer.

D'où il résulte que la diversité des expressions répond à la diversité des points de vue. Il est des expressions meilleures que les autres, parce qu'il est des points de vue meilleurs que les autres. C'est ainsi qu'en Mathématiques — auxquelles l'on doit toujours revenir pour comprendre la pensée de Leibniz, — une formule est préférable à une autre, bien qu'elles expriment toutes deux la même relation, si elle permet une solution plus rapide, plus élégante, plus générale. La bonne formule nous ouvre une compréhension plus claire, plus large. Nous voici dans la perspective de la Monadologie. La nature d'une Monade consiste dans son point de vue. Toute Monade exprime l'univers, mais selon des degrés divers de conscience, tantôt confusément, tantôt plus clairement. Sa place dans la hiérarchie des êtres dépend du point de vue qui lui est assigné. Or, ce qui est vrai de la diversité des expressions à l'intérieur d'une langue, demeure vrai de la diversité des langues elles-mêmes. Chaque langue est une expression,

plus ou moins lucide, des idées et des choses. Mais, maintenant nous le savons, en attendant une langue philosophique, débarrassée des prestiges du sentiment et de l'imagination, ce ne sont pas les langues latines, trop fertiles pour les fictions, ni les langues slavonnes, trop pauvres en terminologie concrète, ni même l'Hébreu et l'Arabesque, trop mutilées, qui peuvent prétendre au premier rang : ce sont les langues germaniques t, parmi elles, la plus pure : l'allemand. L'allemand qui a conservé le plus de « naturel », le plus d'Adamique. Mais qu'est-ce à dire, sinon que, de toutes les langues, elle est la plus proche de Dieu ? Car le Monde lui-même représente en quelque sorte Dieu (*Mundus ipse quodammodo repræsentat Deum*) : et ce Monde, c'est l'Allemand — Leibniz le soutenait dès 1670 — qui l'exprime de la manière la plus riche. S'agit-il du monde moral ? Ici encore, l'allemand, par son inaptitude au mensonge, l'emporte sur toutes les langues. Comme toujours, l'aboutissement de Leibniz est une pensée religieuse.

IV

Il n'est sans doute pas besoin de souligner combien les idées de Leibniz sur la langue allemande se rapprochent de celles que développera, en des conditions historiques assez semblables, dans sa patrie ruinée et envahie, un autre penseur allemand : Fichte. Leibniz fait plus que préluder aux thèmes des 4ᵉ et 5ᵉ Discours à la Nation Allemande.

Pour Fichte, comme pour Leibniz, la supériorité de la langue allemande ne tient pas à son origine (puisque tout vient de Dieu), mais à l'emploi ininterrompu qui en a été fait par un peuple : « les Allemands ont continué à parler une langue vivant toujours de sa vie naturelle et originelle ». Pour Fichte, comme pour Leibniz, cette supériorité tient encore à la richesse de son vocabulaire pour le sensible ; et comme « toute expression des choses supra-sensibles se règle sur l'étendue et la clarté de notre esprit pour les choses sensibles », l'approfondissement intellectuel est plus facile pour un Allemand, et, chez lui, la culture se sépare moins de la vie, l'élite ne s'isole pas du peuple. Pour Fichte, comme pour Leibniz, rien n'est moins propre que l'Allemand au jeu des abstractions et des illusions : c'est ainsi que le mot *Menschheit* est resté « à l'état de chose simplement sensible ». Pour Fichte, comme pour Leibniz, l'allemand porte en lui les signes de supériorité

morale, et c'est pourquoi « les autres races germaniques qui se rallièrent à la langue romane abaissèrent leur valeur morale ». Pour Fichte, comme pour Leibniz, la langue n'est pas l'œuvre de conventions arbitraires, « ne se développe pas au hasard, mais comme une force immédiate de la vie de l'esprit », en entendant par *vie* « cette existence type dont l'origine est aux sources mêmes de toute vie spirituelle, en Dieu... ».

Mais notre but n'est pas de poursuivre un rapprochement qui serait à approfondir et mériterait discussion. Il nous suffit de l'indiquer. On peut l'invoquer pour conclure à la permanence de certains leit-motiv dans la conscience allemande, ou pour montrer comment des conditions semblables entraînent des idées semblables, ou encore pour entreprendre quelque enquête historique sur la filiation des doctrines. Nous n'en tirons, pour nous, que l'occasion de mieux faire saisir un aspect trop méconnu de Leibniz. Et qui nous semble d'importance.

Yvon BELAVAL.

L'ANTHROPONYMIE AU SERVICE DE L'HISTOIRE :

LES SURNOMS NORMANDS EN *-man* (1)

Si l'anthroponymie française est encore dans l'enfance, sa branche la moins négligée n'est pas, assurément, l'étude des noms d'homme d'origine scandinave en Normandie. Depuis le Danois A. Fabricius en 1897 (2) aucun progrès sérieux n'a été enregistré, hors peut-être quelques points d'infime détail. La tâche, cependant, est aisée et fructueuse. Aisée, car l'onomastique humaine de la Scandinavie a fait l'objet de multiples travaux, condensés en des sommes d'un usage commode (3) ; fructueuse, puisque, ainsi que l'écrivait il y a quarante ans le grand philologue islandais Finnur Jônsson, les surnoms, en dehors de leur intérêt linguistique, en soi considérable, fournissent une foule de matériaux précieux pour l'histoire de la civilisation (4). Nous voudrions montrer, en nous bornant à un groupe de surnoms bien délimités, quelles perspectives une étude d'ensemble serait susceptible d'ouvrir aux historiens ; pour cette démonstration nous avons choisi un groupe particulièrement bien représenté en Normandie : celui des surnoms

(1) Nous nous conformons au système orthographique de l'islandais. Toutefois, faute de caractères spéciaux, nous imprimons dh (edh), th (thorn), nous indiquons les voyelles longues au moyen d'un accent circonflexe, et nous employons le caractère ö.

(2) A. Fabricius, Danske Minder i Normandiet, Copenhague, 1897, in-8 ; voir particulièrement sur l'anthroponymie, pp. 216 236 (Cité plus loin : Fabricius).

(3) Répertoire anthroponymique d'ensemble : E. H. Lind, Norsk-Isländska Dopnamn ock fingerade Namn fran Medeltiden, Uppsala-Leipzig, 1905-1915, in-8 (Cité: Lind, DN). — Sur les surnoms dans la littérature norvégienne et islandaise du Moyen-Age, nous avons principalement consulté les études successives de Finnur Jonsson, Tilnavne i den islandske Oldlitteratur, dans : Aarböger for nordisk Oldkyndighed og Historie, 1907, 2. Række, 22. Bind, pp. 161-381 (Cité : F. Jonsson) et de E. H. Lind, Norsk-Isländska Personbinamn fran Medeltiden, Uppsala, 1920-1921, in-4 (Cité: Lind, PN). — Sur l'anthroponymie dans les noms de lieux norvégiens : O. Rygh, Gamle Personnavne i norske Stedsnavne, Kristiania, 1901, in-8 (Cité : Rygh, PN) ; — dans les noms des lieux danois et scaniens : A. Falkman, Ortnamnen i Skane, Lund, 1877, in-8 (sur les noms d'hommes, pp. 101-102 ; — cité : Falkman). — Voir enfin pour les colonies scandinaves d'Angleterre l'ouvrage essentiel de E. Björkman, Nordische Personennamen in England, Halle, 1910, in-8 (Studien zur engl. Philol., hgg. von L. Morsbach, Heft XXXVII) (Cité: Björkman).

(4) F. Jonsson, p. 161.

qui, sous leur travestissement latin, ont pour deuxième terme *-mannus* v. isl. *-madhr* (5). Alors que le type est relativement rare dans la mère-patrie scandinave — peu de répertoires en relèvent plus de quatre ou cinq exemples —, il fut en Normandie singulièrement favorisé par la mode ; c'est de beaucoup, parmi les surnoms proprement dits, le type qui a fourni le plus de formations : nous en avons personnellement relevé 15 cas certains dans les textes ; en complétant ce relevé par ceux de Fabricius et de Steenstrup (6), on atteindrait un total d'une vingtaine de noms, dont quelques-uns, à vrai dire, sont fort douteux ; quelques autres peuvent être en outre extraits du matériel toponymique. Au point de vue sémantique, ces noms se laissent commodément répartir en trois classes : les uns nous renseignent sur l'origine et l'histoire de leurs porteurs ; d'autres, sur leurs métiers ; d'autres enfin sont des sobriquets révélant certains aspects de leur personnalité. Un petit nombre résiste à nos tentatives d'interprétation.

***

Le plus intéressant peut-être des noms en *-man* se rencontre dans les textes du xie siècle sous les formes Westmannus, Wesmannus, Wesmanus, Wesman et Guesmanus (7). C'est le v. isl. *Vestmadhr* = homme de l'Ouest, qui désigne, soit, par rapport à la mer du Nord, les Ecossais, Anglais ou Irlandais, soit, d'une

(5) Sans vouloir prendre parti dans le débat toujours ouvert sur l'origine danoise ou norvégienne du peuplement scandinave en Normandie, nous citerons toujours les mots sous leur forme islandaise, selon l'orthographe adoptée par les dictionnaires de Cleasby-Vigfusson (Oxford, 1869-1874) et, à défaut, de Fritzner (Kristiana, 1867).

(6) Fabricius, pp. 229-230 ; ajouter (pour la toponymie), pp. 255-256 ; — J. Steenstrup, Normandiets Historie under de syv förste Hertuger (Kgl. Danske Vidensk. Selsk. Skrifter, 7. Række, Hist. og fil. Afd., V, 1), Copenhague, 1925, in 4 (Cité : Steenstrup), particulièrement pp. 269 et 239 ; cette dernière liste résulte essentiellement d'une révision de Fabricius ; — voir aussi (pour la toponymie seulement) Jakob Jakobsen, Stednavne og Personnavne i Normandiet, Danske Studier, 1911, pp. 59-84 (spécialement p. 69). Une importante partie des sources de Fabricius et de Steenstrup n'est plus accessible, les archives départementales de la Manche ayant été détruites en 1944.

(7) P. de Farcy, Abbayes de l'évêché de Bayeux : Cerisy, Laval, 1887, in-8, n° XVIII, p. 84 (fin xie s.) ; — Charte de Richard II pour Bernay, éd. Le Prévost, *Mém. Soc. Antiq. Normandie*, 1928, p. 377 (1025 ou 1027) ; — Lettre d'un abbé de Fécamp à Guillaume-le-Conquérant, éd. Martène et Durand, *Thesaurus novus anecdotorum*, 1717, in-fol., t. I, col. 198 ; — R.-N. Sauvage, *L'abbaye de Troarn*, Caen, 1911, p. j. n° 2 (1068) ; — *Cartulaire de la Trinité du Mont de Rouen*, éd. Deville (Doc. inéd. H. Fr.), 1841, in-4, p. 435.

manière plus courante, dans la littérature islandaise, les Irlandais seuls (8). Que les Vikings de Normandie aient adopté ce sens restreint ou qu'ils se soient placés au seul point de vue de l'orientation, il n'est pas douteux que ce nom désigne soit un Irlandais (ou ses descendants), soit plutôt un Scandinave ayant vécu en Irlande, ce qui, de toute manière, indiquerait des relations étroites entre les établissements scandinaves de Neustrie et ceux, indiscutablement norvégiens, de la côte orientale d'Irlande (9). La nationalité et l'une des étapes de certains des colons de la Normandie nous sont ainsi révélées (10), alors que les sources proprement historiques sont, en cette matière, absolument muettes. — Reposant lui aussi sur le nom d'un point cardinal, le nom propre Normannus, très fréquent tant en toponymie qu'en anthroponymie (11), est d'un intérêt moindre : sa portée est en effet beaucoup trop générale, puisqu'il désigne non seulement les Norvégiens, les Normands, mais encore tous les Scandinaves ; il peut même parfois, et surtout dans les noms de lieux, être tout simplement d'origine franque, auquel cas il ne représente pas le v. isl. *Nordhmadhr* (12).

Deux surnoms éclaireront — d'un jour qui n'est pas inattendu pour qui se souvient, par exemple, des motifs qui poussèrent Eric le Rouge vers les rives du Grönland — les origines et le recrutement des bandes de Vikings de la Seine. L'un est Floteman, nom

(8) Voir par ex. *Landnâmabôk*, § 1. — Fabricius, p. 228. Le surnom a été porté en Scanie (Falkman, p. 188), en Angleterre danoise (Björkman, p. 175), en Islande et en Norvège (Rygh, PN, p. 278), mais il est plus rare que Austmadhr. — Lind, DN, col. 1086. — Depping, *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, Paris, 1826, t. II, p. 266.

(9) Sur l'anthroponymie de l'Irlande norvégienne, voir E. Curtis, *The English and Ostmen in Ireland*, English Historical Rev., XXIII, 1908, pp. 209-219.

(10) De semblables étapes ont été décelées aux Orcades, Hébrides et Færöer pour les colons de l'Islande, en Irlande surtout pour les Norvégiens du Lancashire (voir les travaux d'Eilert Ekwall, surtout : *The place-names of Lancashire*, Manchester, 1922) : l'étonnant était que rien d'analogue n'eût été signalé pour la Normandie.

(11) Normanville : deux communes, Seine-Inférieure, Eure, et un hameau, Seine-Inférieure. Sur l'usage médiéval et moderne de ce nom : M. Baudot, *L'apport de l'anthroponymie à l'histoire de la colonisation scandinave en Normandie*, Bull. of the intern. Committee of hist. Sciences, X, 1938, p. 582.

(12) Nous nous permettons de renvoyer à notre étude : L. Musset, *La cacogéographie des Normands et de la Normandie*, Rev. du Moyen Age latin, t. II, 1946, p. 129 sqq. — Sur l'usage en Norvège : Lind, DN, col. 797 ; en Danelaw (où ce nom peut être anglais) : A. Johannson, *Die erste Westrwîking*, Acta Philol. Scandinavica, IX, 1934, p. 1-68 (p. 7 sq.) ; et Björkman, p. 98. — Pour le nom franc : Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, 2e éd., Bonn, 1900, in-4, col. 1171.

d'homme attesté une seule fois, au XIIIe siècle (13), mais qui est entré dans le nom de deux paroisses du Cotentin, Flottemanville-Hague (villam que nuncupatur Flotomannum, 1055), Flottemanville-Bocage, et qui désigne encore un écueil de la côte occidentale du Cotentin (14). Ce nom semble bien correspondre au v. isl. *flôttamadhr* = fugitif, homme qui fuit la justice (15), premier terme des toponymes anglais Flotmanby (Yorkshire, East Riding, Dickering wapentake), Flotemanestoft (Lincolnshire, disparu), Newton Flotman (Lincolnshire), tous trois en plein centre des établissements danois d'Angleterre (16). Mais il n'est pas exclu que le v. angl. *flotman* = matelot, pirate, ait eu, au moins sémantiquement, son rôle dans la naissance de quelques-uns de ces noms (17). — Tout proche, par le sens, de *flôttamadhr* est sans doute le nom, moins bien attesté au Moyen Age, mais encore courant de nos jours comme patronyme, de Dodeman (18), qui paraît être l'exact correspondant du v. isl. *daudhamadhr* = condamné à mort, que l'on ne rencontre en Islande que comme nom commun. Il est fort vraisemblable, le norois n'ayant pas vécu bien longtemps en Neustrie, que les porteurs de ces sobriquets avaient eu maille à partir avec la justice dans l'un des pays scandinaves avant leur émigration, qui sans doute en résulta pour beaucoup.

Tout un autre groupe de surnoms rappelle des professions. Farmannus fut porté par au moins quatre personnages au XIe siècle (19)

(13) A. Le Prévost, *Mémoires et Notes... dép. de l'Eure*, Evreux, 1862-1869, in 8, t. II, p. 377 : terra as Flotemans, 1262, à Marbeuf (Eure, canton du Neubourg).

(14) Ch. Joret, *Les noms de lieu d'origine non-romane et la colonisation germanique et scandinave en Normandie*, Millénaire Normand, Rouen, 1911, in-4, t. II, p. 121.

(15) Interprétation déjà adoptée par Fabricius, Jakobsen et Joret, qui n'ont point fait le rapprochement avec Dodeman.

(16) Voir A. H. Smith, *Place-names of East Riding of Yorkshire*, Cambridge, 1937, in-8, p. 116, et surtout H. Lindkvist, *Middle English Place-names of scandinavian origin*, Part. I, Uppsala, 1912, in-8, p. 215 et note 2.

(17) Tel est l'avis de Lindkvist et de Steenstrup, p. 269. — En tout cas, le nom de Flottemanville-Hague n'est pas antérieur au Xe siècle (auparavant : Munticellus ; voir L. Musset, *Bull. Soc. Antiq. Normandie*, XLIX, 1942-1945, p. 92).

(18) Ce nom n'est signalé ni par Fabricius ni par Steenstrup. *Nigillus filius Dodeman* (1070-1110), en Cotentin : *Cartulaire de Cormery*, éd. Bourassé, *Mém. Soc. archéol. Touraine*, XII, 1860, n° XLIX, p. 99 ; *Radulfus Dodeman* (1240) vers Falaise : Arch. dép. Calvados, H. 4067.

(19) *Gulbertus, filius Farman de Rotnis : Cartulaire de la Trinité du Mont*, cité, n° XLVI, p. 446 (avant 1066) ; — deux moines du Bec : *Nomina monachorum Becci*, éd. Porée, Histoire de l'abbaye du Bec, Evreux, 1901, in-8, t. I, p. 629 sqq. (l'un entre 1034 et 1078, l'autre en 1136-1139) ; — un prêtre de

et est entré dans cinq toponymes : Fermanville (Manche, cant. St-ierre-Eglise), Saint-Denis-le-Ferment (Eure, cant. Gisors), une *fossa Farmani* signalée en 1220 à Feuguerolles (Eure, cant. Neubourg) (20), une *foresta de Farmanibruil* proche de Montebourg (Manche), aujourd'hui disparue (21), enfin une *vallis Ferman* dont un certain Guillaume tire son surnom (22). Bien qu'il existe un Faramannus franc (23), reposant sur le terme *fara* — subdivision de la peuplade, que rien ne signale en nos régions —, l'interprétation n'en est pas douteuse : il s'agit du v. isl. *farmadhr* = voyageur, marchand (se déplaçant par mer), terme connu en toponymie norvégienne (24) et qui joue dans le Landnâmabôk le rôle de synonyme de *Kaupmadhr* : Björn, fils du roi de Norvège Haraldr hinn Hârfagri, reçoit tour à tour ces deux épithètes, car « âtti kaupskip î ferdhum til annarra landa ». Voici donc, sans nul doute, des trafiquants mêlés aux pillards pour tirer profit des dépouilles de l'Empire franc.

Si Farman a vite disparu de la langue usuelle, il n'en va pas de même de certains autres noms maritimes. *Walmannus* est bien connu pour avoir désigné, comme nom commun, les baleiniers du Nord du Cotentin et de la Dive, et ce jusqu'en plein milieu du XIIe siècle (25). Dès longtemps l'on y a reconnu le v. isl. *hvalmadhr* = *baleinier*. Après sa mort dans la langue courante, ce mot a survécu comme sobriquet, donnant peut-être Galeman, forme assez discutable (26), qui peut aussi dériver du nom irlandais Columban.

Varangeville-sur-Mer, près de Dieppe, sous Guillaume-le-Conquérant (Cartulaire de Saint-Georges-de-Boscherville, Bibl. munic. Rouen, ms. 1227, f° 36 ; Le Prévost, *op. cit.*, III, p. 110).

(20) Le Prévost, *op. cit.*, t. III, p. 109 et t. II, p. 105.

(21) Cartuaire de Montebourg, B. N., lat. 10.087, p. 1.

(22) Cartulaire de St-Evroult, B. N. lat. 11.055, n° 279.

(23) Förstemann, *op. cit.*, col. 498.

(24) O. Rygh, Norske Gaardnavne, X. Stavanger Amt, Kristiania, 1915, in-8, p. 342 : Farmandsviken. — On a Farmanby en Yorkshire : Smith, *op. cit.*, p. 89. — Sur l'usage du surnom dans les textes scandinaves : F. Jonsson, p. 279 ; Lind, DN, col. 264 ; Lind, PN, col. 77 ; — en Danelaw : Björkman, p. 39 ; — en Normandie : Fabricius, p. 229 ; Steenstrup, p. 269.

(25) Tout ce qui concerne l'histoire de ce terme est traité par Cl. Brunel, *Walmannus, Waumannus, Archivum Latinitatis Medii Aevi*, III, 1927, p. 31-32, auquel il faut ajouter un passage du Cartulaire de Montebourg, B. N., lat. 10.087, f° 2.

(26) Cartulaire de St-Sauveur-le-Vicomte, copie (original détruit en 1944), B. N., lat. 17.137, n° 324. Un lien avec le nom franc Galaman, d'origine obscure (Förstemann, col. 591) est peu probable ; sur Galmann islandais (et danois) mal attesté, Lind, DN, col. 294 ; sur Galman : Columban, cf. A. H. Smith, *Revue Celtique*, XLIV, 1927, pp. 40 et 48

et sûrement « le Vauman », parfaitement clair (27) ; le patronyme Gaument existe encore. Les immigrés scandinaves ont donc certainement joué un rôle notable dans la pêche de la baleine et du « gros poisson » (*crassus piscis* est l'expression médiévale consacrée) ; mais ils ne l'ont pas importée : celle-ci était déjà pratiquée avant leur arrivée (28).

La destinée du mot « esturman », avec le sens de timonier, est bien connue aussi : la littérature française l'a couramment employé (29). C'est le nom commun du scandinave : v. isl. *styrimadhr*, danois moderne *styrmand* = capitaine en second, qui est très vite devenu usuel dans la langue maritime des Etats anglo-normands (30) et est signalé aux XIII[e] et XIV[e] siècles comme sobriquet en Normandie (31). Comme le précédent, il se trouve parfois joint dans certains cas à l'article défini, ce qui achève de prouver que sa valeur a longtemps continué à être sentie. Il en est exactement de même du vocable « berman, breman » qui désignait jusqu'à la fin de l'Ancien Régime les porte-faix des ports de Caen et de Rouen (32) et est occasionnellement devenu sobriquet et patronyme. Quoique les textes ne nous aient pas conservé d'équivalent islandais exact, il se rattache sans nul doute à la racine du verbe *bera* = porter ; peut-être est-ce une création originale des Vikings de la Seine. Coqueman enfin (33) paraît reposer sur v. isl. *kuggi*, autre forme, utilisée comme surnom, de *kuggr* = navire marchand.

Une dernière profession, celle de « légiste » ou plutôt d'expert

(27) Cité par Fabricius, p. 228 et Steenstrup, p. 269.

(28) En Cotentin précisément : cf. un acte de 832, éd. par Tardif, Cartons des Rois, n° 123, p. 85.

(29) Voir Godefroy, Dict., s. v. Esturman : Du Cange, s. v. Sturemannus ; Ch. de la Roncière, *Histoire de la Marine française*, 3[e] éd., 1909, t. I, p. 119 et note 7 (le terme de laman, rapproché par cet auteur, ne paraît pas spécialement normand).

(30) Voir, pour la mer d'Irlande, Curtis, art. cité. — Styrimadhr a eu aussi un sens administratif : agent héréditaire placé à la tête du ressort qui doit équiper un navire (S. Aakjær, *Old Danish Thegns and Dreng*, Acta Phil. Scandin., II, 1927, pp. 1-2). Certains linguistes (tel Kr. Nyrop, *Aarböger for Nordisk Oldkyndighed...*, 1919, pp. 18 et 28) ont voulu voir dans v. fr. esturman un emprunt au Néerlandais ; la présence du nom propre en Normandie oriente plutôt vers la Scandinavie.

(31) XIII[e] s. : Fabricius, p. 222 ; Steenstrup, p. 269 ; — XIV[e] s. : famille Lestourmen à Carcagny (Calvados, cant. Tilly), dans Anquetil, *Livre rouge de Bayeux*, t. II, Bayeux, 1911, in-8, pp. 235 et 288.

(32) Tous les renseignements utiles sont dans Fabricius, p. 230, et Steenstrup, p. 269, qui citent le nom de famille moderne Lebrement ; se garder de confondre avec Brument.

(33) Nom cité seulement par Steenstrup, p. 269 ; pour Kuggi, cf. Lind, PN, col. 224 (tardif).

en lois, n'est pas plus inattendue dans la procédurière Normandie que dans l'Islande de la Njâlssaga ; le nom de Lacaman ou Lacman la rappelle (34) : il représente le v. isl. *lagamadhr*, qui figure précisément dans la Njâlssaga. La forme équivalente *lögmadhr* désignait aux Orcades le chef de la juridiction suprême, correspondant au *lögsögumadhr* islandais ; c'est déjà un nom propre dans l'Orkneyinga saga. Ainsi, au milieu des bannis et des condamnés, les invasions auraient aussi jeté sur nos côtes des connaisseurs du droit scandinave. On sait pourtant que, dans l'ensemble, l'influence de ce droit sur la coutume de Normandie a été médiocre (35).

Un dernier ensemble décrit divers traits personnels. Beaucoup moins significatif pour l'histoire de la civilisation, nous l'étudierons plus rapidement. Le nom d'homme Falcheman, le surnom Falchemandus se rencontrent parfois (36) : ils se rattachent vraisemblablement au v. isl. *fâlki* = faucon et doivent désigner l'homme qui chasse au faucon. — Sokeman (37) se rattache sûrement à la racine *sôkn* ; mais désigne-t-il, selon les divers sens de celle-ci, un personnage jouant son rôle dans le cadre de la paroisse (38) ou bien un guerrier particulièrement hardi dans l'attaque (39) ? — Blakeman dérive de *blakkr* = pâle, ou noir (40). — Lilman (41) dérive très vraisemblablement de v. isl. *lítill* = petit. — Capeman (42) peut dériver de *kappsmadhr* = homme énergique, obstiné, à moins qu'il

(34) Nous ne l'avons pas rencontré personnellement mais cf. Fabricius, p. 269. — Fabricius a pensé aussi à un mot *lagsmadhr* = camarade, mal attesté (Cleasby-Vigfusson l'ignore, seul Fritzner le cite) et moins probable. — Sur *Lagámadhr*, Lind, PN., col. 234 ; sur Lagman, fréquent dans le Domesday Book du Danelaw, Björkmann, p. 89. — Nous n'entreprendrons pas à ce propos d'éclaircir quel est le personnage suédois que l'historiographie normande désigne, sous Richard II, comme « Lacman, rex Suevorum » et s'il ne s'agit pas d'un simple coq à-l'âne (la fonction prise pour le nom ?) ; cf. Steenstrup, p. 164.

(35) Voir en dernier lieu R. Besnier, *La Coutume de Normandie*, Paris, 1936, in-8 (surtout pp. 13-14).

(36) *Cartulaire de St-Père de Chartres*, éd. Guérard, t. I, p. 153 et L. Delisle, *Histoire du château de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, p. j., n° 45, p. 50 sqq. (un seul et même personnage). — Fabricius, p. 229 ; Steenstrup, p. 269.

(37) *Cartulaire de Montebourg*, B. N., lat. 10.087.

(38) Cleasby-Vigfusson, s. v. *sôknarmadhr*.

(39) F. Jonsson, p. 274, s. v. Sôknar-Sôti. — On pourrait enfin penser aux *sokemen*, classe sociale si importante du Danelaw (sur celle-ci, F. M. Stenton, *Types of manorial structure in the Northern Danelaw*, Oxford Studies in Social... History, vol. II, n° III, Oxford, 1910, in-8).

(40) Un certain Petrus Blakeman est cité par Stennstrup, p. 269.

(41) Fabricius p. 230 (sans source) ; Steenstrup, p. 269 : Lisleman (acte détruit). Lâtli : Lind, PN, col. 245.

(42) Capeman n'est attesté qu'en 1332 : Longnon, *Pouillés de la province de Rouen*, p. 276 B.

ne s'agisse d'une simple déofrmation de * Copeman = *kaupmadhr* = marchand. — Tout cela importe peu... Il est plus intéressant de noter la grande extension d'un nom qui se rattache à l'histoire des institutions : Bruman (et ses variantes Brument, Brumant, etc), substantif encore vivant dans la Normandie occidentale et qui y désigne le nouveau marié ; il correspond évidemment à un composé *brûdhmadhr* que possède l'islandais moderne (danois dial. *brudemand*) avec un sens légèrement différent (43). C'est de beaucoup, le plus vivace de tous les noms que nous avons examinés et il a formé des patronymes encore abondants (on en relevait onze exemples en Normandie, tant Haute que Basse, dans l'Annuaire des Téléphones de 1939). Il a même, bien loin des côtes, servi à former des noms de fermes en *-ière*, type postérieur au XI[e] siècle (44). Il n'est pas vain, peut-être, de noter au passage que c'est en matière de mariage que les Scandinaves installés en Normandie ont conservé le plus longtemps un droit original ; l'union *more danico*, qui, bien que réputée concubinat par l'Eglise, paraît avoir pu, en matière de succession, produire des effets civils (45).

*Helgeman, non attesté comme nom d'homme vivant, est inclus dans un toponyme : Hecmanville (Eure, cant. Brionne) (46) ; il faut évidemment rapprocher ce nom du nom d'homme v. isl. *Helgi*, qui est la forme faible de l'adjectif *heilagr* = saint. Helgeman serait donc un sobriquet, respectueux ou ironique : *heilagr* + *madhr*. — Kerkeman représente le v. isl. * *kirkjumadhr*, composé sur *kirkja* = église : ce nom est sans doute né à une époque où certains Vikings étaient déjà devenus chrétiens ; mais on sait que plusieurs parmi les compagnons de Rollon avaient reçu le baptême (47). En revanche, Soneman (48) témoigne peut-être de la survivance de l'élé-

(43) Fabricius, p. 229 ; Steenstrup, p. 269. Voir Ch. Joret, *Des caractères et de l'extension du patois normand. Bull. Soc. Antiq. Normandie*, XII, 1884, pp. 1-121 ; et surtout Kr. Nyrop, Le mot « Bruman ». Acta Phil. Scandin., I, 1926, pp. 301-302, qui a finement analysé les transformations du sens.

(44) Pour des exemples : J. Adigard des Gautries, Etudes sur les noms de lieux d'origine scandinave dans l'arrondissement d'Argentan, *Bull. Soc. hist. et arch. Orne*, XLIII, 1924, pp. 297-317.

(45) Vori surtout J. Tardif, Etudes sur les sources de l'ancien droit normand, *Millénaire de la Normande*, t. I, Rouen, 1911, in-4, pp.570-619, à la p. 595, note 2.

(46) Formes anciennes : Heuquemanvilla (1260), Heuguemanvilla (1331). — Sur Helgi : Lind, PN, col. 141 ; Björkman, p. 67.

(47) Kerkeman n'est attesté qu'en 1209 : *Cartulaire de Beaubec*, B. N., n. acq. lat. 1801, f° 20 v.

(48) *Cartulaire de la Trinité du Mont*, cité, p. 439. Pour le sens, cf. peut-être un terme analogue : *blôtmadhr* dans l'Ynglinga saga, § 43. Sur Suoniman et Sumaman francs : Förstemann, col. 1355 et 1371.

ment païen : sa racine est sans doute le verbe *sôa* = sacrifier, mais le caractère scandinave du nom n'est pas certain.

Nous citerons pour terminer, à seule fin de montrer combien fut riche en Normandie ce type de formation onomastique, relativement stérile aussi bien dans la mère-patrie scandinave que dans les colonies, une série de surnoms en *-man*, plus ou moins mal attestés ou rebelles à l'interprétation. Godeman est assez fréquent, mais les auteurs scandinaves eux-mêmes n'ont pu démêler si s'était là une forme aberrante revêtue par le nom usuel Gudhmundr, ou un dérivé de la racine *godhi* (49). Heldeman est probablement fondé sur v. isl. *hildr* = combat, tout comme le composé poétique *hildimeidhr* = guerrier, ou les anthroponymes Hildôfr Hildirîdhr (50). Criqueman est obscur, s'il n'est une autre forme de Kerkeman, déjà étudié (51). Vineman enfin ne figure que dans deux toponymes : le Mesnil-Villeman (Manche, cant. Gavray), le Mesnil-Villment (Calvados, cant. Falaise) ; dans les deux cas les formes anciennes sont *Mesnillum Vineman* ou *Guineman*. Le nom paraît bien scandinave ; sans doute faut-il le rapprocher de v. isl. *vinnumadhr* = homme qui travaille (dans une ferme), par opposition au patron (*hûsbôndi*), car les racines *vinr* (=ami) et *vîn* (=vin) sont bien peu satisfaisantes (52).

⁂

Nous espérons avoir convaincu le lecteur que l'étude des surnoms et, plus généralement, de l'anthroponymie scandinave en Normandie, peut contribuer utilement à éclaircir les ténèbres du xe siècle. Parmi ces Vikings dont nous ne savons rien par les textes narratifs, pas même les noms, voici que nous sont apparus, pêle-mêle, des gens sans aveu, fuyant la justice, mêlés à des *lagamenn*, jurisconsultes ou juges de ces temps primitifs ; avec les pira-

(49) Steenstrup, p. 269 ; ajouter *Cartulaire de Préaux*, B. N., n. acq. lat., 1929, fol. 65 v. ; — Le Prévost, *op. cit.*, II, p. 216 et III, p.232 ; — *Cartul. de Silly*, B. N., lat. 11.059, f° 17 r. Voir Lind, DN, col. 348, s. v. Godhmann ; F. Jonsson, p. 260 s. v. *godhi ;* et aussi Förstemann, col. 683.

(50) *Cartulaire de Montebourg*, cité, n° 506 ; Eudeman : *Cartulaire de la Trinité de Caen*, BN, lat. 5.650, f° 81 v. — Sur les anthroponymes en Hild : Lind-DN, col. 543 sq., Björkman, p. 68, Förstemann, col. 832.

(51) Ce nom n'est connu que du seul Steenstrup, p. 269.

(52) Nous laissons de côté, à l'exemple de Steenstrup, le douteux Piman ou Piteman, auquel Fabricius, p. 230, propose une étymologie inacceptable (Peita : Poitou, puis épée du Poitou).

tes voisinent des marchands. Certains sont venus en passant par l'Irlande, d'autres sont des marins, des chasseurs de baleine. Les envahisseurs, si nous ne pouvons leur donner de personnalité individuelle, ne se fondent plus du moins dans une trop uniforme grisaille. Résultat infime, certes, si on le compare aux renseignements précis et pittoresques que fournissent pour l'Islande le Landnâmabôk, pour les autres colonies scandinaves tout un foisonnement de sagas : mais l'histoire des origines de la Normandie est trop démunie pour que l'on fasse fi de tels secours. L'une des conclusions, d'ailleurs, que nous venons de proposer au lecteur ne manque point d'une certaine valeur .Si le nom Westmannus désigne bien un personnage irlandais ou norvégien d'Irlande, c'est un argument que, peut-être, il conviendrait de ne pas négliger au cours du débat entre Danois et Norvégiens sur l'origine des Normands. Steenstrup, en tout cas, ne pouvant l'écarter, l'a passé sous silence (53), peut-être point par simple omission...

Ces listes de surnoms ont une autre valeur, plus purement linguistique. On sait la place exceptionnelle tenue par les mots scandinaves dans le vocabulaire maritime français (54) ; ce n'est pas une simple coïncidence si, hors bruman, les surnoms qui ont vécu le plus longtemps comme vocables usuels appartiennent à la langue des marins : *gauman, mort sans doute au XIIe siècle, esturman, vivant encore au XIVe, breman enfin, qui n'a disparu qu'à la fin du XVIIIe, avec les corporations des « francs-brements canonniers ». Serait-ce un hasard si le groupe le plus net après celui-ci est ofrmé de termes de droit (bruman surtout, et sans doute *acman) ? Non, sans doute. En tout cas, l'adjonction de l'article, signe de compréhension prolongée, n'a eu lieu que pour les anthroponymes de ces deux séries : La Vauman, Le Brement, Lestourmen, Le Brunent. Les autres sont morts très tôt : souvent même, dès les premiers textes, ils ne désignent pas les personnages vivants eux-mêmes, mais apparaissent seulement dans la désignation de leur père ou grand-père (55), dans cet emploi même qui les a tout

(53) Steenstrup, p. 269 : on sait que la liste de Steenstrup repose sur celle de Fabricius, qui comprend *Vestmadhr*.

(54) Ch. de La Roncière, Ce qui demeure des Vikings, la langue maritime, *Millénaire normand*, 1911, t. II, pp. 12-16, et *Histoire de la Marine française*, citée.

(55) Voici quelques exemples : Robertus filius Nigelli filii Heldeman (XIIe s. : le nom remonte à trois générations) ; — Gaufridus filius Gademanni (vers 1050 : deux générations) ; — Gulbertus filius Farmani de Rotnis (avant 1066) ; —

naturellement conduits à jouer par la suite le rôle de véritables noms de famille. Hors les termes de marine, et quelques autres incorporés au langage juridique, naturellement conservateur, les sources vives de l'anthroponymie scandinave en Normandie ont dû se tarir dès la fin du xe siècle : conclusion particulière que l'ensemble des études linguistiques consacrée à cette région confirme entièrement (56).

Lucien MUSSET.

Robertus fiilius Gothmanni (1066 1087) ; — Ivo filius Gomanni (vers 1085) ; — Gaufridus filius Wesmani (fin XIe s.). La plupart de ces cas nous reportent à la première moitié du XIe siècle, sinon au delà.

(56) Voir notamment les conclusions de A. Sjögren, Le genre des mots d'emprunt norrois en Normand, *Romania*, 1928, pp. 381-412.

QUELQUES LETTRES INÉDITES DE JACOBI
A LA PRINCESSE DE GALLITZIN

I

Histoire d'une amitié

On connaît l'odyssée spirituelle d'Amélie de Gallitzin (1). Née en 1748 à Berlin, elle est élevée dans un couvent de Breslau, qu'elle quitte à quinze ans dépourvue de toute culture religieuse solide, mais sachant assez bien parler français et très bien danser. Les instants de loisir que lui laisse ensuite la vie mondaine sont employés à la lecture. Elle dévore roman sur roman, feuillette Helvetius, et se forge un idéal vaguement stoïque. Mariée en 1768 au prince Gallitzin, ambassadeur de Russie à La Haye et grand ami des Encyclopédistes, elle ne tarde pas à devenir une des personnalités les plus en vue de la capitale hollandaise. Diderot, qui l'y rencontre en 1773, la dépeint comme « une femme très gaie, très vive, très spirituelle, et d'une figure assez aimable ; plus qu'assez jeune, instruite et pleine de talents... Elle est d'une extrême sensibilité ; elle en a même un peu trop pour son bonheur. Comme elle a des connaissances et de la justesse, elle dispute comme un petit lion. Je l'aime à la folie... » (2) Mais peu après, un travail profond s'accomplit en elle. Dégoûtée d'une existence aussi superficielle que brillante, et soucieuse de l'éducation de ses deux enfants, elle adopte, comme le constate Diderot en repassant l'année suivante, « une vie qui n'est guère compatible avec la jeunesse, la légèreté de son esprit et le goût frivole de son âge ; elle sort peu, ne reçoit

(1) L'ouvrage le plus complet sur la princesse reste jusqu'à nouvel ordre Joseph Galland, *Die Fürstin Gallitzin und ihre Freunde*. 2 vol., Cologne, 1880. Les relations avec Jacobi y sont analysées, 1, 79 ss. Voir, en français, Georges Goyau, l'*Allemagne religieuse. Le catholicisme*, Paris, 1905-1909, I, 253 ss.

(2) A Sophie Volland, 22 juillet 1773, *Mémoires, correspondance et ouvrages inédits*, Paris, 1834, III, 107.

presque pas compagnie, a des maîtres d'histoire, de mathématiques, de langues... » (3) Finalement elle quitte La Haye et s'enferme avec ses enfants dans une métairie du voisinage pour poursuivre ses études. Seuls y sont admis quelques familiers, et spécialement Hemsterhuis. L'influence du philosophe sur la jeune femme fut décisive. Il lui enseigna la géométrie, le droit, et surtout il lui fit connaître les Grecs, en particulier Platon. Il l'initia à son propre système, curieuse synthèse d'idéalisme et de sensualisme, qui ne sera pas sans exercer une influence profonde sur la pensée romantique allemande (4). Plusieurs de ses dialogues, le *Sophyle*, l'*Aristée*, qui furent alors goûtés de toute l'élite européenne, sont sortis des entretiens que poursuivaient à Niethuis le nouveau Socrate et sa Diotime. Mais entre temps la princesse avait entendu parler de Fürstenberg.

Le baron François de Fürstenberg (1729-1810) est le type de l'homme supérieurement doué que les circonstances ont empêché de donner sa mesure (5). Ministre de l'Electeur de Cologne dans le diocèse de Münster depuis la guerre de Sept ans, il venait d'accomplir une œuvre considérable. Rebâtissant la ville dévastée par les hostilités, réorganisant l'exercice de la médecine, allégeant le servage, imposant aux privilégiés une répartition plus juste de l'impôt, il apparaît comme représentant sous sa forme la plus pure l' « *Aufklärung* catholique », au sens que Merkle a donné à ce mot. Avant tout, Fürstenberg était désireux d'améliorer l'éducation publique. Il envisageait de procéder en trois étapes : enseignement secondaire, supérieur et populaire. La première fut accomplie par la *Schulordnung* de 1776, qui valut à son auteur les suffrages de Schlözer, de Möser, de Wieland. Amélie de Gallitzin, proche voisine de Fürstenberg, ne pouvait manquer de s'intéresser à l'entreprise. Elle se rendit à Münster et, enthousiasmée de ce qu'elle avait vu, s'y installa définitivement en 1779.

A la suite d'une évolution très longue et très complexe, qu'il est impossible de retracer ici dans le détail, elle revient en 1786 au catholicisme, et peu à peu se constitue autour d'elle et de Fürsten-

(3) *Ibid.*, 123.

(4) Emile Grucker, *François Hemsterhuis, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1866 ; L. Brummel, *Frans Hemsterhuis, Een philosophenleven*, Haarlem, 1925 ; F. Bulle, *F. Hemsterhuis und der deutsche Irrationalismus des 18. Jahrhundertes*, Leipzig, 1911.

(5) Sur Fürstenberg, les deux livres fondamentaux sont ceux de W. Esser (Münster, 1842) et J. Esch (Fribourg en Brisgau, 1891).

berg ce « Cercle de Münster » qui devait avoir, dans le Nord, une importance analogue à celle de Sailer dans le Sud et concourir en même temps que le romantisme — mais dans un esprit tout autre — au renouveau religieux qui marque le début du XIXe siècle en Allemagne. Trois événements firent date dans la vie du Cercle : le séjour de Hamann, qui vint mourir chez la princesse en 1788, la visite de Goethe au retour de Valmy — les pages qu'il a consacrées à cette visite dans la *Campagne de France* sont présentes à la mémoire de tous les germanistes —, et la conversion de Stolberg, lié depuis longtemps avec les Münsterois et qui se fixa au milieu d'eux en 1800.

Les rapports entre Fürstenberg et Jacobi remontent sans doute à la fin des années 60. A ce moment le ministre, qui sera peu après grand lecteur d'*Allwill*, soumet de son côté à Jacobi son premier projet relatif à la réforme du collège de Münster. C'est peut-être aussi par lui que le philosophe entendit pour la première fois prononcer le nom de Gallitzin. Il lui écrit en tout cas, dans le courant de 1779 : « J'ai été très frappé de ce qu'elle [la maréchale de Muy] m'a dit de la part de la princesse de Gallitzin. Si cette princesse est encore à Münster au mois de mai de l'année prochaine, j'aurai l'honneur de lui faire mes devoirs » (6). Le voyage prévu eut lieu fin juin 1780 (7). En mars 1781 la princesse, accompagnée de Hemsterhuis, rendit la visite, et resta une semaine entière à Düsseldorf (8). Peu après, Jacobi lui confiait l'éducation de son second fils Georges. Dès lors, pendant plusieurs années, les visites se multiplient : de 1781 à 1789, le philosophe se rend quatre fois au moins à Münster (9), et la princesse trois fois à Düsseldorf ou Pempelfort (10). Ils se retrouvent aux eaux de Hofgeismar (11), et peu s'en faut que dans l'été 1785 Jacobi ne se joigne à la petite caravane des Münsterois en route pour Weimar, où Gœthe avait regretté de ne pas les voir en sa compagnie l'année précédente (12). C'est à Jacobi que Hamann s'adresse, en 1785 encore, pour avoir des renseignements sur la mystérieuse princesse, la « dea ex

(6) Archives de Darfeld. Reproduit en allemand dans Galland, I, 85.
(7) *F. H. Jacobis auserlesener Briefwechsel*, 2 vol., Leipzig, 1825-1827, I, 303.
(8) *A. B.*, I, 309.
(9) *A. B.*, I, 323 et 487 ; *F H. Jacobis sämmtliche Werke*, 6 vol., Leipzig, 1812-1825, III, 503 et IV, 1, 167.
(10) *A. B.*, I, 309 ; *S. W.*, II, 501 et IV, 3, 206.
(11) *S. W.*, IV, 1, 100.
(12) *A B.*, I, 391 et 373.

machina », qui lui fait l'honneur de s'intéresser à sa modeste personne (13). Par la suite, Amélie de Gallitzin et Fürstenberg continuent de fréquenter Pempelfort — ils y séjournent notamment lors du passage de Stolberg en 1791 (14) — et si Jacobi s'abstient pendant plusieurs années de se rendre à Münster (15), les dernières des lettres publiées ci-dessous prouvent que ce n'est pas de propos délibéré.

Et pourtant l'harmonie n'est déjà plus aussi parfaite. Essayons de discerner comment cette amitié était née et dans quelles conditions Jacobi y mit fin.

« Il y a cinq ans, écrivait Jacobi à Hamann le 1er février 1785 à propos de la princesse, que j'ai fait sa connaissance et que je suis en étroites relations avec elle. Pour vous donner une idée de cette femme remarquable et très particulière, il faudrait que je vous raconte l'histoire de sa vie, que je vous expose de façon suivie l'influence que circonstances et personnes ont eue sur sa formation. La religion chrétienne, à l'époque où je fis sa connaissance, lui était étrangère. Hemsterhuis, qui durant de longues années avait été constamment autour d'elle, a vis-à-vis de cette religion la même attitude que Lessing, et va encore plus loin : car la Bible est pour lui un livre tout à fait insupportable. Mais voici qu'Amélie entendit parler de celui-ci en tout autres termes, commença à le lire, et peu à peu le prit en affection. L'ami le plus intime d'Amélie, le ministre de Fürstenberg, croit fort et ferme à la Révélation » (16). Que Fürstenberg ait joué un grand rôle dans la conversion (d'ailleurs inachevée alors) de la princesse, ce n'est pas douteux. Mais Jacobi a ici minimisé le sien propre. Sa position, dans le domaine spéculatif, était assez proche de celle de Hemsterhuis pour que « Diotime » ne se trouvât point dépaysée. Sa distinction, notamment, entre les deux seules philosophies possibles, le « platonisme » et le « spinozisme », rappelle beaucoup celle que le Hollandais statuait entre le « sentiment interne » et le « raisonnement ». On sait du reste que Jacobi fit son possible, en traduisant

(13) *S. W.*, IV, 3, 1 ss. Il est curieux de noter que si Amélie de Gallitzin a lu les *Sokratische Denkwürdigkeiten*, c'est *malgré* l'avis de Jacobi (*ibid.*, 24). Celui-ci pressentait-il l'importance que Hamann allait être bientôt appelé à prendre dans l'esprit de la princesse ?

(14) Th. Menge, *Graf Fr. L. Stolberg und seine Zeitgenossen*, 2 vol., Gotha, 1862, I, 340.

(15) *A. B.*, II, 174.

(16) *S. W.*, IV, 3, 23.

Hemsterhuis, pour diffuser la pensée de celui-ci en Allemagne (17). Mais d'autre part, issu d'un milieu piétiste, Jacobi se sentira toujours plus ou moins en communion avec Fénelon et surtout Pascal. Il correspond très activement avec Hamann, qui ne pouvait souffrir Hemsterhuis, et avec Lavater. Rien de plus naturel, dans ces conditions, que de considérer dans une certaine mesure sa pensée comme une « propédeutique du christianisme » et quand l'attention de la princesse se porta sur les choses religieuses, tous deux purent avoir l'impression qu'ils suivaient une seule et même route. Ceci d'autant plus qu'alors les convictions de Jacobi étaient, même négativement, très mal fixées encore. Il enviait Claudius, « dont la foi n'est pas seulement la plus haute et la plus profonde des philosophies, mais encore quelque chose au delà, que je souhaite avoir moi aussi, sans savoir comment l'acquérir » (18). A Lavater, qui voulait l'amener à la doctrine chrétienne, il répondait qu'aucune n'avait à ses yeux « de plus profondes assises » (19). Il prodiguait ses encouragements au jeune théologien Wizenmann, dont la devise était : « Qui ne croit pas à la Bible ne croit à rien » (20).

Or c'est précisément au retour de Mülheim, où Jacobi et la princesse étaient allés soigner Wizenmann et l'assister dans ses derniers instants, que l'occasion devait s'offrir, pour la première fois, de faire le point. A cette époque (début 1787) Amélie de Gallitzin a retrouvé la foi au Christ par l'Ecriture et — conformément au verset Joh. VII 17, qui avait produit sur elle une si vive impression — par la pratique de la vie chrétienne. L'Evangile, écrivait-elle déjà deux ans avant, « est devenu pour moi la source de vie la plus abondante, presque la seule nourriture véritable de mon âme : après la vingtième lecture il m'est toujours aussi neuf et allume à chaque fois une nouvelle lumière en mon âme ; il me paraît en lui-même une plus grande merveille que tous les miracles dont il témoigne » (21). En revenant donc de Mülheim, la conversation s'engage. « Nous parlâmes religion. Je lui demandai où il en était. Il me répondit qu'il trouvait aussi difficile de croire à la religion chrétienne que de ne pas y croire ». Et comme elle évoque sa pro-

(17) Voir, sur la parenté entre les deux penseurs, L. Lévy-Brühl, *La philosophie de Jacobi*, Paris, 1894, en part. 44, 109, 116.
(18) A Heinse, 20 oct. 1780, *S. W.*, I, 338.
(19) 10 oct. 1781, *A. B.*, I, 332.
(20) C. H. Gildemeister, *J. G. Hamanns Leben und Schriften*, Gotha, 1857-1873, III, 208 ss.
(21) A Jacobi, 17 février 1785, *S. W.*, IV, 3, 25.

pre conversion, il réplique que la seule prière possible pour lui consiste à demander à Dieu de se révéler à lui s'Il veut être adoré, et que prier pour les autres lui est à plus forte raison impossible. « Pendant tout le voyage, ajoute-t-elle, j'ai été tourmentée par le sentiment de la gêne que Jacobi éprouve sans cesse et si facilement vis-à-vis de moi, et par le mutisme qu'il observe sur les causes de cette gêne » (22).

La gêne et la réserve de Jacobi ne s'effaceront plus. Certes, nous l'avons dit, les relations demeureront encore longtemps suivies, et parfois même un rapprochement des points de vue ne semblera pas exclu (22 *bis*). Mais, rejetant toujours davantage le christianisme historique, voyant comme Lessing dans l'inspiration de l'Ecriture le fossé impossible à franchir (23), Jacobi finira par porter sur cette *ernste Aszetik* des Münsterois, que Gœthe évoquait avec tant d'équité, des appréciations très dures. Non content de critiquer âprement l'attitude religieuse de la princesse, il s'en prendra parfois aussi à son caractère. « Tu seras curieux, écrit-il à Nicolovius en 1794, de savoir comment s'est passé mon séjour à Münster. Bien, dans l'ensemble, mais cette rencontre n'a amené aucun changement dans mes rapports avec la princesse. Mon impression a été celle de toujours : je l'ai retrouvée exaltée, indiscrète, attachée à la lettre, sans véritable simplicité, agitée, et fort peu sûre dans tout ce qu'elle raconte... Elle a cessé de bouder, mais par contre elle est devenue plus fanatique et elle est percluse de monachisme dans tous les membres (*sic*). La bigoterie et les manières dévotes qu'elle a introduites en Holstein me font horreur » (24). Trois ans après, ils se retrouvent à Wandsbeck, puis à Eutin. Il déclare que l'ou-

(22) Chr. Schlüter, *Briefwechsel und Tagebücher der Fürstin A. von Gallitzin*, 2 vol., Münster, 1874-1876, II, 95 ss.

(22 *bis*) Ainsi, en décembre 1790, la princesse note dans son journal : « Hier soir j'ai eu l'occasion d'exposer à Jacobi mes notions religieuses fondamentales et la façon dont elles s'étaient constituées. Ce fut pour tous deux une grande joie de voir qu'il se trouve précisément sur la voie et qu'il est presque au point où l'on éprouve le besoin de faire l'expérience (*wo das Versuchen Bedürfniss wird*) ». Le lendemain, « nouvel entretien très fructueux ». Malheureusement elle doit constater en terminant que « Jacobi ne voit que ce qui cadre avec ses idées, il ne se donne pas assez de peine pour examiner le reste ».*Mittheilungen aus dem Tagebuch und Briefwechsel der Fürstin A. v. G.*, Stuttgart, (Liesching), 1868, p. 45.

(23) Voir la correspondance avec Stolberg (*A. B.*, II, 141 ss.) ; plus généralement Lévy-Brühl, 92, et surtout Anstett, *Œuvres philosophiques de F. H. Jacobi*, Paris, 1946, pp. 44-69.

(24) 9 mai 1794, *A B.*, II, 164. Jacobi fait allusion à la visite de la princesse chez Claudius, Stolberg et les Reventlow dans l'été 1793. Cf. Joh. Janssen, *Fr. L. Graf zu Stolberg*, 2 vol., Fribourg en Br., 1877, I, 318 ss. ; Liesching, 110 ss.

vrage de Herder *der Erlöser* contient sa propre profession de foi. On le voit heureux de brandir le livre devant son interlocutrice. Au cours d'un long entretien, il affirme catégoriquement : « Personne n'a de Dieu et ne peut en avoir à moins qu'il ne l'ait engendré en lui-même, à moins que Dieu ne se soit fait homme dans son propre cœur », et il prend soin d'ajouter qu'il a tenu à donner à cette phrase un tour « anticatholique » (25). Et de son côté Stolberg constate en 1799, après avoir passé deux années presque ininterrompues avec lui : « Depuis que notre Jacobi semble avoir renoncé à l'espoir de parvenir à une source de vie... il est [toujours] sociable, mais moins gai ; amical à notre égard, mais moins ouvert » (26).

Cette réflexion de Stolberg au sujet de Jacobi est, on le voit, beaucoup plus modérée que les jugements de Jacobi sur Amélie de Gallitzin. On ne saurait relever sous la plume de celle-ci, ni de ses familiers, aucune expression qui rappelle l'aigreur des propos cités plus haut. Les réactions des Münsterois devant l'incroyance sont empreintes de tristesse, non d'acrimonie. Il est juste, d'autre part, de remarquer que même chez Jacobi l'affectueuse sympathie d'autrefois n'avait pas entièrement disparu. La lettre à Nicolovius s'achève sur ces mots : « Il faut que je revienne encore à la princesse, pour te dire que malgré tout ce qui me déplaît en elle je l'aime, je l'admire et je la vénère au delà de toute expression. Il y a en elle d'insondables trésors de beauté et de grandeur : elle a une âme vraiment princière, et toutes les grâces l'accompagnent pour peu qu'elle fasse un signe. Voilà comment elle est *en elle-même*, comment elle demeure en mon cœur, comment elle le possèdera éternellement ! » C'est ce qu'il dira encore, avec moins de pathos, à Eutin : « J'ai toujours beaucoup aimé la princesse, mais j'avais presque conçu de l'aversion pour elle à cause de la graine qu'elle avait semée il y a quatre ans en Holstein et que j'avais trouvée en pleine floraison à mon arrivée l'année suivante. Bien des choses, depuis, se sont arrangées, et dans l'ensemble la situation est devenue plus supportable » (27). Et s'adressant à Amélie elle-même : « Je vous aime encore comme je vous ai toujours aimée, mais une certaine confusion s'est introduite dans notre lan-

(25) *A. B.*, II, 252. Il s'agit du traité *Vom Erlöser der Menschheit*, dans *Christliche Schriften*, 1796 (Suphan, XIV, 135 ss.).
(26) Janssen, I, 483.
(27) Suite de la lettre citée, *A. B.*, II, 253.

gage » (28). Par la suite, lorsqu'au hasard des pérégrinations du philosophe l'occasion se présentera, on échangera un mot aimable, et à la mort de la princesse, en 1806, Jacobi écrira de Munich à Stolberg : « Oui, mon ami, je l'ai moi aussi connue, honorée et aimée, celle qui est maintenant délivrée des maux de la terre !... Ne pas oublier les manifestation du Divin chaque fois qu'il m'a été donné d'en voir, telle est la préoccupation constante de ma vieillesse douloureuse » (29).

⁂

Il aurait été surprenant qu'à une époque où le goût de la littérature épistolaire confinait souvent à la manie, Jacobi et ses amis de Münster n'eussent pas, malgré la facilité relative des déplacements, fait un large usage de la poste. Or, sauf erreur, on ne connaissait jusqu'ici que cinq lettres de philosophe à la princesse : trois sont reproduites dans la *Correspondance choisie*, une dans les *Œuvres complètes* (30), une dans Zöppritz (31). C'est pourquoi il a paru que les quatorze lettres suivantes, bien qu'elles n'apportent rien d'essentiellement nouveau quant aux idées de Jacobi, n'étaient pas indignes d'être publiées. Disons un mot de leur origine. Elles figurent parmi les papiers d'Amélie de Gallitzin. A sa mort, une partie de ces papiers passèrent aux mains du médecin Druffel. Celui-ci et, dans la suite, ses descendants se refusèrent toujours, par un étrange scrupule, à en donner connaissance. Ainsi, quand Grucker, vers le milieu du siècle dernier, préparant la thèse à laquelle il a été fait allusion plus haut, se rendit à Münster, il se vit opposer un refus poli mais ferme. Le premier chercheur qui ait profité de la levée du veto fut le Hollandais Brummel. Dix ans après, la Bibliothèque Universitaire de Münster acquit les papiers, qui furent méticuleusement classés et échappèrent ensuite, par une chance inouïe, à l'incendie du bâtiment pendant la guerre. Nous devons à l'obligeance du Dr Weber, l'actuel directeur de la Bibliothèque, d'avoir pu aisément prendre copie de ces lettres (32).

(*A suivre*). P. BRACHIN.

(28) *S. W.*, III, 566.
(29) *A. B.*, II, 393.
(30) 19 mai 1783, 1er août 1783, 11 oct. 1784, dans *A. B.*, 359, 365 et 371 ; 5 juin 1797, dans *S. W.*, III, 566.
(31) 14 mars 1782, dans R. Zöppritz, *Aus Jacobis Nachlass*, 2 vol., 1869, I, 152 ss.
(32) Le texte est reproduit intégralement. Seuls ont été supprimés les post-scriptum de Lene Jacobi, qui sont insignifiants.

LE ROMANZERO DE HEINE

Le Romanzero, paru en 1852, devait être dans la pensée de Heine « le troisième pilier de sa gloire lyrique ». On l'attendait avec une impatience très grande. On s'en réjouissait d'avance comme du présent d'un ami lointain ; on en était touché comme de la dernière offrande peut-être d'un mourant. Tout le monde savait le martyre qu'il endurait. C'était un lieu de pèlerinage que cette *Matratzengruft*, ce sépulcre matelassé où le terrassait la plus douloureuse des maladies.

Il ne semble pas que le livre, quand il vint, ait répondu à l'attente que s'en faisait la nation. « Ce fut, dit Schmidt-Weissenfels, un cri d'indignation et d'épouvante. On n'y trouvait que le fanatisme de la sensualité et de l'immoralité ». Le discrédit qui pèse sur Heine date de là, et tout d'abord les insinuations qui furent faites sur la nature de son mal.

Qu'était ce mal ? On a cru longtemps qu'il s'agissait d'un ramollissement de la moëlle. Il l'a cru lui-même. Son dire ne prouve rien, quand même il n'y aurait pas cet autre dire : « Je ne sais où j'en suis et aucun de mes médecins ne le sait ». Ce qui importe, ce sont les témoignages sur son mal dont fourmillent ses lettres et qui permettent un diagnostic plus précis que le sien et que celui des médecins de son temps. Il ne faut pas oublier que les premiers travaux qui ont permis le diagnostic sûr du ramollissement de la moëlle sont ceux de Romberg en 1851, ceux de Duchesne en 1858. Les autres maladies du système spinal, on ne les connaissait pas bien avant Charcot et Flechsig. Il résulte de l'examen des textes et de la marche de la maladie, que Heine a été atteint dès 1835 d'atrophie musculaire progressive, et c'est là en effet une maladie qui a son siège dans les ganglions de la moëlle. Cela importe. Car à ceux qui disent sans preuves que Heine souffrit des suites de ses débauches, le diagnostic de la médecine actuelle répond. L'atrophie

musculaire ne peut avoir une telle origine. Et la monographie que le docteur Rahmer a consacrée à la maladie de Heine ne laisse pas de doute.

On s'explique ainsi cette paralysie qui commença par les mains, cet amaigrissement des bras, des lèvres, qui devinrent insensibles, et d'où toute chair disparut, la paralysie du pharynx, ces paupières qui tombèrent et dont il relevait l'une avec les doigts pour voir, les douleurs lancinantes de l'épine dorsale, enfin cette mort lente, qui atteignit tous les muscles, qui fondit les chairs sur les os et qui lui enleva, dès 1848, l'usage de ses jambes. De celui qui avait été, en 1830, dans le renouveau de la poésie allemande, le Dionysos bien en chair et couronné de pampres, comme Gœthe en avait été le Jupiter, l'Hellène rayonnant qui méprisait les Nazaréens, il ne resta qu'un pauvre Juif, malade à la mort, une image admirable de misère et de grandeur humaine, et sur un corps réduit à presque rien une face exsangue de Christ transfiguré par la douleur. Et l'on veut que cet homme martyrisé ait parlé avec dérision de celui qu'il avait appelé son « pauvre cousin » dans la souffrance ?

Il ne supportait son mal qu'en absorbant des doses prodigieuses d'opium, de morphine. Il passait néanmoins des nuits de martyre sans sommeil. Il composait alors. Et le matin il écrivait, sur un pupitre que l'on avait adapté à son lit, les vers qui lui étaient venus. Il faut se dire, avant d'ouvrir le *Romanzero*, que ce sont là des poèmes nés dans le demi-sommeil épouvantable que donnent les opiacés. De là, la précision violente et crue des visions dont il se peuple, ou le vague fuligineux où elles s'engloutissent tout de suite après. Quelques traits de son tempérament morbide reparaissent alors avec une force nouvelle.

Il a toujours été visionnaire, il l'a été jusqu'à une sorte de désintégration de la personne où le moi se dédouble. Il a raconté dans ses *Geständnisse* l'état étrange où il se trouvait, enfant, quand son imagination s'occupait de son grand-oncle qui avait été chef de Bédouins au Maroc et alchimiste nécromant en Europe. L'impression que lui causait le récit de cette vie fut si forte que parfois il lui semblait que le nécromant défunt exerçait sur lui un sortilège et venait revivre dans son âme. Et inversement, Heine vivait dans ses rêves la vie de cet oncle. Ses nuits ne formaient plus qu'un rêve unique et cohérent. Des pays inconnus lui devenaient familiers, et quand il en vérifiait les détails, tout se trouvait exact. Des personnages au visage ravagé d'aventuriers, au profil

extatique, aux costumes chatoyants, lui serraient les mains, et il comprenait leur langue. Des formes de pensée qui lui répugnaient lui devenaient naturelles dans cette vie de rêve où il était son propre grand-oncle. Il ne reconquit que lentement l'unité de sa conscience. « Cet étrange état dura au moins un an, et bien que j'eusse pleinement reconquis l'unité de ma conscience, il en resta des traces cachées dans son âme. »

Il a toujours eu cette faculté de vivre ainsi d'une double vie, dont la seconde imposait des images hallucinatoires à son moi réel. Il a toujours cru, vaguement, à la présence réelle des esprits, à leur migration sur la terre, à leur emprise sur les vivants, à une sorte de métempsycose incertaine, dont la pensée ne le quittait pas.

Le caractère des ballades de Heine est celui-là ; et c'est ce qui en fait le charme bizarre et morbide. Ce ne sont pas seulement des restitutions imagées et sentimentales de quelque aventure ancienne d'amour et de mort, comme chez Uhland. Une vie individuelle n'a pas quitté les personnages, et elle s'est révélée au poète visionnaire.

Voici des tapisseries de haute lisse (1). Quelque vieille histoire d'amour y est tissée. C'est peut-être la scène où le troubadour Geoffroy Rudel aborde à Tripoli. Une belle qu'il n'a vue qu'en rêve a rendu son cœur malheureux, et de ses pleurs et de ses sanglots il a fait des chants. Mais on lui dit que la plus belle des femmes est Mélisande de Tripoli. C'est peu d'affronter la tempête, et l'errance longue sur la mer, quand on est touché ainsi d'un mal visionnaire. Et il va, et déjà les forces le quittent, mais il tient les yeux fixés sur l'Orient, où apparaissent enfin les minarets illuminés d'aube, et sur la grève où l'on aborde, s'avance, reconnue de lui au premier regard, celle qui ne l'avait approché jusqu'alors qu'en songe. Et ils se voient, et la comtesse imprime un baiser aux lèvres pâlissantes, baiser d'amour qui est aussi un baiser d'adieu éternel. Car il expire dans ses bras. La ballade d'Uhland utilise tous ces détails. Mais l'originalité de Heine est de les faire sortir à présent, par évocation magique, de la tapisserie du château de Blaye. Car pour le visionnaire rien ne se perd dans le monde de l'esprit. Les enveloppes seules des corps se fanent et tombent en poussière. Leur esprit survit ou peut revivre à chaque instant. Dans cette tapisserie de Blaye que le poète imagine brodée

(1) *Geoffroy Rudel und Melisande von Tripoli.*

des mains mêmes de Mélisande et qu'elle a rendue fée par ses larmes, vivent des âmes. Les plans immatériels prennent vie, ressortent en relief de la muraille. Des silhouettes secouent leur torpeur, et l'on entend des chuchotements tendres ; Geoffroy et Mélisande vivent d'une vie nocturne dans cette fantasmagorie intérieure. Ils échangent des galanteries posthumes. Leux existence vraie est cette vie au clair de lune. Car il n'y a point de rêve et il n'y a point de mort ; il n'y a que la vie de l'âme, c'est-à-dire l'amour :

Melisande, was ist Traum ?
Was ist Tod ? Nur eitel Töne.
In der Liebe nur ist Wahrheit,
Und dich lieb' ich, ewig Schöne.

Ne croirait-on pas entendre la profession de foi de Faust : « Name ist Schall und Rauch », ou les vers que Hölderlin adresse à Diotima vivante dans l'au-delà ? Mais le soleil matinal vient chasser le rêve, ou plutôt le réveil de celui qui était le complice de cette scène nocturne provoque l'évanouissement des fantômes, et la muraille seule demeure, lisse et nue comme devant. Pour Heine, les morts n'ont même pas besoin d'être évoqués, comme pour Hölderlin ; ils mènent une vie spectrale permanente que l'on surprend parfois, comme les jeunes héros d'Eichendorff surprennent sans le vouloir, en certaines nuits élues, les danses, les jeux, les musiques de personnages morts depuis des siècles.

On peut appliquer le même procédé à l'histoire moderne. Voici, aux Tuileries (1), le Pavillon de Flore sur lequel s'épand la clarté blême du matin. Le soleil brusquement le frappe et semble reculer. Pourquoi ? A cause de la vie des âmes, de cette tragi-comédie qui s'y passe en plein jour, inaperçue du vulgaire, connue du visionnaire. Marie-Antoinette y tient son lever comme autrefois.

Les moires des robes à paniers bruissent. Les cérémonies anciennes recommencent, vaines et solennelles. Mais ni la reine, ni ses dames d'atours n'ont plus leur tête sur leurs épaules. La reine va se lever. On lui passe la chemise, parmi des révérences. On lui passe ses bas, ses jupons. Et ce sont des révérences décapitées. La grande maréchale est là, souriante parmi les gestes de son éven-

(1) *Maria Antoinette.*

tail, et n'ayant plus de bouche pour sourire, elle sourit du bas du dos.

> *Die Obermeisterin steht dabei,*
> *Sie fächert die Brust, die weisse,*
> *Und in Ermanglung eines Kopfs*
> *Lächelt sie mit dem Steisse.*

Ces ballades, on le voit, diffèrent des autres ballades que nous connaissons. Elles n'ont pas le ton épique. Ce sont ces visions lyriques et des fantaisies macabres, colorées d'humour. Par là s'atteste la préoccupation personnelle du poète, son angoisse de la mort partout présente et qui le hante sous tous ces masques rieurs ou grimaçants. Mais il garde aussi sa lucidité d'intelligence, aiguisée encore par l'opium, anesthésique des nerfs sensoriels, stimulant des centres de la pensée.

Pour ce visionnaire humoriste, la destinée se dévoile. Car il n'y a pas, une fois qu'on est initié à la vie des ombres, de différence entre le présent, le passé et le futur. Le futur et le passé se lisent à des signes reconnaissables sur le front des hommes. Mais celui qui les lit sait aussi qu'il est vain de vouloir barrer la route à ce qui est décidé dans le monde des esprits. Toute lutte est simulacre pur. C'est notre étoile qu'il faut observer. Il y a des choses plus fortes que ceux qui vivent : la puissance de ceux qui sont encore à naître ou qui entrent à peine dans la vie, et la puissance de ceux qui sont morts. Il y a longtemps que Heine l'avait dit, gauchement mais très explicitement, dans la tragédie de *Ratcliff*. Et quand un tel nouveau-né, qui porte en lui notre destinée, entre dans la vie, nous le reconnaissons. Le poète trouve à présent pour ces choses des symboles appropriés. La ballade de *Charles I*er est un tel symbole, attendri et souriant.

Le roi Charles s'est égaré dans la forêt. Il a trouvé refuge dans une cabane de charbonnier. Il berce l'enfant couché et l'endort d'une chanson monotone, mais il a reconnu le signe que le nourrisson porte au front. Il a compris son sourire épouvantable. Cet enfant deviendra un homme, un bûcheron qui maniera la hache ; déjà les cimes d'arbres tremblent des coups qu'il leur portera : et non seulement les cimes d'arbres, mais aussi les têtes de rois, car le temps vient où disparaît la foi du charbonnier, où s'efface la croyance aux rois. Celui que berce le roi Charles, dans une humilité souriante et avertie par les signes, c'est son futur bourreau :

> *Schlafe, mein Henkerchen, schlafe !*

La chute est humoristique, elle cache sa mélancolie dans un sourire ; elle contient la perception entière de la relativité des choses, de la réalité qui se cache sous l'apparence. La réalité non encore mûre, mais inéluctable, c'est la tragédie sanglante qui germe dans cette idylle. Le maître brutal, ce n'est pas le roi, c'est l'enfant qui dort. Le destin souverain, le retournement hégélien de l'histoire, la dialectique tragique font du maître l'esclave, et de l'esclave le maître. L'effet poétique, c'est que le roi découvre cette vérité dans le sourire vague d'un nouveau-né.

La poésie allemande aime évoquer des fantômes. On peut dire qu'il y a simple réminiscence littéraire dans la ballade des Fiancées du ciel (*Himmelsbräute*) avec ses cortèges de nonnes mortes qui, la nuit, hantent les églises, où s'allument des lueurs de mystère. Peut-être les effets pittoresques des cierges à travers les vitraux de couleur, les effets sonores de chuchotements et de vagissements ne sont-ils pas sans précédent. Ce qui est neuf, c'est l'interprétation. Quel est le péché qui condamne ces femmes à revenir ainsi sans repos ? Quelle est surtout la volonté qui peut leur infliger cette peine ? On le devine, leur péché est un péché d'amour.

On a appelé ce livre le livre des vaincus, c'est à coup sûr le livre des destinées qui mûrissent. C'est pourquoi on y voit côte à côte une destinée de nonne et une destinée de courtisane, une destinée de reine et une destinée de roi. Ces destinées sont brutales. L'aspect réel en rendrait visible la surface apparente des choses et notre croyance à cette apparence. Mais sous l'apparence il y a une réalité toute différente et que le poète peut nous révéler.

Heine songe à cette *Pomaré*, reine de café-concert, séduisante ballerine, belle, et l'on sait que pour lui c'est l'éloge suprême, belle comme Hérodiade ; pour elle on ferait à nouveau décapiter le Baptiste. Mais à la voir ainsi, dansant dans sa gloire, ou, le lendemain, adossée aux coussins de soie de sa voiture, le poète ne peut s'empêcher de songer à la boue où hier encore elle se roulait pour gagner son pain quotidien, à la mort horrible qui sera la sienne demain, aux mains lourdes des carabins qui vont déchiqueter le corps admirable. Comme sous la beauté le squelette, ainsi sous les dehors brillants il aperçoit le destin vrai. Et il est donc vrai que cette libellule éclatante, l'instrument de la joie des multitudes et des plaisirs monnayés des grands, est une victime. Grisebach avait raison d'admirer cette ballade comme « la tragédie de la courtisane », reine au diadème de boue, qui par une chance unique

meurt dans la mansarde maternelle et doit à de vieilles mains probes le suaire et le cercueil ; et c'est une bénédiction visible de la Vierge et du Christ, qui aimait celles qui ont trop aimé, que la faveur de ces obsèques honnêtes, de ce cortège suivi uniquement par un coiffeur, qui regrette celle dont il a si souvent coiffé les longs cheveux noirs, et par un chien, qui trahit dès la porte.

On en a voulu à Heine de cette bonté qui excuse, et qu'il croyait quant à lui si digne du Nazaréen. Il croit seulement que les destinées n'ont rien de commun avec la bonté originelle des hommes. Des *Walkyries* farouches trônent dans le cliquetis des épées, où s'affrontent les destinées aveugles. Dans la querelle pour le pouvoir et la gloire, les méchants sont élus souvent :

Und das Heldenblut zerrinnt
Und der schlechtre Mann gewinnt.

C'est aux pires, bien souvent, que vont les arcs de triomphe, les lauriers, l'accueil solennel dans les villes conquises au bruit des cymbales et des trompettes, les retours triomphaux parmi les cris de joie des populaces enivrées, le sourire des femmes qui lancent des couronnes. Au byronisme amer qui médite sur l'injustice radicale du sort, Heine joint le réalisme hégélien qui accepte la défaite comme la victoire, et cette poésie toute sienne qui voit se réaliser les destins dans un sourire, dans un baiser donné ou refusé.

L'histoire politique, il le sait, est une histoire de forces en lutte. Comment gouverne un grand roi ? Le *Roi David* (1) en servira d'exemple. Ce despote sait bien, et il le dit avec un sourire, que la servitude humaine n'a pas de fin et que toujours règnera l'arbitraire .On sait comment il traita son propre fils Adonija révolté ; toutefois il y a un général parjure dont il n'a pas osé se défaire ; son fils Salomon s'en chargera ; Salomon n'a-t-il pas, en effet, tous les atouts en mains : la piété, l'astuce et la force, tout ce qui fait le despotisme immortel et aidé par la Providence ? Après cet exemple antique, un exemple médiéval, emprunté à Mérimée, *Histoire de Don Pèdre, roi de Castille*. Il est difficile d'imaginer un plus affreux enchaînement de Némésis que chez ces *Atrides d'Espagne* (2). Don Pèdre a fait décapiter son frère Don Fredrego, non pas à cause d'amours coupables avec la reine, mais parce qu'il était

(1) *König David.*
(2) *Spanische Atriden.*

jaloux de ce frère, de sa fière beauté brune aux yeux bleus, image d'une âme sans reproche et sans tache. Et le chien favori est venu apporter sur la table du festin la tête ensanglantée de son maître. Mais Henri Transtamare, l'autre frère du roi, n'a pas tardé à venger le mort, et dans la bataille de Marva il a délivré Don Pèdre à la fois du fardeau du pouvoir et du fardeau de la vie. Aujourd'hui, deux enfants fiévreux et faméliques, gardés captifs, murés dans un cachot grillé, sont tout ce qui reste du monarque cruel. S'indigner ? Se lamenter ? Nul n'y songe, et ces faits monstrueux sont racontés comme de plaisants faits divers à un banquet de cour, au terme duquel le sénéchal vient s'informer courtoisement si les convives ont bien dîné.

Tels sont les vainqueurs, les dominateurs. Mais la préférence de Heine va aux vaincus, aux départs que n'accompagnent ni cymbales ni tympanons, aux cortèges qui s'en vont douloureux à la nuit tombante ou s'arrêtent sur quelque cime pour donner un dernier regard, dans la pourpre et l'or du couchant, aux villes perdues. De là cette mélancolique ballade du Roi Maure (*Der Mohrenkönig*), de ce dernier Abencerage, dont il a pris l'image à Chateaubriand, mais aussi à Washington Irving (*The Alhambra*, 1835). Devant la catastrophe de la royauté maure de Grenade, la reine éclate en reproches amers. « Pleure en femme, dit-elle à son fils, ce que tu n'as su défendre en homme ! » Mais Heine pense — et c'est pure invention de sa part — qu'il s'est trouvé cependant une femme pour ne pas accepter l'arrêt de la force brutale et pour consoler « le fils saignant du malheur ». Le héros qui a succombé à la destinée monstreuse aura une place dans la mémoire des hommes ; la montagne où il s'est arrêté pour jeter une dernière fois un regard sur Grenade perdue, s'appellera à tout jamais la Montagne du dernier Soupir du Maure. La bien-aimée sait, elle seule, qu'il y a des lauriers aussi pour certaines défaites, que la Fortune n'est pas tout, qu'il est sublime aussi de lutter contre la destinée trop forte, et quelques ballades chantées sur une guitare andalouse représenteront plus tard une sorte de justice immatérielle, suffisante à immortaliser un vaincu.

Car celles qui le plus justement décernent aux vaincus immortels le laurier sanglant, ce sont celles qui aiment. La vie est pareille au *Champ de bataille de Hastings*. Au jour où ont éclaté toutes les catastrophes annoncées par les étoiles mauvaises, où triomphent

les bâtards, les escrocs cuirassés qui se partagent les provinces conquises par le rapt et qui oppriment les hommes libres, les combattants de la bonne cause sont couchés dans la plaine ; et l'amoncellement des cadavres mutilés est si grand, et les plaies qui les défigurent sont si béantes, qu'on ne reconnaît point même le roi. Il se peut alors que pour retrouver Harald, le roi mort, le guerrier d'élite, il faille appeler la fille du peuple qui naguère l'a aimé, Edith Col-de-Cygne, abandonnée et oubliée, vieille et misérable. Et pieds nus, ses cheveux gris flottant au vent, par les ronces et les marécages, elle suivra les moines. Là, sous le linceul des brouillards, sous les cadavres des chevaux et parmi le vol des corbeaux déjà accroupis sur leur besogne, elle seule le reconnaîtra et baisera la blessure saignante. Elle l'a reconnu à un tendre talisman, à trois petites cicatrices à l'épaule, souvenir d'une morsure d'amour. Cinq lignes d'Augustin Thierry, dans l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre*, ont inspiré l'admirable ballade. Pas de plus tendre, ni de plus funèbre, qui ait su ainsi transformer ces images lugubres de massacre, en ressouvenirs de passion ingénue et tragique.

Heine est le poète de la passion fidèle qui immortalise et qui tue. Ce sera un des traits les plus saillants de son propre attachement à Mathilde que cette fidélité jalouse, ombrageuse et passionnée. Il souffrit infiniment, cloué sur son lit de douleur, de la pensée seule, injuste et folle, de l'imaginer infidèle. Une ballade, l'une des plus brèves, dit laconiquement ce qu'est cette passion mortelle : c'est la ballade de l'esclave Asra, de cette race « où l'on meurt quand on aime » :

Und mein Stamm sind jene Asra,
Welche sterben, wenn sie lieben (1).

En antithèse, les ballades ironiques de *Rhampsenit* et de l'*Eléphant blanc*. Le sujet de Rhampsenit est pris à Hérodote, dont le récit a été très élagué. Heine ne nous dit pas comment le voleur s'est introduit dans le trésor du roi, ni par quelle ruse il laissa dans la main du garde qui voulait l'appréhender le bras d'un mort, ni ses longues et ingénieuses supercheries. Ce qui nous intéresse, c'est

(1) *Der Asra.*

que cherchant un trésor il a surpris la fille du roi, lui a dérobé un tendre talisman. Est-elle marrie de l'avoir perdu ? Nullement, c'est en riant qu'elle annonce sa mésaventure, et son rire contagieux se communique à toute la cour, jusqu'à la dernière servante, à la ville de Memphis toute entière, jusqu'aux crocodiles sacrés eux-memes. Par un procédé tout offenbachien et très Second Empire, on ridiculise ce qui est vieux et respecté, on travestit l'antiquité en costume moderne. Le rescrit du roi est colporté par le tambour public, et ce roi égyptien parle en style de chancellerie ; il a soin de dater sa prose du 3 janvier 1326 avant J.-C. Et tout finit le mieux du monde pour ce roi d'opérette à la recherche d'un gendre. Le voleur, le suborneur vient s'offrir de lui-même, et donne, à l'usage, un roi tout aussi bon qu'un autre.

L'histoire de l'*Eléphant Blanc* est une manière humoristique de faire l'éloge de Mme de Nesselrode-Kalergi (plus tard Mme Mouchanoff), si belle, si grande, au teint de lis, toujours vêtue de blanc. celle là même qui a inspiré à Théophile Gautier sa *Symphonie en blanc majeur*. On imagine alors le palais d'un roi de Siam fabuleux, Mahawasant, dont les splendeurs orientales et extrême-orientales sont décrites avec profusion, d'après l'épisode de *Hidimba*, du *Mâhâbârâta*. Dans ce palais évolue familièrement le précieux éléphant blanc, objet des soins les plus délicats. L'éléphant toutefois tombe en mélancolie, et rien n'arrive plus à le distraire. C'est un Geoffroy Rudel amoureux de la Comtesse lointaine, un Werther à quatre pattes, épris d'une Charlotte du Nord. Depuis qu'il a vu la Comtesse Blanche en songe, il n'aime plus que les nouilles et Ossian, il ne cesse de soupirer et de chanter : « Ah ! si j'étais petit oiseau... » L'astrologue consulté en toute solennité conseille d'envoyer l'éléphant se distraire à Paris, avec un chèque d'un million de ducats sur la banque Rothschild, puisque sans argent on ne saurait passer pour un brave homme, ni encore moins être aimé. Voilà la ballade offenbachienne dans tout son développement, une satire de la société contemporaine transposée en images indoues, avec cette dernière réserve toutefois que l'image des amours d'un éléphant et d'une comtesse ne peut nous être présentée ; elle aurait quelque chose d'inconvenant, et le poète s'en tire par une dernière pirouette : il n'a reçu le récit que de la première partie de l'histoire, le reste viendra plus tard, quand la malle des Indes sera arrivée.

C'est à des jeux pareils, un peu pervers, que se distrait un

grand malade, un rêveur endolori ; mais bientôt il retourne aux images de la passion fatale, la plus douloureuse et la plus dure, aux serments tendres qui conduisent à la mort consentie. C'est pourquoi au milieu du recueil, comme une Lorelei plus dangereuse que l'autre, se dresse cette *Pfalzgräfin Jutta* qu'une légende du *Wunderhorn* (*Albertus Magnus*) lui avait offerte, mais qu'il embellit d'une poésie si somptueusement macabre. La personnification de l'amour, cette fois, n'est plus la magicienne cruellement souriante qui peigne ses cheveux d'or sur la falaise. C'est celle qui exige de ses amants le serment de fidélité, et qui, le premier soir d'amour, afin d'être sûre qu'ils n'y mentiront point, les fait jeter dans le Rhin. Cette fois, le lieu de la scène est encore au bord du Rhin, ce n'est plus le Lurleifels, mais le Guttenfels, ou Juttenfels, près d'Oberwesel, ainsi nommé d'après Frau Gode, une des parèdres de Wotan. La comtesse Jutta est un Don Juan féminin, une reine adonnée à la luxure. Dans le *Wunderhorn*, elle attire les adolescents et en a déjà séduits et mis à mort neuf, quand Albert le Grand arrive à lui échapper par sortilège. Dans la ballade de Heine, quand elle passe le soir sur le fleuve au clair de lune, nagent dans son sillage les cadavres de ses amants, qui hochent leurs têtes aux yeux glauques et lèvent au ciel les trois doigts du serment.

Qu'on se souvienne de ce lied de l'*Intermezzo* où, seuls, dans un canot, par la nuit solitaire, les amants passent au large de l'île fantomatique et inaccessible, d'où sortent des mélodies de joie, mais sur la grève de laquelle nul ne peut aborder jamais :

Wir aber schwammen vorüber
Trostlos, auf weitem Meer.

A présent (*Nächtliche Fahrt*), c'est de nouveau la mer démontée sous la lune farouche, et le bruit monotone de la mer et des vents. Le cri d'une mouette fantôme déchire l'air comme un cri d'angoisse. Rien, si ce n'est les deux rameurs courbés, et au milieu, debout, blanche comme une statue de marbre, une femme. Mais, tout à coup, l'un des rameurs est saisi de fièvre, de folie furieuse. Il rêve qu'il est le Sauveur qui porte les péchés du monde et qu'il doit délivrer de la honte, du péché, du contact impur du monde, la Beauté en péril. Il va, le désespoir au cœur, lui imposer la médecine salvatrice. Puis plus rien, si ce n'est le bruit d'un corps lourd qui tombe. Mais le soleil est gai, le printemps est doux,

quand le canot revient à la grève. Deux hommes seulement en descendent. L'amant a jeté à la mer l'amante pour la préserver du soupçon. La Beauté n'a pas sa place dans le monde, aux yeux du nazaréisme, pas plus qu'aux yeux du réalisme. Inutile de distinguer entre les deux. Dans la poésie seule est sa patrie.

Ainsi surgissent, estompées par la brume et les lueurs de la nuit, de grandes allégories. Elles symbolisent dans des silhouettes aux gestes de passion et de désespoir l'obsession qui assiège le cœur du poète, et despotiquement elles lui imposent leur hantise.

Un dernier groupe de poèmes est celui des ballades américaines. Le trait caractéristique de ces songes, c'est qu'ils s'éveillent à la lecture. Ce sont des réminiscences littéraires dans lesquelles s'est incrustée peu à peu la préoccupation personnelle du poète. Baudelaire et Quincey ont relaté comment l'empoisonnement narcotique par l'opium cause une prodigieuse efflorescence d'images. La sensation présente les conditionne. Mais les souvenirs accourent en foule embellir d'une luxuriante frondaison le thyrse médiocre de l'impression première. Un paysage pauvre, un rayon de soleil, dans l'état d'hyperesthésie somnambulique, deviennent la nature tropicale tout entière, les oiseaux piaillants, les singes gambandants, les perroquets qui vous regardent et vous huent.

Chez Heine, le choc léger qui évoque les images luxuriantes, c'est la lecture. De la lettre morte surgissent les fantômes chatoyants et horribles.

Que lisait-il ? On n'en a rien su. D'où viennent les visions américaines intitulées *Prélude*, *Vitzliputzli*, *Bimini*, *Ponce de Leon* ? Il faut, ici, se contenter de l'interprétation la plus vraisemblable. Heine se faisait lire par des secrétaires les ouvrages les plus récemment parus. L'*Histoire des voyages de Colomb et des compagnons de Colomb*, par Washington Irving, venait de paraître dans une édition refondue en 1850. L'*Histoire de la conquète du Mexique*, par Prescott, était de 1843. Ce sont les deux sources principales des ballades américaines de Heine.

Mais une préoccupation philosophique commune les joint profondément, et cette préoccupation est hégélienne. Dans sa *Philosophie de l'histoire*, ch. IX, Hegel parle du moyen âge comme d'une « longue et terrible nuit ». Au XVIe siècle, l'aube se lève, par l'étude de l'antiquité d'abord, notamment par l'étude directe de l'Antiquité grecque, par la connaissance de Platon, qui désormais va remplacer la scolastique ; en second lieu, par l'invention de

l'imprimerie, qui permit de diffuser le savoir et facilita les relations entre les esprits, la solidarité spirituelle ; enfin, par le besoin nouveau de l'homme de connaître son globe, besoin qui est à l'origine de la découverte de l'Amérique. Les trésors de l'Inde apparaissent comme l'objet d'une nouvelle croisade, à l'heure même où l'invention de la boussole permet aux navigateurs d'abandonner la simple navigation de cabotage et de se risquer sur les grandes routes ouvertes des mers. La terre gagne en intérêt pour l'homme, et en dignité ; elle devient le séjour même de Dieu, une biosphère, une théosphère, qui nous appelle et veut être conquise. Cette conquête matérielle de la terre s'accompagne d'une purification graduelle de l'idée de Dieu, par la Réforme d'abord, par la Révolution française ensuite ; Heine ajoute : par un nécessaire retour à Moïse. *Bimini* apparaît alors comme une reprise presque textuelle de Hegel. En ce temps-là, dit Heine, le monde fut transformé.

Durch Erfindnisse des Geistes,
Des modernen Zaubergeistes,
Durch die Schwarzkunst Berthold Schwarzes
Und die noch viel schlaure Schwarzkunst

Eines Mainzer Teufelsbanners,
Sowie auch durch die Magie,
Welche waltet in den Büchern,
Die von bärt'gen Hexenmeistern.

Aus Byzanz und aus Aegypten
Uns gebracht und hübsch verdolmetscht.
Buch der Schönheit heisst das eine,
Buch der Wahrheit heisst das andre,

Durch die kleine Zitternadel,
Die des Seemanns Wünschelrute,
Fand derselbe damals auch
Einen Weg nach India.

Les inventions techniques de la Renaissance (poudre, imprimerie), la renaissance des deux antiquités, sacrée et profane, l'invention de la boussole et les grandes découvertes : tous les

motifs hégéliens se trouvent là réunis. Mais Heine, de son prepre chef, dans *Vitzliputzli*, en ajoute un autre :

Einer nur, ein einz'ger Held,
Gab uns mehr und gab uns Bessres
Als Colombus, das ist jener,
Der uns einen Gott gegeben.

Sein Herr Vater, der hiess Amram,
Seine Mutter hiess Jochebeth,
Und er selber, Moses heisst er,
Und er ist mein bester Heros.

Les trois visions américaines évoquent trois moments hégéliens de l'histoire de la civilisation : l'espérance (*Prélude*), la décadence (*Vitzliputzli*), le rajeunissement (*Bimini*).

C'est des chapitres 2 et 3 du livre IV de Washington Irving, *Life of Colombus*, 1850, que Heine tire le plus clair de son *Prélude*. L'ivresse qui s'empara de Colomb lorsqu'il découvrit Cuba, cette *fragrance* qui semblait faire autour de l'île un lac de parfums étalés, Heine est enivré à son tour :

Neuer Boden, neue Blumen !
Neue Blumen, neue Düfte,
Unerhörte, wilde Düfte,
Die mir in die Nase dringen.

C'est, dans les branches des forêts, le même balancement de plumages brillants, d'oiseaux éclatants et étranges qui semblent des parcelles d'arc-en-ciel. Mais Heine transforme sa source. Dans l'intensité hallucinatoire de sa vision, ces oiseaux s'en prennent à lui, il voit leurs yeux cerclés d'étranges lunettes noires fixés sur lui, leur caquet incompréhensible le poursuit.

On remarquera une nouvelle façon de décrire par les sensations olfactives ; un sens nouveau est ajouté aux ressources de la poésie. Le classicisme, avant tout plastique, est surtout un art visuel. Le romantisme avait été essentiellement un art de la mélodie, il peignait surtout par sensations auditives, harmonies ou dissonances. Le réalisme nouveau connaîtra un art des parfums, plus chauds, plus voluptueux que chez Eichendorff. En cela Heine est

le précurseur de Baudelaire, qui l'a bien compris, et aussi de Dörmann. Mais à quels parfums compare-t-il ces senteurs d'une nature vierge ? A des parfums de boudoir, d'asiles louches, remplis d'odeurs capiteuses et enivrantes. Ainsi se satisfait l'humour sardonique qui tient à introduire une pointe de scandale dans la poésie :

Und mein grübelnder Geruchsinn
Quält sich ab : wo hab ich denn
Je dergleichen schon gerochen ?

Wars vieilleicht auf Regentstreet,
In den sonnig gelben Armen
Jener schlanken Javanesin,
Die beständig Blumen kaute,
Oder war's zu Rotterdam,
Ueber des Erasmi Bildsäul'
In der weissen Waffelbude
Mit geheimnisvollem Vorhang ?

Mais voici le dernier scandale : un singe effaré se sauve à la vue du poète en s'écriant : « Un fantôme de l'ancien monde ! » Le poète aussitôt le rassure : il n'est nullement un fantôme, bien vivant au contraire, et il ne veut pas de mal au singe, au controire, il l'aime, puisque l'animal porte sur la surface rasée de son séant les couleurs de la vieille Allemagne impériale, noir-rouge-or. Plaisanterie dont la critique allemande a beaucoup voulu à Heine, naturellement. On a dit qu'il profanait le drapeau. Ce sont toujours ceux qui aiment la patrie d'un amour éclairé qui semblent ainsi des profanateurs. La cocarde noir-rouge-or est celle que l'Allemagne ne s'est pas donnée, c'est le drapeau qui symbolise le rêve d'une Allemagne entièrement unifiée, d'un *Grossdeutschland* qui comprendrait aussi l'Autriche allemande. Heine, très hostile à un plan d'unification sous l'hégémonie prussienne, était un *Grossdeutscher* très convaincu. Comment dire mieux l'ajournement de ses espérances, que par cette chute humoristique de la ballade ? Pour voir les couleurs chères, il lui faut aborder en un pays de nouveauté printanière, qui sortira de l'Océan, frais, pur et tout humide des perles miroitantes des flots, un pays qui ne sera plus une catacombe romantique de symboles moisis, de perruques pétrifiées. Et les singes eux-mêmes y seront blasonnés par derrière de l'écusson de

Barberousse. Mais les habitants de ce pays s'effareront, comme devant des fantômes du vieux monde, en voyant les fils de ce monde mort, dont les meilleurs portent la décrépitude dans les os et l'atrophie dans la chair.

La vision cependant se précise et s'élargit. Heine se demande si peut-être le malheur des temps d'aujourd'hui, notre faiblesse morale et physique, n'est pas quelque juste retour de la destinée offensée ; si le nouveau monde qu'on pouvait conquérir n'est pas déjà corrompu et fixé en nous, cramponné en nous par des griffes démoniaques, et si ce n'est pas là notre décadence. Cette décadence de l'homme civilisé moderne, c'est le thème de *Vitzliputzli*, dont la substance est prise à Prescott, *History of the conquest of Mexico*, 1943, I, 3 et VI, 6. Vitzliputzli, le diable allemand, ne serait-il pas sous une autre forme *Huotchlpotchl*, le cruel dieu de la guerre mexicain ? Et par quelle fatalité est-il entré en nous ? De nouveau le monde mexicain, tel que Heine l'imagine, se dilate avec cette expression douloureuse propre au cauchemar de l'opium, s'emplit aussi d'architectures monstrueuses, de fourmillante vie humaine. Surgissent des temples colossaux, superposées en cubes de briques qui s'amincissent par degrés et autour desquels s'enroule la rampe d'un escalier en zig-zag. En bas le lac, au milieu duquel est bâti Mexico, et dans les lacis des digues, des ponts, dans le choc des radeaux qui heurtent les canoës indiens, la bataille dans la nuit, la lutte désespérée traversée de lueurs sulfureuses et de cris sauvages, le tout vu avec une précision infinie du détail. Les arabesques ciselées des cuirasses se gravent en creux sur les poitrines nues des Aztèques, dans l'étreinte violente du corps à corps. Ensuite, c'est la retraite des brigands européens chargés d'or. Car le nouveau monde a été découvert par un héros dont le cœur fut pur comme le soleil. Mais il a été conquis par un pirate et chef de brigands, parjure et menteur, Ferdinand Cortez. Et voici qu'après la prise déloyale du temple, la mise à mort déloyale de Montézuma, la vengeance se lève dans le guet-apens nocturne et dans le massacre.

Maintenant, le long des rampes énormes du temple de Huotchlpotchl, dieu de la guerre, s'allument des feux de joie, des torches, tout un cortège d'Astèques enivrés de victoire et de vin de palme. Et la procession monte, au chant des hymnes, au son des tympanons et des trompes, sur la haute plate-forme illuminée du temple. Les Espagnols, de la rive, voient de loin comme sur une scène pres-

tigieuse se passer une tragédie innombrable. Ce sont leurs captifs que l'on sacrifie au Mars mexicain, au Huotchlpotchl sanguinaire.

D'où vient l'idée ce cette ballade ? De Prescott à coup sûr. Le chapitre 3 du 1er livre a fourni les linéaments frustes de ces architectures monstrueuses. Le chapitre 6 du VIe livre a fourni les scènes de massacre, de la bataille sur la digue, de la retraite désastreuse et du sacrifice des captifs, mais Heine ajoute à la source autre chose que le détail des architectures énormes, ou les détails sanglants des égorgements. Il y ajoute sa philosophie. Une ligne de Prescott, cette parole qu'il prête à Cortez : « C'est pour mes péchés que le désastre nous atteint », en offre la matière. Quand a pris fin l'horrible tuerie et que sont endormis sur les parvis fumants de sang les guerriers et les prêtres, un colloque semble s'engager entre la divinité affreuse et le vieux prêtre centenaire, accroupi devant elle, à la lueur de la lampe dernière. Huotchlpotchl prévoit sa ruine prochaine. Une femme lui en veut, et volonté de femme est volonté de Dieu ; c'est deux fois vrai quand la femme est la mère de Dieu. Il sait que la Sainte Vierge triomphera, que son temple à lui s'abîmera dans la fumée et dans la cendre. Mais il sait aussi que cette conquête sera la ruine morale des conquérants. Ils s'en iront gorgés d'or, gorgés de fanatisme sanguinaire. C'est le Mars mexicain qui sera entré dans leurs âmes ; il tourmentera de fantômes horribles leur crédulité, il égarera leur sagesse, il chatouillera leur pure vertu jusqu'à la faire éclater d'un rire de courtisane. Ainsi les dieux ne disparaissent jamais. Dans le monde spirituel rien ne se perd. Ceux-là sont saisis de la férocité mexicaine et de la rapacité mexicaine, qui ont fait la conquête par des moyens illicites. Telle est la vengeance des esprits. Les dieux ne meurent point. Ils muent seulement, ils changent de plumage. Et détrônés comme dieux, il survivent comme démons. Le Vitzliputzli allemand n'est que le Huotchlpotchl des Mexicains, déchu. C'est par l'offense à des lois de l'esprit, qui sont les lois de la destinée, que l'Espagne, l'Europe, l'Amérique se sont trouvées corrompues. Le parfum enivrant, la mer d'encens et d'aromates qui a troublé les conquérants à leur arrivée, a égaré leurs cœurs et leurs sens :

Wie gepeitscht von Feuerbränden,
Flammenruten, in der Menschen
Adern raste jetzt das Blut,
Lechzend nach Genuss und Gold. (Bimini).

Et maintenant l'Espagne est vieille, et le nouveau monde est vieux et fané ; et il y a lieu de nouveau de chercher la terre de Jouvence. Et ceux là même qui ont lutté chevaleresquement meurent de maladie, et d'âge, et de lassitude. A son insu, la cause de Heine même, son malheur de lutteur spirituel, se confond ici avec la cause de l'Europe lasse.

Un nouveau récit de Washington Irving fournit la matière de la ballade visionnaire de *Bimini*. C'est l'aventure de Don Juan Ponce de Léon, gouverneur de Cuba, qui sur le tard après une vie passée à combattre sous Ojeda, sous Nuñez, et des prouesses personnelles sans nombre, crut qu'il découvrirait le pays de Jouvence, l'île fabuleuse de Bimini. L'écrivain américain raconte comment Ponce de Léon emmena avec lui une vieille femme indienne, sorte de sibylle, apte à le conduire dans le dédale des archipels, et à lui dire ces endroits où jaillissaient les sources miraculeuses. Ponce de Léon ne découvrit pas la Floride, et un de ses lieutenants, Juan Perez d'Ortubie, s'il trouva Bimini, l'île longtemps cherchée, qui est en effet une des Bahamas, s'il la vit couverte d'un éternel printemps, verdoyante et pleine de fraîcheur, ne découvrit pas la source qui rend la jeunesse.

Ainsi chez Heine, le capitaine vieilli et esseulé, dans sa vieillesse chargée d'honneurs et d'or, ne regrette qu'une chose : le temps où il n'avait pas été miné par la fièvre jaune, où il avait des dents, et point de neige sur la tête, ni de glace dans les veines. Et il pleure dans ses doigts maigres d'hidalgo vieilli, et il ordonne que se prépare l'expédition fabuleuse. Heine en sait, sans le secours des livres, les préparatifs les plus menus. N'est-il pas lui-même ce Don Juan brisé par la vie, qui encore espère et fait inutilement ce rêve d'une fontaine de Jouvence ? C'est pourquoi il voit son héros, empli de certitude, revêtu du costume de sa jeunesse, qu'il va reconquérir : chausses collantes à deux couleurs, rose et vert, souliers à la poulaine orné de grelots, la barrette où voltigent des plumes, le manteau court audacieusement campé. Et il chante d'une voix chevrotante en s'accompagnant sur la mandoline. Mais près de lui la vieille sibylle, parée pour la circonstance, montre sous les dentelles de Bruxelles précieuses des charmes fanés et brunâtres; et sa chevelure haute, où se reconnaît la mode anthropophagique et caraïbe, et où se devine déjà la mode Pompadour, se dresse, ornée de colibris faits de pierres précieuses.

Ils partent et le poète les accompagne, vieilli lui aussi, couronné

de fleurs flétries, dans une caravelle poétique bâtie de trochées solides, gréée de métaphores, et qui arbore les couleurs du romantisme, l'or parmi le noir et le rouge, de l'Allemagne rêvée ; et ce voyage fantastique lui rappelle les songes où sanglotent les rossignols défunts, les rêves en pleurs, et le souvenir des espérances qui furent.

Mais ni le poète, ni le chevalier n'abordent à l'île fabuleuse de la jeunesse. Tandis qu'ils cherchent la jouvence, la vieillesse arrive et ils s'en retournent au port d'attache, plus ridés, plus débiles et plus chancelants. Ils appellent à présent de leurs vœux le pays silencieux où sous les cyprès ombreux coule un fleuve miraculeux lui aussi, et qui en a bu oublie les douleurs présentes et passées. Ce fleuve, c'est le Léthé, et ce pays, c'est la mort :

Gutes Wasser ! gutes Land !
Wer dort angelangt, verlässt es
Nimmermehr — denn dieses Land
Ist das wahre Bimini.

Le retour au port, il viendra, il vient toujours assez tôt pour les poètes. Leurs proches en hâtent trop souvent la venue. C'est une destinée de poète identique dans tous les temps. Heine songe à présent à cette fastidieuse querelle d'héritage où son existence avait failli sombrer, où il redouta la famine ; lui qui était l'honneur de cette famille de financiers habiles, mais très matériellement attachée au lucre, il se croyait quelque droit, puisqu'il ennoblissait leur roture d'un rayon de gloire pure, à être débarrassé par eux en quelque mesure du souci de la lutte pour la vie. L'oncle Salomon lui avait servi de son vivant une pension de 4.800 francs par an, qui devait lui être assurée par la suite, mais qui devint douteuse quand son cousin Charles Heine recueillit la succession. On sait à quel point Heine prit cette perspective au tragique. A présent cette histoire lui paraît dater de l'an 400 de l'Hégire. Il lui semble revivre la destinée de Ferdousi le paradisiaque. Ainsi Ferdousi avait eu, du sultan Mohamed de Gasna, la promesse de mille thomans pour chaque millier de distiques de son Livre des Rois, le *Schach Nameh*. Il se mit à l'œuvre, et dix-sept fois le printemps revint, dix-sept fois fleurirent les roses, dix-sept fois les rossignols enamourés les chantèrent ; Ferdousi travaillait sur le métier, brodait une tapisserie de fleurs fabuleuses, de couleurs et de lumières divines, de femmes pures, à la gloire du Farsistan chevaleresque ; et voici

que, vieilli, septuagénaire, il vint dérouler aux pied du sultan le somptueux tapis de 200.000 vers. Quand une âme d'or parle de thomans, ce sont des thomans d'or qu'elle veut dire. Si c'est une âme vile, il faut entendre que ce sont des thomans d'argent. Le sultan Mohamed était une âme vile. Il fit porter au poète 200.000 thomans d'argent ; il trompa, de toute la différence qu'il y a entre l'argent et l'or, le poète à qui il avait engagé sa parole.

Le poète était aux bains quand on lui en porta la nouvelle ; de son trésor il fit trois parts, en donna deux aux deux messagers du sultan, la troisième au garçon baigneur. Puis il sortit de la ville, en secouant la poussière de ses sandales, vêtu d'une simple robe de bure, le bâton de voyageur à la main.

Après une vie de persécution il put retourner à Thous, sa ville natale où il avait un petit pardin. Mais, un jour, le sultan, tandis qu'il se reposait sous les palmiers sveltes comme des odalisques et sous les cyprès rêveurs et immobiles, parmi les floraison luxuriantes jaillies des vases de marbre, et qu'il écoutait une musique fabuleuse, chatoyante de fleurs, brûlante des lumières de l'âme, s'enquit de qui étaient les vers qu'on lui chantait. On lui dit qu'ils étaient de Ferdousi. Il ne jugea pas exagéré alors d'envoyer au poète, en toute hâte, une caravane de cent mules et de cinquante chameaux chargés de trésors, de vêtements précieux, de tapis, de riches brocarts, de bois de santal, d'ivoire et de peaux de léopards. La caravane se mit en route, arriva à destination, triomphante, parmi les acclamations et au son des cymbales. Mais les triomphes du juste ne peuvent être que posthumes. Au moment où les chameaux chargés d'or arrivaient à l'une des portes de Thous, le convoi funèbre de Ferdousi sortait par une autre.

D'où vient cette ballade ? Probablement de la *Vie de Ferdousi* par Daulestsche, que Heine pouvait lire soit dans la traduction de Silvestre de Sacy, soit dans une édition allemande par Veilles, parue en 1851, peut-être encore dans les notices si colorées qui accompagnent le *Heldenbuch Irans*, de Görres, peut-être dans la préface si belle que Jules Mihl mit en tête du *Schach Nameh*, paru dans notre Collection orientale, en 1838. Mais ce qui est sûr, c'est que le poète s'identifie à son héros, et de nouveau se passe en lui le dédoublement de la personnalité dont son œuvre offre tant d'exemples.

Ainsi dans sa conscience hallucinée de malade, intoxiqué de poison subtils, revivent les moindres choses. La lettre morte vit. Le

récit indifférent se colore de souvenirs qu'on croyait éteints, de passions que l'on croyait mortes. C'est que rien ne meurt dans la conscience. L'esprit est un palimpseste immense et naturel. Des couches innombrables d'idées s'y accumulent. Il a semblé que chacune ensevelissait la précédente. En réalité aucune ne disparaît. Toutefois, entre le palimpseste matériel d'une part, qui porte superposée l'une à l'autre une tragédie antique, une légende normande, une histoire de chevalerie et, d'autre part, le palimpseste spirituel de la conscience et de la mémoire, il y a cette différence que les écritures non seulement peuvent revivre, mais qu'elles ont entre elles quelque coordination. Le sens de la plus vieille se devine dans la plus récente.

Le rêve romantique ancien des pays de délivrance, de l'Allemagne rajeunie, transfigure le récit de la conquête du Nouveau Monde. Le souvenir de la destinée individuelle douloureuse transfigure le récit imagé de quelque vie étrangère à nous, et il semble qu'il y ait alors une sorte de transfusion des âmes.

Innombrables sont ainsi les poèmes de joie ou de chagrin gravés sur le palimpseste de l'esprit. Leurs couches sont accumulées, comme des couches de neige vierge tombées récemment et qui recouvrent les boues anciennes, et la verdure ancienne. Mais à l'heure de la fièvre, toutes ces images anciennes reprennent de la force, et les plus anciennes justement sont les plus visibles. Dans le souvenir récent, c'est le souvenir ancien qui prédomine, et les plus récents ne semblent que l'incarnation nouvelle des anciens, leur spectre travesti qui revit.

Tout au fond alors reparaît ce qui semblait enseveli dans l'oubli, chassé par les images neuves. La croyance ancienne qui, enfants, nous avait attachés, la tragédie profonde du sentiment jeune, les lèvres arrachées à tout jamais des baisers des amantes adolescentes, tout cela mène en nous une vie cachée : la passion et la maladie, l'érudition, la préoccupation sociale nouvelle n'ont pas de chimie assez puissante pour brûler ces immortelles empreintes. La pensée y revient, les justifie. Déjà nous les voyons transparaître. Nous les lirons à plein dans les livres des croyances crues mortes, des amours crues oubliées, dans les *Lamentations*, dans les *Mélodies hébraïques*, et dans les poèmes posthumes de Heine. C'est là qu'il atteint à sa dernière profondeur, qu'il arrive à dire l'expérience qui lui est propre, dans une forme qui lui est propre. C'est là-dessus qu'il nous faut le juger.

Charles ANDLER.

LE PROBLÈME RELIGIEUX DANS LES " NOUVELLES " DE CONRAD-FERDINAND MEYER

Le problème religieux ne passe pas généralement pour être l'un des aspects essentiels de l'œuvre de C.-F. Meyer. La plupart des biographes du poète ne l'ont à l'ordinaire examiné qu'accessoirement, en le considérant en quelque sorte de biais ; et dans la bibliographie meyérienne on ne trouve guère qu'un ouvrage consacré à cette question (1). Pourtant il est hors de doute que ce problème, auquel le poète vouait un intérêt presque atavique (2), est l'un de ceux auxquels Meyer attachait, en raison même de ses tendances personnelles, une grande importance ; il est comme la toile de fond sur laquelle se profile l'action des Nouvelles. Et s'il est vrai de dire que chez Meyer règne une union étroite entre l'esthétique et l'éthique, il est encore plus certain que l'une et l'autre reposent sur une pensée religieuse d'une valeur primordiale aux yeux de l'écrivain. A cet égard on peut considérer comme la propre opinion et le jugement même de C.-F. Meyer cette appréciation que Waser, dans *Jenatsch*, porte sur Wertmüller (Livre III, ch. 14) : « Das schlimmste aber an dem jungen Manne ist sein Mangel an aller und jeder Pietät ; denn, ich bitte Euch..., was ist alles Wissen und Können der Welt ohne die Grundlage eines *religiösen Gemütes* », C'est là l'expression même d'une conviction profondément ancrée en Meyer.

Dès lors, il apparaît naturel que le problème religieux soit sous-jacent dans toute l'œuvre en prose du romancier, où il constitue l'arrière-plan sur lequel se déroulent et se projettent les événements narrés par le conteur. Que l'on considère *Jenatsch*,

(1) Walter Köhler : *C.-F. Meyer als religiöser Charakter.* Iéna, Diederichs Verlag, 1911.

(2) Le père du poète, le Regierungsrath Ferdinand Meyer, avait publié en 1836, à Zurich, un ouvrage en deux volumes, *Geschichte der evangelischen Gemeinde in Locarno, ihre Auswanderung und ihre Schicksale.* C.-F. Meyer estimait que ce livre était « eine vorzügliche Leistung » et il se flattait de se rencontrer dans ce jugement avec l'opinion de Ranke lui-même (cf. lettre à l'éditeur Hermann Haessel, du 18 avril 1884).

l'Amulette, le *Page de Gustave-Adolphe*, le *Mariage du Moine* ou *Angela Borgia*, partout ce problème s'impose à nous, soit qu'il soit traité accessoirement comme un élément d'un problème plus vaste, d'ordre politique par exemple, soit qu'il constitue effectivement le centre même de la nouvelle. Meyer n'a-t-il pas avoué dans ses *Erinnerungen an Gottfried Keller*, — et cette déclaration vaut autant pour son œuvre que pour ses propres débats de conscience : « Religiöse Fragen haben mir viel zu tun gegeben » ?

Le problème que nous allons aborder n'est donc pas de ceux que l'on peut écarter ou traiter à la légère. On comprendra l'intérêt de cette étude si l'on garde présentes à l'esprit ces deux remarques préjudicielles :

D'une part la solution du problème posé par Meyer est toujours à sens unique. De quelle religion s'agit-il en effet chez lui ? Il parle toujours, ou peu s'en faut, de la seule religion chrétienne. C'est à peine si la nouvelle *Der Heilige* renferme des allusions rapides à la religion orientale ; du judaïsme il n'est à peu près question nulle part. L'ensemble de l'œuvre de Meyer est ainsi résolument chrétien, — si l'on fait abstraction du sceptique « esprit fort » qu'est le vieux Wertmüller dans *Der Schuss von der Kanzel*. Et ce christianisme, c'est essentiellement pour Meyer le protestantisme, que partout et toujours il oppose au catholicisme. Les Nouvelles de C.-F. Meyer chantent unanimement les louanges du protestantisme, elles célèbrent les grandes figures de la Réforme : Hutten, Luther, Zwingle, Coligny. Et parallèlement notre auteur n'a que griefs et railleries à l'égard du catholicisme et envers les Jésuites, la Papauté ou les princes de l'Eglise catholique. Certes, C.-F. Meyer repousse toute intention de polémique ; il ne se propose pas de faire œuvre de prosélytisme ; il ne cherche pas à recruter des adeptes au protestantisme ; il n'y a chez lui rien d'un zélateur. Mais il est indéniable cependant que toutes les lumières du vaste tableau religieux qu'il a brossé font rayonner partout le protestantisme et parent son image des reflets les plus flatteurs, cependant que toutes les ombres et les vilenies enténèbrent le catholicisme et ses partisans. Les héros sympathiques et dignes d'estime, les personnages à l'âme noble sont ici toujours des Réformés ; les coquins au contraire, les gens sans aveu ou les femmes de mauvaise vie sont non moins régulièrement des catholiques.

Voilà la prise de position fondamentale de Meyer en cette

matière. Elle s'explique d'ailleurs par l'inclination personnelle de l'homme. L'attitude de l'écrivain n'est ici que le prolongement ou le miroir de l'attitude religieuse de Meyer lui-même. Le poète et l'homme ne font qu'un à cet égard.

Faut-il rappeler combien Meyer fut un protestant convaincu et fervent ? On sait qu'il était tout pénétré de la Bible et qu'il commençait toujours sa journée en lisant chaque matin quelque épisode des Livres Saints. Lecture active au surplus ! Il approfondissait le sens de maint chapitre, il en confrontait l'explication avec celle que pouvaient lui fournir des amis plus éclairés. C'est ainsi qu'il écrit à Félix Bovet, le 12 septembre 1886 : « J'attends votre explication de quelques passages des Psaumes. Je les connais, les Psaumes, mieux peut-être que vous ne pensez, et chaque nouvelle exégèse m'intéresse ». — « Bibelfest », tel est le titre que Meyer pourrait disputer à l'un de ses grands devanciers. Son œuvre en vers ou en prose est partout farcie de subtiles réminiscences bibliques où il voit patauger, à son grand amusement, des lecteurs moins avertis : car s'il ne fait pas complaisamment étalage d'érudition et de science biblique, il éprouve cependant un secret plaisir et comme un sentiment de supériorité à constater que les emprunts ou les allusions à la Bible dans son œuvre restent parfois lettre morte, même pour un Lingg (1).

C'est en fonction de cette attitude religieuse fondamentale de l'homme qu'il faut se représenter l'écrivain. Nous avons affaire à un protestant de grande classe, à un homme d'une foi ardente, passablement intransigeante, qui, en Italie par exemple et même au Vatican, se prévalait, ainsi que sa sœur Betsy, de leur commune qualité de « schweizerische Protestanten ». Ce n'est pas à dire d'ailleurs que Meyer, en dépit du rigorisme de sa mère, ait grandi et vécu sous l'empire d'une pression religieuse quelconque ; sa sœur a pris grand soin dans ses Souvenirs de protester contre une pareille imputation ; il serait plus faux encore, nous assure-t-elle, de croire « er sei in den Banden eines ängstlichen Pietismus erzogen worden, von denen er sich später freigemacht habe ». Mais il est vrai que Meyer, âme foncièrement religieuse et passionnément protestante, se faisait de la vie une conception grave, qu'il y voyait une affaire sérieuse et qu'il esti-

(1) Cf. lettre du 3 avril 1887 à H. Haessel.

mait que les plaisirs et les distractions ne devaient y tenir qu'une place très subalterne. Il se plaisait à citer ces vers de Tieck :

« *Ach, diese Freuden*
Sind so bescheiden
Und von Leiden
Kaum zu unterscheiden. »

De cette foi religieuse très vive la correspondance de C.-F. Meyer nous offre encore une autre image. A toutes les étapes de son existence, ses lettres sont émaillées des vœux les plus pieux à l'adresse de ses amis. « Que Dieu vous garde ! » : ainsi se termine une lettre en français à Félix Bovet, le 5 février 1854 (de même le 5 mars 1856 ou le 8 décembre 1860). Parmi des souhaits exprimés à l'occasion du Nouvel An figure celui de voir un correspondant longtemps encore sous la « protection de Dieu » (19 décembre 1883). Nombre de lettres d'Italie, par exemple celles qui sont adressées à Friedrich von Wyss, se terminent par ces mots : « Gott befohlen » (mai-septembre 1858) ou « Möge dir Gott deine Gesundheit wiedergeben » (22 novembre 78) ou « Gott wende es zum Guten » (Noël 1879). En affirmant qu'il a « confiance en Dieu, dans toute la mesure où peut l'avoir un enfant du XIXe siècle » (1), il supplie le Seigneur, vers la fin de sa vie, de lui accorder la grâce de supporter les rhumatismes et les inconvénients de la vieillesse : « Er möge seine Gnade über mir walten lassen » (2). L'une des dernières manifestations de cette foi ardente est un court poème écrit en mars 1895 pour la mort de la belle-mère de Meyer, Frau Ziegler, qu'il aimait tendrement et dont la perte lui fut très douloureuse ; c'est pour le poète l'occasion de chanter une fois de plus le los de Dieu, d'affirmer la survie dans le ciel et de célébrer

« ...die reine Wonne,
Wenn uns aufgehn wird die ew'ge Sonne !
Wenn uns dort, geläutert und gereinigt,
Unsre Mutter wiederum vereinigt. » (3)

Mais, répétons-le, cette religion du poète, cette foi en la vie

(1) Lettre à l'éditeur Hermann Haessel, 28 novembre 1887.
(2) 9 mars 1888, lettre à H. Haessel.
(3) Cité par la *Deutsche Rundschau*, 1899, Bd. 98, p. 138.

éternelle, n'ont rien d'agressif, elles ne s'étalent pas à plaisir, elles ne marquent nulle insistance importune. C'est avec raison que la sœur du poète, Betsy, nous assure dans ses Souvenirs que C.-F. Meyer ne s'est jamais abandonné à une discussion de nature religieuse (4) ; il fait lui-même cet aveu durant son séjour à Neuchatel, « ...dass ich dem verwünschten Politisieren und den noch *verwünschtern religiösen Controversen* gern meilenweit ausweiche » (lettre du 22 janvier 1853).

En est-il de même dans les Nouvelles ? Le poète s'y abstient-il vraiment de toute polémique ?

⁂

Nous commencerons notre enquête en examinant d'abord quelle place tient dans les Nouvelles le Catholicisme, ce catholicisme dont Meyer a dit pis que prendre en des formules d'une âpre violence, telles celles-ci que nous choisissons à dessein dans trois périodes différentes de la vie de notre auteur, afin de bien montrer la continuité, la persistance de son animadversion : « Die Börse, der Katholizismus und der Neid des Proletariats... die drei Pesten der Gegenwart » (lettre du 30 avril 1857) : « der Katholizismus und alles drum und dran ekelt mich » lettre à François Wille, 23 nov. 1886) ; et encore cette phrase inachevée d'une lettre en français à Félix Bovet, 6 sept. 1891, où Meyer semble avoir hésité à formuler nettement les griefs qu'il nourrissait à l'égard de l'autre religion chrétienne : « Moi, pécheur, je tâche d'être juste ou de le devenir, et il m'est facile de l'être pour les Juifs par exemple, mais beaucoup moins envers les Catholiques qui m'ont enlevé — voici mes griefs personnels — deux... » Nul ne saura jamais ce que le poète estimait avoir perdu du fait du catholicisme.

La netteté de telles déclarations d'hostilité est de nature à réduire à leur juste mesure certains accents religieux du lyrisme de C.-F. Meyer qui pourraient nous abuser. Ne semble-t-il pas parler et penser en vrai catholique lorsqu'il prend congé de la Corse et met ses habitants sous la protection de la Sainte Vierge (2), ou qu'il célèbre la louable persévérance de moines qui envers et contre tout entonnent le « Deo gloria » (3) ? Certains des religieux

(1) Cf. *Deutsche Rundschau*, 1903, Bd. 115, p. 381.
(2) *Abschied von Korsika*. Edit. Haessel, Leipzig, 1924, Bd. 2, p. 186.
(3) *Das Strandkloster. Œuvres*. Edit. Haessel, Bd. 2, p. 191.

qu'il met en scène dans ses Nouvelles ne sont-ils pas animés de la plus pure tradition chrétienne? Le Père franciscain Mamette, dans *Angela Borgia*, ne va-t-il pas répétant que « die Reichen schwerlich ins Himmelreich kommen », qu'il convient de se dépouiller de tous ses biens afin de gagner le ciel, qu'une « Schlangenklugeit » est un sérieux obstacle pour franchir « la porte basse de la divine pauvreté » (1) ? Le moine Astorre au début de *die Hochzeit des Mönchs* n'est-il pas aimé et respecté de tous parce qu'il a renoncé aux privilèges de la noblesse, à son immense fortune, parce qu'il en a fait le sacrifice « avec joie » et se dépense en actes charitables pour les humbles (2) ? N'est-il pas intimement convaincu que le renoncement est la loi du monde comme du couvent, que ce renoncement prend parfois des formes singulières ? En ce qui concerne Astorre, il lui sera imposé par le spectacle de son père moribond qui blasphème en constatant le refus voilé du moine de se marier. Et c'est pour éviter à son père les peines éternelles, c'est pour lui permettre d'entrer en toute sérénité dans la mort que le moine se soumet au désir du vieux Vicedomini et accepte de se marier.

Mais la peinture des milieux catholiques est loin de présenter constamment cette teinte sous le pinceau de C. F. Meyer. S'il n'a pas systématiquement ignoré la mentalité catholique, s'il ne l'a pas par principe tournée en dérision, il s'est cependant appliqué surtout à en montrer les faiblesses ou les insuffisances et à fouailler la doctrine en la personne de ses représentants les plus typiques.

Meyer s'en prend d'abord au Pape et à la Papauté. L'époque où il situe l'action de ses Nouvelles lui permet de distinguer la personne du Pape et l'institution du Saint-Siège, qui, de puissance spirituelle, est devenue une puissance temporelle.

Des divers portraits de chefs de l'Eglise catholique mentionnés dans les Nouvelles se dégage une image moyenne du Saint Père, dont les traits particuliers, historiquement vrais s'ils sont pris isolément, n'en constituent pas moins au total, une sorte de caricature. Il y a là le Pape Jean XXIII, dénué de scrupules et de remords (3), déposé plus tard à Constance, qui, nous dit le romancier, dessinait dans son bréviaire et ajoutait des moustaches à l'image d'une Sainte. Meyer a évidemment beau jeu à nous mon-

(1) Œuvres. Bd. 1, p. 541.
(2) Œuvres. Bd. 3, p. 314.
(3) *Plautus im Nonnenkloster*. Œuvres. Bd. 3, p. 213.

trer, d'autre part, dans le pape Borgia, un infâme scélérat qui avait, prétend-on, partie liée avec le diable et qui sur son lit de mort aurait eu envers Satan cette parole : « Du rufst, ich komme » (1). — Clément VII, à son tour, n'a pas plus de prestige aux yeux de l'écrivain : le vieillard chargé d'années, en sa robe blanche aux vastes plis, lui paraît seulement ressembler à une « kluge Matrone » (2). Cet homme sans franchise est retors et plein de réticences, il aime les faux-fuyants, il enrobe d'ombre tous ses faits et gestes ; aussi est-il gêné devant les natures franches dont la conduite est nette et qui agisssent en pleine lumière. « Das ging ihm gegen seine Art ». Au surplus il est familier et ne se soucie ni d'étiquette, ni de correction : il donne une tape amicale sur l'épaule de Morone en le présentant à Victoria Colonna ; il fait tout bas à l'oreille de celle-ci des confidences ou des mots d'esprit ; il n'hésite pas, ainsi que le lui reproche Pescara, à user des services d'une dame noble comme d'une domestique et à la charger d'un « message indigne de lui et d'elle, plein de mensonges et de sophismes » (3).

Le Pape se montre encore retors dès qu'il touche à la politique ; il prétend établir que ses droits de suzeraineté sur Naples sont antérieurs et supérieurs à ceux de l'Empereur et qu'ainsi le vrai devoir de Pescara est d'obéir à Rome, non à Madrid. Le Pape circonvient donc le généralissime par de subtiles arguties, conformes à son caractère. Cet « homme passionné et irritable » n'hésite pas, pour démontrer le bien-fondé de ses droits, à recourir aux arguments de « zwei käufliche Schurken, die den Meineid mit Bibelstellen belegen » (4). Dépouillé ainsi de tout prestige exté-ou moral, peint avec les défauts inhérents à la condition humaine, entouré de gens vénaux ou de coquins, forçant l'interprétation des textes, le Pape apparaît chez C.-F. Meyer, en particulier dans « *Die Versuchung des Pescara* », comme le signe visible que l'Eglise catholique, dégénérée, est en pleine décadence (5) : il n'est plus que le Chef d'une communauté où la volonté divine est presque lettre morte.

Par delà la personne du Pape, Meyer s'en prend aussi à la Papauté et il n'oublie pas de reprendre ici toutes les critiques

(1) *Angela Borgia.* Œuvres. Bd. 1, p. 396.
(2) *Pescara.* Œuvres. Bd. 4, p. 249.
(3) *Pescara.* Werke. Bd. 4, p. 349.
(4) *Pescara.* Werke. Bd. 4, p. 257.
(5) *Pescara.* Werke. Bd. 4, p. 261.

soulevées jadis par la Réforme. Il constate que cette sainte institution s'est changée en son contraire, que les successeurs de Saint-Pierre se sont rendus coupables de tous les abus, de tous les désordres. Quelque bonne intention qu'on leur prête, l'agneau n'en est pas moins devenu loup et l'ange un démon ! C'est pourquoi Guicciardin peut dire : « Bruder Martinus tut ein gerechtes Werk, und dieses Werk wird gelingen und dauern ». Comment en serait-il autrement quand on fait le bilan des erreurs ou des crimes inexpiables des Papes ?

« Und ihre Nachfolger, die das Werk und Amt des Nazareners übernommen haben — sehet nur die viere der Wende des Jahrhunderts ! Da ist der Verschwörer, der unsern gütigen Julian gemeuchelt hat ! Dann kommt der schamlose Verkäufer der göttlichen Vergebung ! Nach ihm der Mörder, jener unheimliche zärtliche Familienvater ! Keine Fabelgestalten, sondern Ungeheuer von Fleisch und Blut... Und der vierte, den ich von jenen trenne : unser grosser Julius, ein Heros, der Gott Mars, aber ein Gegensatz noch schreiender als jene dreie zu dem sanftmütigen Friedestifter ! Viermal nacheinander dieser Widerspruch, das ist ein Hohn gegen die menschliche Vernunft. Es ninmt ein Ende... » (1).

Certes l'action de la nouvelle « *La tentation de Pescara* » se situe au temps de la Réforme et Meyer peut, sans rien forcer, mettre dans la bouche de l'accusateur tous les griefs qui avaient cours alors et qui faisaient souhaiter un peu partout le succès de l'entreprise de Luther. Mais le poète — la chose est trop claire — n'éprouve visiblement nul déplaisir à reproduire tous les méfaits dont on chargeait le Christianisme d'alors. Il rappelle complaisamment que la Papauté s'est arrogé des pouvoirs excessifs, que le Pape n'a pas le droit d'absoudre les consciences élastiques ou de délier de certains engagements. C'est avec une mauvaise foi évidente, nous dit-on, que le Pape a, dans certains cas, relevé les sujets de l'Empereur de leur devoir d'obéisssance ou élevé des revendications sur des terres d'Empire. Ses intrigues politiques tournent à la confusion de la Papauté ; elles ternissent et souillent l'image qu'on devrait se faire d'elle et sont en définitive préjudiciables au Christianisme lui-même. En devenant un prince temporel, le Pape a avili sa fonction et s'est engagé dans des contradictions inextricables. Entraîné par la passion partisane, il est

(1) *Die Versuchung des Pescara*. Werke. Bd. 4, p. 232-233.

sur le point de déclarer la guerre à l'Empereur. Ne sera-t-il pas amené même à soutenir les protestants pour faire pièce à l'Empereur ? C'est ce que démontre encore Guicciardin : « Seit unsere Päpste sich verweltlicht haben und einen Staat in Italien besitzen, ist ihnen das kleine Zepter teurer als der lange Hirtenstab. Ist nicht, diesem Zepter zuliebe, unser Clemens im Begriff, dem frommgläubigen Kaiser förmlich den Krieg zu erklären ? » (1). Mais alors, si le Saint Père tire à boulets rouges sur l'Empereur, celui-ci ne s'évertuera pas à ramener au sein de l'Eglise les mercenaires germains convertis au protestantisme. Et inversement : si les princes allemands hérétiques se soulèvent contre Charles-Quint, le Pape n'applaudira-t-il pas à cette sédition qui, en affaiblissant l'Empereur, sert les intérêts de la Papauté ? Ne se fera-t-il pas l'allié ou le complice de ces protestants au lieu de ne songer qu'au salut de leur âme ?

Ainsi Meyer compose du Pape et de la Papauté un tableau qui en dévoile impitoyablement les faiblesses et les tares, tant sur le plan humain que dans le domaine spirituel ou dans l'ordre politique. Il ne saurait d'ailleurs en être autrement quand on examine le portrait que le poète a peint des hauts dignitaires de l'Eglise, dont le Pape n'est que l'exemplaire le plus typique. Ceux-là encourent-ils moins de reproches que leur chef ? Nullement. L'image qui nous est donnée d'eux n'est pas plus flatteuse que celle de la Papauté ; ils nous sont présentés sous un jour également cru et révélateur.

Dans *Angela Borgia* le cardinal Hippolyte d'Este, frère du duc de Ferrare, aime la petite Angela et il ne repousse pas l'idée de renoncer à la pourpre pour l'épouser un jour. Ses ennemis, comme le Grand-Juge Herkules Strozzi, voient en lui un « vautour » qui se serait déjà jeté avidement et sans pitié sur cette proie, si d'autres considérations ne l'en avaient empêché. C'est « ein Gesetzloser » que sa passion amoureuse met en rivalité avec son propre frère Julius, qui aime secrètement la jeune fille. N'écoutant alors que sa jeunesse et l'appel des sens, tantôt le cardinal menace de déchirer sa soutane de pourpre afin d'avoir le droit d'épouser Angela, et il clame : Ich speie auf das kirchliche Gaukelspiel » (2) ; tantôt il se laisse porter jusqu'au crime et n'hésite

(1) *Pescara.* Werke. Bd. 4, p. 234.
(2) *Angela Borgia.* Werke. Bd. 1, p. 433.

pas à faire crever les yeux de Julius, par exemple, son rival en amour. Malgré d'intermittentes révoltes de sa conscience où il voit en cauchemar défiler deux par deux toutes ses victimes, le cardinal d'Este reste « ein Philosoph des Verbrechens » (1).

Les questions de loi sont le moindre de ses soucis et il développe volontiers, en matière de religion, des vues presques hérétiques. Comme on lui reproche ses cruautés en invoquant la charité de Jésus, il déclare : « Was weiss man von dem Nazarener ? Was man von seinen Reden und Taten erzählt, ist unglaublich und unwichtig. Ich kenne ihn nicht... Ich weiss nur von dem durch die Kirche in den Himmel erhöhten König, von dem durch die Theologie geschaffenen zweiten Gotte der Dreifaltigkeit » (2). En vérité, le cardinal se préoccupe plus de grandeur et de puissance terrestres que de salut des âmes et de bonheur céleste. Il n'exerce pas de fonctions religieuses. Pour le service du duc, son frère, il est « an der Spitze der dortigen Staatsgeschäfte », ce qui explique les louches intrigues qu'il mène dans la cité en entretrenant à sa solde des gueux, des « bravi », des gens à toutes mains ; ce sont des hommes sans aveu, au passé très chargé, qui ont dû changer d'identité, et qui, au nombre de sept, sont communément appelés « die sieben Todsünden des Kardinals » (3).

Descendons un peu dans la hiérarchie ecclésiastique et entendons en quels termes Meyer parle d'une autre catégorie religieuse, les moines, par exemple. Il les juge naturellement de façon fort sévère et nous les présente tantôt comme des personnes vénales et dénuées de scrupules (c'est le cas du moine déchaussé dans *Hochzeit des Mönchs*, qui, gagné par l'offre d'une bourse d'or, consent à marier Antiope et Astorre), tantôt comme des paillards et des débauchés (tel « der Klosterbruder Serapion » qui jure « par ses péchés mortels », s'évade la nuit de sa cellule et, toute une semaine durant se roule dans la débauche et l'ignominie). Elargissant le débat, Meyer n'hésite pas — dans *Les Noces du moine*, dont l'action se situe au temps de Dante — à poser la question de l'existence même des moines, de la valeur et de la légitimité des vœux qu'ils prononcent. Le poète estime bien entendu qu'ils mènent une vie contre nature. Aussi ne faut-il pas s'étonner que ce soit un jeune prêtre sceptique qui formule ainsi son doute : « Muss

(1) *Angela Borgia*. Werke. Bd. 1, p. 469.
(2) *Angela Borgia*. Werke. Bd. 1, p. 486.
(3) *Angela Borgia*. Werke. Bd. 1, p. 416.

es denn überhaupt Mönche geben ? » Question qui signifie pour lui que « Jede Befreiung aus einem an sich unnatürlichen Stande ist eine Wohltat » (1). Déclaration « osée et hérétique », concède Meyer, mais qui, ajoute-t-il, ne faisait pas scandale à cette cour, où les propos les plus audacieux sur les choses de l'Eglise étaient non seulement tolérés, mais provoquaient le sourire.

S'il arrive qu'un héros des Nouvelles, Dante, en l'occurence, prenne la défense des moines et leur assigne pour rôle la charité, il est plus souvent démontré par l'exemple que les vœux monastiques ne sauraient être valables. Comment le seraient-ils lorsqu'ils sont prononcés soit sous une contrainte extérieure (Cf Astorre dans *Hochzeit des Mönchs*), soit avant l'âge de raison (Cf Gertrude dans *Plautus im Nonnenkloster*) ? Le couvent, semble dire Meyer, est le refuge des tarés et des déchets d'humanité, à tout le moins de tous ceux qui abdiquent, qui renoncent à la lutte et trouvent dans les Ordres un asile où ils sont à l'abri de tous les assauts et de toutes les faiblessse. C'est cette sécurité, cette mise hors d'atteinte garantie par la porte du couvent que loue Lucrèce Planta dans *Jenatsch* (2).

Ce n'est pas à dire d'ailleurs que C.-F. Meyer se montrera plus tendre et plus juste envers les communautés religieuses de femmes. Il a pris plaisir au contraire à révéler, nous dit-il, « die Schwächen des leeren Nonnenherzens : Neugier, Mitleid, Lust an Heimlichheiten » (3). Il a même peint une caricature, haute en couleurs, de la vie des religieuses en la personne de l'abbesse de Monasterlingen, dans *Plautus im Nonnenkloster*. Si le poète accorde à cette abbesse le mérite d'avoir remis de l'ordre dans son couvent et d'être un administrateur de grande classe, en revanche il ne se fait pas faute de nous la montrer dansant comme une possédée sur la « Klosterwiese », jurant « bei den Waden der Mutter Gottes » ou encore « bei meinem teuern Magdtum », buvant à la régalade le vin de son établissement et parfois quelque peu avinée : « Sicherlich, die brave Aebtissin hatte sich unter dem himmlischen Tage ein Räuschlein getrunken ». En bref, cette Mère Supérieure aux étranges allures nous est présentée comme « ein freches Weibchen », « die Hanswurstin in der weissen Kutte mit dem hoch-

(1) *Die Hochzeit des Mönchs.* Werke. Bd. 3, p. 305.
(2) *Jenatsch.* Werke. Bd. 1, p. 338.
(3) *Angela Borgia.* Werke. Bd. 1, p. 527.

geröteten Gesichte, den dumm pfiffigen Aeuglein... und dem bestialischen Munde ». Son rôle de prieure ne la dispense pas d'être « eine Schamlose », « ein verlogenes Weibchen », « die Ungezogene » (1).

Si Meyer jette sur les nonnes une lumière vraiment crue et les peint en traits grossiers, il nuance davantage ses critiques envers les Jésuites. Les griefs dont ils sont l'objet ne touchent plus à la personne extérieure ; il ne s'agit plus ici de bonne éducation et de maintien. C'est leur méthode, leur tactique pour capter les âmes que l'écrivain va dénoncer chez les membres de la Compagnie de Jésus. Deux nouvelles sont typiques à cet égard, à savoir : *Gustav Aldolfs Page* et *Die Leiden eines Knaben*.

Dans la première, en effet, le roi de Suède Gustave-Adolphe, luthérien convaincu, ne tarit pas d'invectives, tant dans ses monologues que dans ses autres entretiens, « über die Lüge, die Sophistik und die Verlarvungen der frommen Väter ». Ce qui dépassse à ses yeux toute mesure, c'est qu'un Jésuite a essayé de commettre un attentat, dit-il, « sur l'âme » de la fille du roi ! Alors que l'éducation entière de la jeune princesse Christel doit être inspirée du plus pur luthéranisme, ne surprend-on pas un jour cette dernière, « wie sie sich im stillen damit vergnügte, die Kugeln eines Rosenkranzes... herunterzubeten » ? Ainsi fut établie la preuve que le loup s'était introduit dans la bergerie — « ein reissender Wolf im Schafskleide » — et que les Jésuites avaient esssayé de conquérir une âme sur la religion rivale. Voilà, selon Meyer, les procédés fourbes et retors, les louches machinations, les obscures intrigues devant lesquels ne reculent pas les représentants les plus qualifiés du monde catholique. Les Jésuites n'hésitent pas à attenter à la vie de l'âme d'une enfant pour la détacher lentement de la confession concurrente et saper ses convictions jusque dans leur fondement. Pour le roi protestant, abuser pareillement du « cerveau docile d'une enfant » est un véritable crime. Le Jésuite, mis en prison, encourt la peine de mort. Mais — et déjà ce trait prouve la volonté systématique du poète de donner toujours le beau rôle à ses héros protestants — le sage roi, dédaignant de tirer du coupable une juste et éclante vengeance sur l'échafaud, se borne à le faire reconduire à la frontière, afin que le Jésuite ne soit pas paré de la couronne du martyr (2).

(1) *Plautus im Nonnenkloster*. Bd. 3, p. 189 à 210 *passim*.
(2) *Gustav Adolfs Page*. Werke. Bd. 3, p. 252-253.

L'autre nouvelle, *Die Leiden eines Knaben*, entre plus avant dans le problème et les méfaits de l'éducation catholique. Si Meyer, disciple de l'art sévère de Michel-Ange, s'était contenté ailleurs de blâmer le mauvais goût des églises de style jésuite, s'il avait relevé le caractère lascif et maniéré à l'excès de la décoration intérieure qui rend ces églises, dit-il, « so lustvoll und heiter wie ein Theater » (1) ; si maintenant il raille au passage les Pères Jésuites si prodigues de vacances pour leurs élèves (2), il ne perd pas de vue la tâche qu'il s'est fixée et qui est de porter un coup décisif au catholicisme. C'en est fini des critiques amusantes et des égratignures superficielles ; c'est d'un problème capital que Meyer veut débattre en public, non sans rappeler à cette occasion la souple morale des Jésuites, « diese kriechende, heuchlerische, durch und durch unwahre Demut, diese gründliche Falschheit » (3)..

La nouvelle nous conte l'aventure du petit Julien, fils du Maréchal de Boufflers, un enfant qui, de l'aveu même de sa mère, est plein de zèle et de bonne volonté, mais complètement dénué de moyens intellectuels ; tous ses travaux témoignent d'une « absolute Geistlosigkeit ». Or ce jeune homme est mis en pension dans un collège de Jésuites de Paris, dont le poète fait d'abord l'éloge. Il leur fait un mérite de donner un enseignement moins austère, moins sévère et moins sombre que dans les écoles jansénistes, « Man muss es den Vätern lassen », écrit C.-F. Meyer : « sie sind keine Pedanten, und man darf sie loben, dass sie angenehm unterrichten und freundlich behandeln ». Le romancier loue aussi « die allgemeine Menschenliebe der Jesuiten ». Et dès l'abord en effet leurs efforts pédagogiques sont couronnés de succès auprès de l'enfant qui, dans cette atmosphère ouatée, voit se développer « ses médiocres aptitudes ».

Mais cet éloge des Jésuites se résout bientôt en son contraire. Nous apprenons en effet que des Jésuites de la région d'Orléans se sont livrés à de basses manœuvres et à des intrigues frauduleuses pour entrer en possession de biens proches de leur maison. Ils ont falsifié des titres de propriété qui sont maintenant entre

(1) Il semble à Meyer « dass die von eisernen Stangen gestützten Engel und Apostel mit ihren Flügeln und flatternden Mänteln... auffallend an kolossale gespiesste Schmetterlinge erinnern. »
(2) *Die Leiden eines Knaben*. Werke. Bd. 3, p. 473-474.
(3) *Die Leiden eines Knaben*. Werke. Bd. 3, p. 447.

les mains de Boufflers, lequel ne veut plus les leur rendre. Comme le Maréchal a l'imprudence de laisser son fils dans leur collège, ils se vengeront donc du père sur le fils et feront chèrement payer au premier leur « getäuschte Habgier und entlarvte Schurkerei » (1). L'enfant fera les frais de l'offense faite à l'Ordre tout entier, dont l'esprit de proie a été démasqué ; les Pères, qui haïssent le Maréchal trop informé de leur conduite, s'en prendront au petit Julien par des procédés obliques et sans faire de scandale. Il cessent d'abord de lui témoigner des égards, ils ne se prodiguent plus en efforts pour aider l'enfant si rebelle au savoir, ils laissent au contraire s'étaler dans toute son ampleur sa « geistige Dürftigkeit ». Julien, se sentant abandonné et humilié, essaie alors de remonter le courant, il redouble de travail, il veille le soir, il épuise son cerveau et se ruine la santé, sans pouvoir vaincre cette conspiration du silence dont il est victime et qui est conforme à la suprême tactique de la Compagnie de Jésus : il est constant, nous dit Meyer : « dass die Väter Jesuiten jeden, der sie wissentlich oder unwissentlich beleidigt, hassen bis zur Vernichtung » ; « dass sie weder wahr noch falsch, weder gut noch böse kennen, sondern nur ihre Gesellschaft » (2).

Mettant le comble à toutes les avanies et aux humiliations dont l'enfant est maintenant accablé — on ne l'appelle plus désormais partout et toujours que « der Dummkopf » —, voici qu'un jour le Père Tellier fustige cruellement en classe le pauvre Julien pour un méfait dont il est innocent, car il n'a été que l'instrument inconscient d'une mauvaise plaisanterie de ses camarades. La violence du procédé et l'injustice sont telles qu'une enquête de police est ordonnée, laquelle fait apparaître le Père Tellier dans toute sa noirceur. Menteur, haineux et blasphémateur, dévoré d'orgueil et d'ambition, ce prêtre est est vérité un « ennemi de l'humanité ».

Quant au jeune Julien, à qui a été infligée une correction imméritée et qui a souffert « le Golgotha chez les Jésuites », il ne se remettra pas de cette punition aussi brutale qu'injuste : épuisé par le surmenage, les humiliations et l'incompréhension de son entourage, il sera emporté en quatre jours par un épanchement au cerveau, cependant que le coupable Jésuite fausse compagnie au ministre de la Police et échappe au châtiment.

(1) *Die Leiden eines Knaben*. Werke. Bd. 3, p. 466.
(2) *Die Leiden eines Knaben*. Werke. Bd. 3, p. 469.

Comme l'a pertinemment noté M. Robert d'Harcourt, « il y a ainsi dans cette nouvelle une tendance manifeste ; l'attaque est dirigée contre les Jésuites. La nouvelle est l'un des écrits où Meyer a pris le plus nettement position contre les disciples de Loyola. C'est un acte d'accusation » (1).

Le thème abhorré du Catholicisme fournit ainsi à C.-F. Meyer une ample matière pour ses Nouvelles. Nous ne saurions songer à épuiser le sujet dans le cadre restreint de cet article, ni nous flatter d'évoquer ici tous les aspects de l'Eglise romaine que le poète, d'une façon plus ou moins directe a voulu critiquer. Pourtant il faut dire encore qu'il a dénoncé, par exemple, la soif de miracle innée au cœur de tant de catholiques et source de tant d'hallucinations collectives (2). Il montre dans *Jenatsch* comment naît une pieuse légende et comment se répand la nouvelle de l''apparition d'un Saint (3). Il raille dans *Plautus im Nonnenkloster* la supercherie par laquelle on entretient la piété des masses et détaille la mise en œuvre des miracles par l'abbesse de Monasterlingen lors d'une prise d'habits, — le faux miracle de la Croix étant traditionnellement exploité par les abbesses successives pour assurer « das wirtschaftliche Heil des Klsoster » (4). — Le culte des reliques et des saintes médailles est tourné en dérision soit dans *die Hochzeit des Mönchs*, soit dans l'*Amulette*, satire indirecte de cet « alberner Mariendienst », qu'est le culte de la Vierge Marie. Toute l'action de la nouvelle tourne en effet autour d'un médaillon d'argent « mit dem Bilde der Mutter Gottes von Einsiedeln » : or, dans la nuit de la Saint Barthélemy, par une contradiction singulière, ce médaillon après avoir sauvé la vie du protestant Schadau, laisse périr le catholique Boccard.

Du haut en bas de la société humaine, semble nous dire C.-F. Meyer, le catholicisme est une religion déviée qui perd de plus en plus son caractère nécesssaire d'intériorité. Dans le menu peuple, le romancier cite l'exemple des vieilles femme du Brisgau qui, au retour du pèlerinage d'Einsiedeln, font visite aux capucins de Rapperswyl et donnent la preuve que l'humble foi est trop souvent toute proche de la superstition. A l'autre extrémité de l'échelle sociale, il stigmatise dans le Christianisme mondain des

(1) Thèse de R. d'Harcourt, p. 345.
(2) *Jenatsch*. Werke. Bd. 1, p. 53-56.
(3) *Jenatsch*. Werke. Bd. 1, p. 89.
(4) *Plautus im Nonnenkloster*. Werke. Bd. 3, p. 209.

Jésuites une manière de capter le pouvoir et l'autorité civils pour faire prévaloir les intérêts de l'ordre. Tel religieux de *Jenatsch*, par exemple le Père Pankraz, n'est rien d'autre qu'un agent de liaison assumant un rôle politique (1). Tel autre, comme Moncada dans *la tentation de Pescara*, est un zélateur effréné du catholicisme qui fait servir la religion à des fins uniquement politiques ; c'est une sombre figure d'inquisiteur ; venu d'Espagne pour assurer à la fois l'hégémonie mondiale de ce pays et le triomphe du catholicisme, il se donne pour mission d'écraser l'hérésie protestante, sans perdre de vue les intérêts matériels de la monarchie. Dieu dit-il « nous donne le monde en butin », « denn alles Irdische hat himmlische Zwecke » (2).

Souvent aussi Meyer s'est plus à noter le contraste, disons plutôt la contradiction, entre les sentiment affichés par les catholiques et leur conduite, entre la sévérité, la rigueur, l'austérité de certaines pratiques religieuses et le relâchement, l'impiété des membres de l'Eglise romaine. Dans *Le page de Gustave-Adolphe* la concubine d'un prince est catholique, mais — quelle dérision ! — une catholique « die keine Fasten brach und keine fromme Uebung versäumte » ; c'est une fille perdue, mais qui porte au cou une croix et la baise avec ardeur (3). Lucrèce Borgia, après avoir fait assassiner son mari par son frère César, fait une retraite de huit jours dans un couvent de Clarisses comme si quelques heures de vie loin du monde pouvaient lui obtenir le pardon de ses péchés.

La bonté d'ailleurs, la charité, le don du cœur sont des vertus dont ne sont guère parés les héros catholiques de l'œuvre de Meyer. Le Père Tellier lui-même, lorsque sa manœuvre est démasquée, déclare à la fin de *Leiden eines Knaben* : « Was habe ich mit dem Nararener zus chaffen ? » (4). Les catholiques ne pratiquent même pas la qualité mineure de la tolérance. La même nouvelle nous montre un pharmacien d'Auxerre ruiné par une cabale de dévots qui s'entendent pour ne rien acheter à la « calvinistische Apotheke » et obligent ainsi l'apothicaire à se convertir s'il ne veut mourir de faim avec ses six enfants (5).

(*A suivre*) M. COLLEVILLE.

(1) *Jenatsch.* Werke. Bd. 1, p. 262-264.
(2) *Die Versuchung des Pescara.* Werke. Bd. 4, p. 379.
(3) *Gustav Adolfs Page.* Werke. Bd. 3, p. 263-264.
(4) Werke. Bd. 3, p. 514.
(5) Werke. Bd. 3, p. 471.

LES SOURCES ALLEMANDES DE « LA NEF »

Plusieurs facteurs s'unissaient pour rendre Elémir Bourges perméable à la pensée allemande. L'atavisme : si sa mère, Elizabeth Chomé, naquit en Westphalie seulement par hasard, sa grand'mère maternelle, née van Groenendael van Bodersem, était Hollandaise, et sa tante Adèle Steinbach, d'une famille originaire de Malmédy ; terre contestée, où les influences germaniques et occidentales s'affrontent depuis des siècles ; terre non moins contestée, Prague, où Elizabeth Chomé vécut des années, où Bourges alla prendre femme. L'amitié, ensuite : Amédée Pigeon, son ami à partir de 1875, fut lecteur à l'Université de Bonn, puis auprès de l'impératrice Augusta, chez qui lui succéda Laforgue ; correspondant du *Figaro* à Berlin, il donna des articles sur l'art anglais et allemand à la *Gazette des Beaux-Arts ;* il pouvait donc guider Bourges à travers la littérature allemande, traduire les textes, bref, jouer près de Bourges le rôle que jouèrent, pour la poésie et le drame anglais, Félix Rabbe, Henri Mercier, Mallarmé ou Marcel Schwob. L'époque enfin, et particulièrement les milieux symbolistes, s'intéressent aux écrivains d'outre-Rhin : Hegel, puis Wagner, puis Nietzsche connaissent une vogue qui influe sur nos lettres, sans parler de l'importance permanente de Kant, Gœthe et Schopenhauer.

Quel que soit l'isolement, quelle que soit l'originalité de Bourges, nous allons voir qu'il n'est pas resté étranger à de si puissants courants d'idées ; qu'il s'est au contraire informé constamment des choses d'Allemagne ; surtout pendant les trente années (1893-1922), qu'il consacre à *La Nef*, cette dramatique évocation de la passion de Prométhée, symbole de l'inquiétude métaphysique. Certes, sur un pareil sujet, « dans cet air de glacier et d'étoiles », il ne trouve « guère que les pas d'Eschyle et de Shelley » avant lui. Mais justement, dans la mesure où il s'éloigne de ces précurseurs, Bourges se rapproche des grands allemands. Du génie de Gœthe, il nourrit son personnage central ; la métaphysique, la logique et la morale de Kant et Schopenhauer enrichissent sa pro-

pre conception du mythe qu'il recrée, et haussent les débats de Prométhée et de ses fantômatiques adversaires ; Wagner lui fournit la magnificence de ses visions et son sens du drame. Etudier ces diverses influences, c'est révéler, semble-t-il, un aspect capital de la genèse de *La Nef* ; c'est en rendre plus évidente l'architecture, solide mais secrète au lecteur inattentif ; c'est en montrer les intentions et en dégager l'enseignement.

⁂

Gœthe est peut-être l'admiration la plus constante de Bourges : il ne fait de réserves que sur l'homme : « J'aimerais mieux être le premier imbécile venu, mais sentant vivement, qu'un génie aride et sec, comme fut Gœthe dans sa vie privée ». A tous les âges de sa vie, sa correspondance est pleine d'allusions à *Faust*. Surprend-il la bêtise mondaine en une jolie bouche, il pense « à la souris rouge que Faust, dansant sur le Brocken, voit sortir de la bouche de la jeune sorcière ». Devant des portraits de déesses et de saintes, il voudrait « vraiment savoir les formules d'évocation pour les rappeler du tombeau, comme Faust en rappelle Hélène ». Son voisin dans la « forêt symboliste », le ciseleur Armand Point, en son ouvroir Haute-Claire, à Marlotte, est, s'il se peut, plus fervent encore de Gœthe : ils reprennent ensemble les *Entretiens avec Eckermann*. Panthéiste, Point a foi dans la pérennité de l'esprit, admet, comme *Faust*, un privilège de survie pour les mortels prestigieux et les âmes d'élite. Quand Bourges baptise le petit Victor-Elémir Point, le parrain et le père ne manquent pas d'évoquer Euphorion, né de l'esprit et de la beauté. Aussi « *Les Oiseaux* » déjà, renferment-ils des souvenirs de *Faust* : « Les génies des morts, Monseigneur, sont comme ces enfants de minuit, que le Pater Séraphicus du *Second Faust* est obligé de prendre en lui, pour leur donner l'être et la vie » (p. 370). « L'homme est l'homme, que diantre ! Ses mains et ses pieds, son front et son derrière sont bien à lui, comme dit Méphistophélès » (p. 393). Et lorsque Floris, à la question de Giano : « Que feriez-vous, si vous étiez le rare mortel qui peut ce qu'il veut ? », répond : « J'agirais. L'action est tout ! » (p. 190), on pense bien que ce dernier mot de sa philosophie lui vient de Gœthe, et, par exemple, de *Pandora* (v. 1045) : « *Des echten Mannes wahre Feier ist die Tat* ». Le destin même des héros de Bourges, qui ne connaissent une heure l'allégresse que pour se voir précipités dans les abîmes,

ne semble-t-il pas résumé dans ce fragment de la chanson de Claire, dans *Egmont* :

Himmelhoch jauchzend,
Zum Tode betrübt !

Quand, à 22 ans (1874), il avait découvert *La tentation de Saint Antoine*, Bourges, la rapprochant du *Second Faust*, en donnait « cette vue qui, souligne M. Raymond Schwab, ne serait pas moins juste de *La Nef* » : — « une sorte de formulaire douloureux des doutes de la pensée humaine en tous les temps ; et ce qu'il y a de merveilleux, c'est, au lieu d'avoir revêtu ces idées de formes sèches et abstraites, de les avoir incarnées en des formes palpables, — visibles —, magnifiques... » (5 mai). Dans le document capital qu'est sa lettre du 4 déc. 96 à sa tante, c'est encore près de Gœthe qu'il situera par avance son livre dans la région des Egaux : « — C'est un sujet analogue au Livre de Job, au *Second Faust*, à tous les drames qui ont pour sujet l'homme et sa destinée obscure ». L'étude des sources allemandes de *La Nef* commencera donc logiquement par l'influence de *Faust*.

Que la « nuit fatidique » de « La Nef » soit une seconde Nuit de Walpurgis classique, c'est l'évidence. Plusieurs personnages sont communs aux deux œuvres. Si le chœur féminin, qui, dans *La Nef*, alterne avec celui des Argonautes, est formé de « captives », c'est moins en souvenir des Suppliantes d'Eschyle que du 3e acte de *Faust*, et des lamentations du chœur, dans la cour du château : « — Mais comment ? — Sœurs, regardez à l'entour ! — Le jour n'était-il pas serein ? — Des nuages s'amoncellent. Sœurs, hélas ! nous sommes captives, aussi captives que jamais ! »

Et ces « blanches sœurs des cygnes » frémissent : frémissent aussi les captives de Bourges, « comme l'œil inquiet de la colombe » (scène II). Les unes entendent « des sons rauques au loin » ; les autres, « la rumeur affreuse de la nue », sous « le toit orageux du ciel ». Les cris aigus de la « nichée timide » sont réprimés avec impatience, ici par les Argonautes : « — Ne vous tairez-vous pas, femmes ! Silence ! » ; là par la coryphée : « — Etourdies et folles, véritables femmes ! Silence ! ». Mais la pâle terreur saisit à leur tour les Argonautes : « Mes cheveux se dressent d'épouvante » ; « De tout sens, j'y vois un sujet d'épouvante », disait le

chœur de *Faust*. Nous retrouvons ces captives dans l'épisode d'Euphorion.

Si, p. 41 de *La Nef*, des Echos sortent des profondeurs pour répéter à Prométhée que les temps sont accomplis, n'est-ce pas parce qu'à la fin du 2e acte de *Faust*, on entend en écho un « chœur des cercles de résonance ? » La figuration hideuse des kabires, telchines, arimaspes grouille dans l'une et l'autre nuit. On entrevoit, p. 66, des « apparitions de Protée », et p. 200, Chiron l'évoque comme une tortue gigantesque : c'est sous cette forme qu'il apparaît dans *Faust*, parmi les rochers de la mer Egée. Chiron lui-même est présent ici et là, bien que son rôle soit, dans *La Nef*, beaucoup plus considérable : il y représente la foi du charbonnier, le *credo quia absurdum*. Un souvenir de son dialogue avec Faust :

— Ne diras-tu donc rien d'Hercule ?

— Ah ! malheur ! n'irrite pas ma passion !

dicte celui des Océanides et des Argonautes, p. 43 :

— Et toi, ô le plus grand des hommes, Héraklès !...

— Tais-toi ! Tais-toi ! N'éveille pas en nous le regret du héros orgueilleux, de celui qui a fui la nef ».

Et Chiron poursuit, dans *Faust :* (en parlant d'Hercule) — « Je n'avais jamais vu Phœbus, ni Arès, Hermès, comme on les nomme, lorsque je contemplai là, devant moi, *ce que tous les hommes honorent en Dieu* ».

Ce qui devient, p. 201 : « Les hommes ne reverront point ni Arès, ni Cypris, ni Hermès, ni Bakkhos au beau thyrse de feuilles. Mais quelle épée ou quel dard tuera *la divinité* ? »

Enfin le défilé des sept Erinnyes, p. 114 à 134, s'inspire à la fois de l'épisode des 4 femmes, dont *Frau Sorge* est la plus célèbre, et de celui des *Mères*. Aristide Marie assure que Georges Moore, que Bourges connut en forêt de Fontainebleau, était rétif à Gœthe, et particulièrement à ces scènes mystérieuses : « Quel lecteur, aurait-il dit, avouerait avec sincérité s'être complu aux obscurs symboles du second Faust, à cette descente chez les Mères et au trépied mystique des grandes déesses, que Gœthe n'a même pas le mérite d'avoir inventé ? » On voit par le nom que donne Prométhée aux Erinnyes : « Et, assises au seuil de la fournaise, mornes, embrassant vos genoux et cachant dedans votre visage, *ô Mères...* » que Bourges tenait au contraire à ce qu'on se souvînt de « l'obscur symbole » de Gœthe, en lisant sa longue confronta-

tion entre l'intelligence et la matière, l'amour et la haine, etc... La sombre Erichto y chante la féconde Douleur : c'est son monologue, on le sait, qui ouvre, sur les champs de Pharsale, la nuit de Walpurgis classique ; et il se peut que la belle image de Prométhée, sur la Joie qu'il lui oppose : « Un rire plus ardent que le feu s'allume d'étoile en étoile, et fait scintiller tout le ciel de longs jets de lumière et de foudre », ait été suggérée par la vision des bivacs rallumés : « Des feux de nuit brillent, jetant des flammes rouges... L'illusion des tentes se dissipe ; les feux bleuissent ». — « O deuil ! l'Ouranos s'obscurcit », soupire Prométhée.

Mais c'est, bien entendu, à partir du moment où Prométhée commence à pétrir l'argile que *La Nef* rappelle *Faust :* les 4 dernières scènes ne seraient pas telles sans le souvenir d'Euphorion. A la Phorkyade qui décrit la danse dans l'éther d'Euphorion, génie sans ailes, répond l'indication des Argonautes, p. 347 : « L'Embryon, l'enfant d'or merveilleux, me semble flotter dans l'éther et grandir, par moments, jusqu'aux nues, puis, se réduisant, de nouveau, à la mesure des hommes, il n'a plus que quelques coudées ». Les deux enfants portent au front les mêmes signes éclatants : — *Phorkyas :* « Est-ce une couronne d'or, est-ce la flamme d'un génie surnaturel ? » — *Héraklès :* « On dirait qu'Aphrodite marine, a mêlé parmi ses cheveux les reflets de l'or et de l'argent » (p. 353). La beauté d'Euphorion annonce à Phorkyas « le maître à venir de toute beauté, celui qui sent s'émouvoir dans ses membres les éternelles mélodies ». Prométhée, à voir l'enfant-dieu, le fils de son espoir, « si calme, si pur, si rayonnant », sent son cœur épandre en lui « des ondes d'amour et de bonheur, comme une lyre qui vibre » :

— « Puisque, en ton corps, tous les signes mystiques du dieu futur sont réunis ; puisque, armé de tous les pouvoirs, ton bras tient les clefs invisibles des hauts cieux, de l'air, de l'eau, du feu et du fluide éther subtil ; vis, enfin, respire, dresse-toi ! »

Quand elle entend le chant des harpes, Phorkyas annonce la ruine du vieil Olympe en des termes dignes du Prométhée de Bourges :

— « Ecoutez les gracieux sons, délivrez-vous vite des fables ; la vieille race de vos dieux, laissez-la, elle n'est plus.

« Nul ne veut plus vous comprendre ; nous voulons une monnaie plus haute ; il faut que cela sorte des cœurs, qui doit agir sur les cœurs ».

Prométhée essaie d'attendrir son fils, qui refuse obstinément l'existence, en lui montrant « ces enfants innocents qui se jouent sur le sein des captives ; n'entends-tu pas son (*sic*) gracieux babil, tel que celui de l'hirondelle ? »... La « *gemütlichkeit* » de cette scène est déjà dans Faust, où la « troupe des gardiennes jaseuses » enveloppe dans le duvet d'une couche pure Euphorion, qui leur répond : — « Entendez-vous mes chansons enfantines, vous en faites aussitôt vos délices... » — O fils, disent les captives de Bourges, « à te sourire, à presser ta chair contre ma chair, il semble qu'un long ruisseau de miel, un flot pur de lumière et de joie me coule dans la poitrine » ; c'est le mot des jeunes femmes dans Faust : « Nous trouvons dans nos propres cœurs ce que refuse l'univers ».

Le souvenir n'est pas moins précis quand les termes semblent s'opposer : « — Hélas ! assurent les captives, jamais aucun rhapsode n'a chanté pareil enfantement. Jamais je n'ai vu, parmi tant de prodiges, un enfant naître ainsi de la nue ». Le chœur de *Faust*, au contraire, gourmandait Phorkyas : « — Tu nommes cela un prodige, fille de Crête ! Tu n'as donc jamais entendu le récit du poète ?... »

La chute de Byron-Euphorion, nouvel Icare, amène Bourges à faire précipiter son enfant-roi de la nue sur la terre : « Lui, disait Phorkyas, s'exerce sur la masse de ce roc, puis du bord passe à un autre, et va de tous côtés comme un ballon chassé par le vent. Tout-à-coup, il disparaît dans la faille d'un précipice affreux ». Les Argonautes, eux aussi, observent l'enfant : « Suspendu ainsi qu'un frêle oiseau, dans l'immensité du vide, on croirait qu'il ondule, au travers du tremblement de la nue... » (p. 384). Pris au piège, entré dans les replis des effrayantes ténèbres, l'embryon divin flotte dans l'air, au-dessus du roc silencieux (p. 391). On craint pour lui aussi « les crevasses et les fentes du gouffre ».

A l'émotion de Faust, d'Hélène et du chœur — « Veux-tu donc ressembler au chamois ? Ta chute nous épouvante !... La mort est-elle ta loi ? Icare ! Icare ! Assez de malheurs ! », fait écho l'effroi de Prométhée : « Où la nue l'a-t-elle jeté ? Fils, ô fils, échapperas-tu, parmi tant de mâchoires et de griffes ?... »

Mais il importe de remarquer les profondes différences entre les deux épisodes : Euphorion a toutes les caractéristiques du génie, éphémère, mais fulgurant, qui ne refuse point la vie, mais seulement la vieillesse, et préfère, comme Achille, peu de jours

suivis d'une longue mémoire à beaucoup d'ans sans gloire. Né de Faust et d'Hélène l'inspiratrice, la lyre d'or à la main comme un petit Phœbus, Euphorion est la poésie. Le fils de Prométhée, qui ne doit rien à l'amour humain, monstre sans mère, est ce sous-produit aveugle dont l'artiste, une fois éteint le feu de l'inspiration, constate amèrement les tares et les malfaçons : il incarne l'échec artistique et philosophique. Au robuste optimisme de l'Olympien Gœthe, se heurte le pessimisme irréductible de Bourges. Rappelons en outre la dédicace : « A la mémoire de ma chère fille Sita ». Père d'un seul enfant, comme son Titan, Bourges se trouve à 63 ans privé de postérité, le 28 février 1915. 7 ans encore il peinera sur *La Nef*, et s'il la corrige, ce n'est pas dans le sens de l'espoir : l'instant d'aurore qui éclaire « quand même » les dernières pages de l'œuvre n'en est que plus émouvant. Elles doivent, elles aussi, beaucoup à Gœthe : la louange que Héraklès (p. 416), accorde à l'homme, dompteur des flots, futur conquérant des étoiles et des cieux, commente l'adage de Gœthe : vivre, c'est lutter. Et des souvenirs du « Paysage charmant » de *Faust* donnent à ce lendemain de déluge sa fraîcheur et ses coloris. Sur les sommets géants des montagnes, les verts penchants des hauts pâturages, ce reflet, c'est la vie, dit Faust ; la forêt retentit de ses mille voix.

Et *La Nef*, *Chants d'oiseaux sur la mer* : « Les entends-tu moduler doucement leur hymne matinal à Eôs ? Tout le ciel rayonne, pénétré d'une suavité divine, pleine de fraîcheur et d'espoir. Je vous contemple pour la dernière fois, pics lointains, forêts, hautes falaises... N'est-ce pas une source que j'aperçois briller là-bas, précipitée à bouillons écumeux ?... » Faust observe ainsi avec un « ravissement croissant la cascade qui se précipite en mugissant à travers la masse des rochers ». L'invocation finale de Héraklès à l'eau jaseuse et musicienne n'exprime-t-elle pas le même calme reconquis que celle de Faust à la terre (2e partie, acte I) : « Les artères de la vie battent avec une vitalité nouvelle pour saluer doucement l'aube éthérée ; ô terre, cette nuit aussi, tu fus constante ; tu respires à mes pieds dans un renouveau de fraîcheur ».

Mais ce tableau final ne se souvient peut-être pas moins des beaux vers qui terminent *Pandora* :

Hörst du jubeln ?
Erz ertönen ?
Ja des Tages hohe Feier,
Allgemeines Fest beginnt.

Pandora, dont une radieuse image (v. 51) :

Wo mit blühenden Bogen
Beblümelte Himmel sich über uns zogen

peut avoir inspiré aussi l'évocation, par Prométhée, de Pandore, mère des hommes : « et tes deux bras levés, ô vierge, déployaient un immense arc-en-ciel diapré, qui roulait, se tordait, ondulait comme une écharpe de fleurs ». Il est tout-à-fait naturel que Bourges ait étudié de près une œuvre de Gœthe qui traitait un sujet aussi voisin du sien ; mais les différences l'emportent sur les ressemblances. Bourges ne voit pas en Pandore une fille de Prométhée ; et il ne retient que la scène des forgerons. Après avoir appelé à son aide le grand flambeau de l'intelligence : « Salut, toi qui agites en ma main ta longue chevelure de flamme ! » (cf *Pandora : « Prometheus, eine Fackel in der Hand :* Brandie en mes mains paternelles, à l'aube avant l'étoile du matin, ô flamme de la torche, tu annonces le jour avant le jour... »), Prométhée décide le forgement des ailes qui emporteront au ciel Gaia : il met au travail kabires et telchines, noirs démons des volcans, ceux que, dans *Pandora*, Prometheus nomme « *die Nützenden* » :

(*Pandora*) — Je vous appelle maintenant bien haut au travail, dompteurs de l'airain (Erzgewältiger).

Levez allègrement vos bras robustes, pour qu'en cadence
La danse des marteaux en son chœur puissant, à grand fracas,
Etire diversement à notre usage le métal en fusion.

(plusieurs cavernes s'ouvrent, beaucoup de feux commencent à brûler).

Les rochers sauvages et rigides ne sauraient vous résister ;
Là-bas, sous vos leviers, s'écroule la montagne riche en métaux,
Liquéfiée par la fusion, façonnée en instruments, la voilà qui se mue *en un poing double*. Centuplée est la force !
Les marteaux brandis forgent, la tenaille serre savamment.

(*La Nef*) — « Déjà, un océan de flamme, blanches, aiguës, éblouissantes, serpente et siffle, au penchant des monts. Agitez le

soufflet des fournaises. Dressez l'enclume parmi ces rocs, épandus sur les gradins neigeux des cirques, des glaciers, et dans les creuses solfatares où les météores, en tombant, ont formé des lacs de feu qui bouillonnent, criblez le soufre et le métal, écumez les scories des fourneaux. — Entends-tu les coups précipités, la tonnante et sauvage tempête ? Les antres des monts retentissent ; l'enclume mugit, pleine de cris, d'explosions, de grands rebonds d'airain... »

Retenons surtout l'énigmatique assertion de Gœthe traduite plus haut :

Erzgebirg,
Zum Werkzeug umgebildet nun,
Zur Doppelfaust !

Elle explique un passage ardu de ce dialogue entre les Argonautes et Prométhée :

« — Par un prodige difficile à concevoir, chaque coup asséné sur l'enclume *frappe double*, à cause du mystère effrayant de la dyade sacrée.

— Silence, n'achève pas : respecte les secrets ineffables ! Connaissant les profonds pouvoirs et de l'Orcus et du Jour, je comprends tout ce qu'il ne faut pas que tu dévoiles, ô Titan ouranien. Un plus un, et le couple se fait. Ce qui est boîteux sur l'enclume naîtra *double*, pour mieux s'envoler ».

Au même titre que *Pandora*, le fragment lyrique *Prometheus* (1773) devait retenir l'attention de Bourges. Le Titan de Gœthe est un révolté : il nie que Zeus soit son créateur, conteste sa toute-puissance :

Quel forgeron a fait de moi un homme,
Sinon le temps tout puissant,
Et le destin éternel,
Mes maîtres, et les tiens ?

Celui de Bourges étend son doute au cosmos tout entier : — « Comment aurais-je souponné que ce monde était le tien ? Le potier qui marque son amphore atteste que sa main l'a pétrie. Mais toi, par quel signe, ô Puissant, donnais-tu à la terre ta preuve ? » (p. 232).

Il lui reproche son indifférence, son froid silence ; Gœthe déjà :

Qui m'a défendu contre l'arrogance des Titans ?
Qui m'a sauvé de la mort, de l'esclavage ?...
Moi, t'honorer ! et pourquoi ?
As-tu jamais adouci les douleurs
De celui qui ploie sous le faix ?
As-tu jamais apaisé les larmes
De celui qu'obsède un tourment ?

La question, chez Bourges, prend une forme plus pathétique : c'est à Zeus sadique et vengeur que Prométhée s'attaque :

— « Par quel mystère ta Bonté devient-elle, en émanant de toi, un spectre livide, furieux, et que des foudres éclairent ? *A quoi te sert* l'enfant qui meurt, le blessé qui se tord et qui saigne, la frêle gazelle étouffée dans les replis du serpent ? »

Prometheus, plus loin, a créé les hommes et défie son rival :

Abaisse ton regard, Zeus,
Sur mon monde, il vit !
J'ai formé à mon image
Une race semblable à moi
Pour souffrir, pleurer, jouir et goûter le plaisir,
Et te mépriser,
Comme moi !

(texte cité par Schopenhauer : *Die Welt als Wille*, t. I).

Prométhée, lui, croit que son fils dépassera le Puissant, « pour un cycle illimité des temps, jusqu'au jour où les mondes atteindront, hors du monde, à l'éternelle joie ».

Mais l'idée la plus féconde que le *Prometheus* ait fournie à Bourges, celle dont il a tiré, *passim*, les effets les plus saisissants, est l'identité de l'Amour et de la Mort, brièvement indiquée au second acte ; *Pandora* conte à son père l'étrange rencontre qu'elle a faite dans la forêt ; un couple s'y livrait, avec un sourire douloureux, à d'inexplicables et tragiques ébats. Ce qui les poussait, dit Prométhée, c'est la mort ; la mort qui assure, sous le nom d'amour, la continuité de l'espèce. A la scène XXX, Bourges introduit Thanatos, une de ses plus belles réussites : en homme qui aspire à la mort, il pare d'une irrésistible séduction ce

démon « étrange, radieux, mais plus pâle que le marbre », qui ressemble, par instants à Cypris, puis « à Phoibos adolescent, pur et froid comme la neige » : — « Sa beauté, ses prunelles étoilées, — confessent les pourtant fort raisonnables Argonautes —, m'attirent comme hors de moi-même ». Et ses paroles sont les propres affirmations de Prometheus : — « Ce n'est pas à la vie que l'éphémère participe. Tout ce que tu nommes de ce nom, le sang qui court, le cri, le souffle ardent, l'action, la pensée inquiète, sont, au contraire, le feu mystérieux qui dévore la créature, et, par là même, roi du jour, appartiennent au prodige de la mort » (p. 357). Ainsi, le roi de la Mort est aussi « l'engendreur des vivants ». Inversement, « celle qui a pour nom Cypris, la tentatrice nue et qui aime les sourires, n'est pas une autre que la triste Perséphone. C'est pour créer les Morts-vivants, que, vous chassant de votre propre sein, elle emplit vos os et vos entrailles de son souffle furieux » (p. 387).

Les souvenirs ou réminiscences de Gœthe ne se limitent pas à ces trois œuvres : la traduction et le commentaire des poèmes orphiques, octobre 1817, peuvent avoir eu leur influence dans la genèse de *La Nef*. L'un d'eux célèbre l'*Espérance*, et son essor loin des voiles de brume, des nuées et des tourbillons pluvieux : Bourges s'en souvient-il quand, à l'heure d'achever son drame, il symbolise l'espoir par un couple d'alcyons qui volent autour de la nef ? Un autre parle d'*Eros*, et le blâme le dispute à la louange : « O alors, si doux et si opprimant, quel bien-être dans le mal-être !... » Est-ce pour cela que Prométhée rappelle à Thanatos que « cet Eros funeste a été suscité par les dieux pour mettre sur les chemins du monde l'angoisse, le trouble, la douleur » ? Dans la critique du monothéisme qu'est la scène XX, Bourges paraît se souvenir d'un passage du *Procemium*, de mars 1816 : — « Que serait un Dieu qui donnerait seulement l'impulsion du dehors, et qui, à son doigt, ferait tourner l'univers en cercle ? Il lui sied de mouvoir le monde par l'intérieur, de porter la nature en soi, de résider lui-même dans la nature, en sorte que tout ce qui vit et opère et subsiste en Lui ne soit jamais dépourvu de sa force et de son esprit ». Cf. la réponse de Zeus aux questions de Prométhée : — « Loin que je roule avec le ciel, rien ne se meut qu'en ma poitrine... Moi seul, à chaque instant du temps, je renouvelle, je recrée l'univers et le soutiens sur ses abîmes... Un vouloir per-

sonnel et divin sert d'incessant médiateur à l'âme et à la matière, et c'est dans mon sein seulement qu'elles parviennent à s'unir » (pp. 224-226).

Enfin, de même que Héraklès, p. 414, en proférant « la très sage parole : l'éphémère est né pour agir, et, nullement, pour connaître », semble tirer la moralité — disons plus noblement délivrer le message — à la fois de *Faust* et de *La Nef*, de même la tranquille piété de Chiron fait penser, pour la dignité, pour la soumission humble et réfléchie, à l'*Iphigénie* de Gœthe. Comparez aux tirades du centaure dans la scène XVIII, « l'autel sans nom », les mots d'Iphigénie, IV, 5 : « — Ah ! que mon cœur se garde de se révolter à la fin contre les dieux ! Maîtres de l'Olympe, faites que la profonde haine qui animait contre vous les Titans, ces anciens dieux, ne saisisse pas avec ses griffes de vautour mon tendre cœur ! Sauvez-moi et sauvez votre image dans mon âme !... » Et elle cite le chant des Parques :

« Qu'elle craigne les dieux,
La race des humains !
Ils tiennent le pouvoir
En leurs mains éternelles
Et peuvent en user au gré de leur caprice ! »

Gœthe se trouve ainsi présent dans *La Nef*, aux trois stades de son évolution : la révolte, avec le *Prometheus* de sa jeunesse, l'inquiétude métaphysique avec *Faust*, l'ordre et la paix classique avec *Iphigénie*. Témoignage de la fidélité de Bourges à Gœthe, — ils communiaient jusqu'en Spinoza, et lui attribuaient la même efficacité thérapeutique : « Quand je me sens troublé, je relis l'*Ethique* », disait Gœthe ; et Bourges à Caillens, 6 août 94 : « Les seules consolations effectives que j'ai reçues au moment de la mort de ma mère me sont venues de Spinoza ». — Mais témoignage aussi de l'ampleur et la variété des méditations contenues dans *La Nef*. On les constatera davantage encore dans l'étude des rapports de la métaphysique allemande avec le drame de Bourges.

(*à suivre*). A. LEBOIS.

STRINDBERG

ET LE

THÉATRE NATURALISTE ALLEMAND

Strindberg a obtenu droit de cité en Allemagne et les Allemands le considèrent, pour ainsi dire, comme un des leurs. Mais, pas plus en Allemagne que dans son pays natal, la Suède, Strindberg n'a conquis la gloire en un seul jour. Elle est même venue si tard pour lui qu'il n'en a guère connu, de son vivant, que les signes avant-coureurs. C'est seulement deux ou trois ans après sa mort, pendant les premières années de la précédente guerre mondiale, que les œuvres de Strindberg ont fini par occuper la première place sur les scènes d'Allemagne et d'Autriche, et les drames de l'école expressionniste allemande forment comme le prolongement ou l'écho de ses drames « mystiques », quand ils n'en sont pas la maladroite et plate contrefaçon.

Que Strindberg soit, avec Wedekind, l'inspirateur de l'expressionnisme allemand, nul ne songe à le contester et la critique l'a depuis longtemps reconnu. Mais le Strindberg du *Songe* ou du *Chemin de Damas* ne doit pas faire oublier l'auteur du *Père*, de *Mademoiselle Julie*, des *Créanciers* ou des *Camarades*, et les triomphes posthumes de Strindberg, précurseur de l'expressionnisme, ne doivent pas non plus effacer le souvenir des luttes que mena, vers 1890, le dramaturge audacieux, pour imposer une nouvelle conception du drame, plus dépouillée, plus psychologique à une Allemagne réticente, inquiète deja devant les hardiesses du naturalisme conséquent.

Ces efforts de Strindberg sont-ils, au début, demeurés tout à fait vains ? Ibsen, Tolstoï et Zola doivent-ils être considérés comme les seuls parrains du naturalisme allemand ? Il serait imprudent de l'affirmer catégoriquement. Beaucoup moins importante que l'influence de Zola et surtout que celle d'Ibsen, l'action de Strindberg, auteur dramatique, essayiste et romancier, s'est fait sentir de très bonne heure sur le théâtre allemand.

Nous tenterons de définir ici les grands thèmes sur lesquels

Strindberg construit ses pièces dites naturalistes et nous indiquerons quelques drames allemands où nous avons cru les reconnaître distinctement. Mais auparavant, il est sans doute utile de rappeler quelques faits et quelques dates et de nous interroger sur les rapports qui s'établirent à partir de 1890 entre Strindberg et l'Allemagne littéraire : Comment la renommée de Strindberg est-elle parvenue jusqu'au public allemand ? Quel accueil les spectateurs et les critiques ont-ils réservé à ces œuvres si neuves et si hardies ? Dans quelle mesure Strindberg a-t-il travaillé lui-même à assurer son propre succès en Allemagne ? Qui l'a aidé à se faire connaître dans ce pays ? Bien que la correspondance générale de Strindberg ne soit pas encore publiée, nous possédons déjà, en particulier, sur le séjour de Strindberg en Allemage, une documentation abondante qui nous permet d'apporter à ces quelques questions une réponse assez précise.

I

L'Allemagne découvre le théâtre de Strindberg (1889-1914)

Strindberg, écrivain essentiellement suédois, devait, vers 1890, assez peu à l'Allemagne. Si son attention et son admiration s'étaient parfois tournées vers l'étranger, c'est surtout à la France qu'il avait demandé une orientation et une source de renouvellement. Lorsqu'il avait dû, en 1883, s'exiler une première fois, il était parti pour Paris. Pourquoi veut-il maintenant capter les suffrages allemands, comment réussit-il à occuper une à une les grandes scènes allemandes avec ses drames ?

Il songe à quitter la Suède, parce qu'il se sent incompris de ses propres compatriotes. De 1889 à 1892, il traverse une crise matérielle et morale particulièrement pénible. L'existence de son foyer est menacée, il est amené à divorcer, à se séparer de ses enfants qui lui sont chers. Il vit dans un dénuement presque complet (1). Si le procès de *Mariés* s'est terminé par un acquittement et même par un court triomphe, les éléments conservateurs ont vite repris le dessus, Strindberg a l'impression d'avoir été mis au ban de la société. Et les conséquences matérielles de cet ostracisme sont très

(1) Cf. la lettre du 23 mars 1890, citée par M. A. Jolivet : *Le théâtre de Strindberg*, p. 191.

sensibles à l'écrivain qui ne peut faire jouer ses pièces en Suède et qui voudrait les voir représenter au Danemark, puis en France, en Allemagne enfin. Les éditeurs suédois se refusent à publier la suite de ses écrits autobiographiques, *Le Fils de la Servante*, et il doit faire appel à un de leurs collègues finlandais.

Il mène à Brevik une existence solitaire, il puise une consolation et un réconfort dans la lecture de Balzac. Mais il se sent suspecté par la population du village : les paysans et les pêcheurs s'inquiètent des mystérieux travaux auxquels se livre Strindberg et formulent contre lui d'étranges et stupides accusations.

Il faut vivre. Vivre, pour un écrivain, c'est avant tout se faire jouer ou se faire éditer. La Suède est fermée. L'accueil au Danemark n'a pas été excellent (2). Antoine attend jusqu'en automne 1892 pour présenter *Mademoiselle Julie* au Théâtre-Libre. Reste donc l'Allemagne.

L'Allemagne de 1890, pour les écrivains scandinaves, c'est comme la Terre Promise. Si poètes et artistes du Nord viennent volontiers à Paris pour apprendre et pour créer, ils n'ont pas la prétention de conquérir un marché littéraire et artistique déjà encombré, ni de s'imposer dans un pays qui ne porte pas aux choses de l'étranger une curiosité très vive. En Allemagne, au contraire, si la vie matérielle est facile, les richesses spirituelles font défaut dans les années qui suivent la victoire de 1871. Les pièces françaises remportent toujours un vif succès sur les scènes de Berlin. Mais on vient de découvrir les pays de Nord. Bj. Björnson et surtout Ibsen ont fait la trouée. Derrière eux, une puissante cohorte d'écrivains scandinaves a entrepris la conquête systématique de l'Allemagne (3). Tout ce qui se dit scandinave est assuré du succès et certains écrivains allemands, les uns par ruse, les autres par plaisanterie, troquent leur véritable nom contre un

(2) Strindberg a voulu créer un théâtre d'essai scandinave à Copenhague, analogue au Théâtre Libre d'Antoine. Ce théâtre n'a donné qu'une seule représentation. *Mademoiselle Julie* ne put être jouée en représentation publique, Strindberg put faire seulement présenter sa pièce au cours d'une séance privée, au Cercle des étudiants radicaux de Copenhague. La presse suédoise ne se fit pas l'écho du succès que remporta la représentation (cf. lettre de O. Hansson à Strindberg du 23 décembre 1888).

(3) Sur tout ceci, voir Irmgard Günther : *Die Einwirkung des skandinavischen Romans auf den deutschen Naturalismus*, Greifswald, 1934. L'auteur cite parmi les écrivains scandinaves installés à demeure en Allemagne, Hermann Bang, Holger Drachmann, Karl Gjellerup, Johannes Jörgensen, Pontoppidan et Karl Larsen, tandis que Björnson, Ibsen, Arne Garborg, Ola Hansson et Strindberg y passèrent quelques années ou quelques mois d'exil (*loc. cit.* p. 50, n. 128).

pseudonyme scandinave (4). Une nombreuse équipe de traducteurs se met à la disposition des nouveaux maîtres et répand leurs œuvres parmi les Allemands plus enthousiastes qu'exactement instruits de la littérature nordique. Ces traducteurs s'improvisent critiques et célèbrent les louanges des romans et des pièces qu'ils veulent faire connaître (5). Désireux de s'aider mutuellement, les écrivains scandinaves de Berlin multiplient les articles à la gloire des confrères qui partagent leur exil ou qui sont restés dans leur patrie. Quelques écrivains allemands se mêlent à ce concert savamment organisé, mais leurs comptes-rendus, plus critiques, tranchent par leur ton mesuré sur celui des articles officieux dont sont encombrées certaines revues (6).

Le nom de Strindberg a été connu du public allemand bien avant que ses œuvres aient été traduites et publiées en Allemagne : mais ce sont surtout ses romans et ses nouvelles qui ont retenu d'abord l'attention des critiques. Dès 1885, Erich Holm rend

(4) Schlaf et Holz se cachent sous le nom de Bjarne P. Holmsen pour présenter les trois nouvelles du recueil *Papa Hamlet*. L'écrivain balte Laura Mohr choisit le pseudonyme de Laura Mahrholm et la traductrice Mathlide Prager celui de Erich Holm.

(5) Günther cite une soixantaine de traducteurs, encore n'étudie-t-elle que les traductions de romans scandinaves. Elle connaît six traducteurs de Strindberg : Brausewetter, Otto Hauser, Erich Holm, G. Morgenstern, Sieg. Rob. Nagel, Emil Schering (n. 42, p. 128). — Les œuvres des écrivains nordiques étant avant la convention de Berne moins bien protégées que celles des écrivains appartenant à d'autres pays, on trouve souvent de multiples traductions d'une même œuvre, les unes ont été autorisées par l'auteur, les autres se sont passées de son autorisation. Ces diverses traductions portent souvent des titres différents, ce qui rend l'étude des traductions d'ouvrages scandinaves particulièrement difficile. Notons encore que la grande édition allemande d'Emil Schering, la seule que l'auteur ait autorisée et surveillée, est conçue sur un plan tout différent de celui qui a été adopté en Suède pour la seule édition suédoise des œuvres complètes, l'édition Landquist, parue chez Bonnier, à Stockholm, de 1918 à 1923.

(6) Citons, parmi les revues qui ouvrent toutes grandes leurs portes aux écrivains scandinaves, *Die Gesellschaft*, de Munich ; *Die Freie Bühne*, de Berlin (plus tard, *Die Deutsch Rundschau*), *Nord und Süd*, *Die Gegenwarth*, *Die Zukunft*, dirigée par Max. Harden ; *Die neue Zeit* et surtout la plus officieuse, le *Magazin für Literatur In-und Auslundes* (après 1900, *Magazin f. Litt.*) que dirigeait le Dr Otto Neumann-Hofer, dans le salon de qui Strindberg fréquentait et chez qui il rencontrait parfois Frida Uhl.

I. Günther, qui s'est livrée à une enquête approfondie sur l'intérêt que portent les revues au monde scandinave, aboutit aux conclusions suivantes : cet intérêt croît lentement de 1870 à 1889, deux ou trois articles par an, de Björnson et de Brandes principalement. Brusque progression en 1890, vingt-deux articles. La période la plus favorable semble se situer entre 1890 et 1894. Puis déclin lent à partir de 1894 et plus rapide aux approches de 1900. Si l'on accepte les conclusions de cette enquête, Strindberg serait venu en Allemagne à une époque où la curiosité du public allemand est particulièrement vive et où la littérature nordique est accueillie avec une très grande bienveillance.

compte de la *Chambre rouge* aux lecteurs du *Magazin* (7). La même année, Otto Rüdiger esquisse de lui dans les *Preussische Jahrbücher*, un portrait sommaire et son article porte le titre significatif *August Strindberg, ein schwedischer Sensationsschriftteller* (8). Dès que paraissent les premières traductions des œuvres romanesques, elles sont accueillies avec un vif intérêt par les maîtres du réalisme allemand : c'est G. Conrad lui-même qui se charge de présenter aux membres de ce cénacle littéraire si influent les nouvelles du recueil *Mariés* (9). Enfin Laura Marholm s'efforce de définir la position de Strindberg en face du problème auquel se sont attaqués avec tant de passion les naturalistes suédois, la question du mariage et ses réactions devant la naissance du féminisme moderne. Laura Marholm ne tient pas pour une nécessité absolue l'émancipation féminine, elle ne charche pas à faire de la femme l'égale ou la rivale de l'homme. Elle veut que la femme reste féminine. Elle admire Strindberg et c'est elle qui a l'honneur de révéler aux Allemands l'existence de ses grands drames naturalistes. Mais elle est franche et elle intitule son article : *Un poète de la misogynie* (10). Et elle n'hésite pas à traiter Strindberg de « génie qui frise la folie ». Celui-ci prend fort mal cet article et parle de citer Laura Marholm devant les tribunaux (11).

C'est pourtant grâce aux efforts de Laura Marholm et de celui qui deviendra son mari, Ola Hansson, que Strindberg sera largement connu du public allemand et qu'il finira par chercher lui-même fortune en Allemagne. Frappés du même ostracisme par leurs compatriotes aux goûts timorés et aux conceptions morales étroites, Ola Hansson et Strindberg ont contracté comme un pacte d'amitié et d'alliance reposant sur une grande similitude dans leurs tendances philosophiques et leur orientation littéraire. Comme Strindberg, Hansson s'intéresse aux progrès de la psy-

(7) *Magazin* Jhg. 54, p. 270. Cf. aussi du même auteur et dans la même revue : *Vier Erzählungen von A. Strindberg*, Jhg. 55, 1886, p. 360.

(8) *Preussische Jahrbücher* 1885, pp. 597 et ss.

(9) La traduction de *Mariés* (*Giftas*) parut d'abord à Budapest en 1889, sous le titre *Die Verheirateten*, en même temps que celle de la *Chambre Rouge*.

L'article de G. Conrad se trouve dans *Die Gesellschaft*, 1888, III, 1188.

D'autres comptes rendus des œuvres narratives de Strindberg antérieurs à 1890 sont cités par I. Günther, *op. cit.*, pp. 143-4.

(10) *Ein Dichter des Weiberhasses*, paru dans *Gegenwart*, janvier 1888, vol. 53, pp. 4 et ss.

(11) L'article de Laura Marholm sur Strindberg est paru dans *Nord und Süd* en juillet 1893, vol. 166, p. 24.

chologie scientifique et aux enquêtes des psychiâtres contemporains. Comme lui, il apprécie les romans de Paul Bourget et il trouve dans l'œuvre de Nietzsche un aliment puissant et riche. Strindberg fait grand cas de ce qu'écrit Hansson et il porte lui-même à la scène une nouvelle de son ami (12). Ils entretiennent une correspondance suivie depuis 1888. Or, Hansson se sent lui-même mal à l'aise en Suède. Et Laura Marholm, ambitieuse pour son mari, se promet de lui assurer le succès en Allemagne. La Suède, son ingrate patrie, n'a pas voulu se soucier d'Ola Hansson, elle verra quel écrivain elle aura perdu en lui.. Et Ola Hansson essaie d'entraîner Strindberg dans cette même aventure. Il lui expose son projet avec une franchise presque cynique : « La Germanie est grande et n'a pas de littérature. Allons tenir notre rôle là-bas, nous y rencontrerons à la fois plaisir et honneur, et aussi ce que nous ne saurions découvrir chez nous, nous y trouverons le moyen de subsister » (13). Ola Hansson est un esprit pratique, il entreprend de se perfectionner en allemand et il projette de partir pour l'Allemagne. Il se consacre tout de suite à la tâche qu'il veut mener à bien et il renseigne le public allemand sur les derniers aspects de la vie littéraire en Suède (14). Il se propose de servir d'intermédiaire entre Strindberg et l'Allemagne, il cherche pour son ami une traductrice, grâce aux relations qu'il entretient déjà en Allemagne, il pourra transmettre à Strindberg les articles que lui consacrent les publicistes allemands (15). Il s'ingénie en même temps à faire paraître dans des revues allemandes des essais et des nouvelles que Strindberg n'a pu placer dans des périodiques suédois, quitte à lui procurer ensuite un éditeur qui les réunira en volume, le bénéfice serait alors double et le malheureux Strindberg n'en serait pas fâché. Enfin O. Hansson écrit lui-même sur Strindberg un essai qui paraît d'abord sous forme d'articles successifs et que l'on retrouvera ensuite dans le recueil *La jeune Scandinavie* (16).

(12) *Le Paria,* pièce en un acte de Strindberg, tirée d'une des nouvelles de O. Hansson du recueil *Parias.* Strindberg voulait faire jouer cette petite pièce sur la scène de son Théâtre d'essai scandinave.

(13) *August Strindbergs och Ola Hansson brevväxling,* Stockholm, 1938, lettre d'Ola Hansson à Strindberg du 2 novembre 1889, p. 66.

(14) Article *Das junge Schweden* qui paraîtra dans *Unsere Zeit,* printemps 1889.

(15) Lettre du 27 juin 1889, *op. cit.,* pp. 55-56.

(16) Ces cinq articles paraissent au début de 1890. L'essai consacré à Strindberg, suivi de quatre autres essais Brandès, Garborg, P.-J. Jacobson se retrouve dans l'essai *Das junge Skandinavien,* Dresde et Leipzig, 1891, in-12°. — Traduit

Cet essai, le plus brillant peut-être et le plus substantiel qui ait été écrit sur Strindberg à l'époque naturaliste, déconcerte quelque peu : rédigé dans un allemand impeccable — Laura Marholm a sans coute révu le travail de son mari — il ne sonne pourtant pas allemand. On sent que l'auteur s'est formé à l'école de Français, il explique longuement, en bon disciple de Taine, toute l'œuvre de Strindberg par l'action du milieu et du moment qui l'ont vu naître, ce qui nous vaut de belles pages sur le paysage suédois et d'intéressantes considérations historiques, mais l'explication que nous fournit Hansson ne nous semble guère convaincante. Le style, très soigné, est un peu froid et affecté, presque académique. D'ailleurs le ton reste le plus souvent officieux, c'est presque toujours l'ami qui parle et non pas le critique. Les romans, les nouvelles et les satires de Stridberg sont analysées avec soin, elles paraissent si attirantes et si vivantes dans ce compte-rendu que le lecteur d'alors devait souhaiter les acheter immédiatement. Et l'œuvre dramatique est traitée avec un respect tout particulier, Ola Hansson en souligne l'unité et la diversité, s'il s'attache à en dégager les idées maîtresses, il ne néglige pourtant pas l'art de l'autêur et il ne craint pas de dire qu'il préfère le style dramatique de Strindberg à celui d'Ibsen. Mais cet essai est avant tout un plaidoyer : l'avenir appartient à Strindberg, il faut l'aider à réaliser l'œuvre qu'il porte en lui. Il a commencé à écrire à trente ans. Il en a maintenant quarante. « D'après tout ce que l'on peut constater chez lui, c'est avant tout un poète subjectif. Le but vers lequel il s'avance, nul ne le connaît, ce que l'on sait, c'est que sa nature lui interdit de s'arrêter » (17). Or, cet homme si riche de promesses vit « plus isolé que quiconque en Scandinavie ». Parce que son œuvre n'est pas accessible aux esprits bas et vulgaires, ce fier écrivain est en proie au soupçon et à la malveillance. Jusqu'à présent, il résiste, impavide, à tous les assauts. Ola Hansson ne veut-il pas préparer les Allemands à recevoir ce grand poète méconnu de ses compatriotes et ne songe-t-il pas d'abord à persuader Strind-

en suédois, figure au T. XI. dans les *Samlade Skrifter* d'Ola Hansson, nous citons d'après le texte allemand, version originale de l'ouvrage. — Strindberg aimait à se reconnaître dans le portrait d'Ola Hansson (v. sa lettre du 24 avril 1890 à O. Hansson, *Breväxling*, p. 83).

Un peu plus tard O. Hansson fait paraître un article sur Strindberg dans la page littéraire de la *Vossische Zeitung*, dont Schlenther était le rédacteur en chef littéraire.

(17) *Loc. cit.* p. 128.

berg que sa place n'est plus en Suède, mais dans un pays plus hospitalier au génie ?

Ola Hansson paie d'exemple. Dès février 1890, il part pour Berlin. Il n'est pas plutôt installé qu'il éclaire son ami sur la vie littéraire en Allemagne (18). Il divise les éléments progressistes en trois groupes : Bleibtreu et *Jüngstdeutschland* pour lesquels il n'éprouve que mépris ; les critiques intelligents mais improductifs, Schlenther, Brahm et Mauthner, de la revue *Deutschland ;* enfin le petit groupe qui gravite autour de Hauptmann et qui représente le naturalisme sain et fort. En même temps, il informe loyalement Strindberg sur la renommée dont celui-ci jouit à Berlin et il essaie de supputer ses chances de succès en Allemagne, où il est plus connu depuis que la traduction de ses drames naturalistes met le public allemand en contact immédiat avec ces grandes œuvres (19). L'analyse sincère et pénétrante de Hansson mérite qu'on s'y arrête, car elle laisse prévoir bien des difficultés auxquelles se heurtera effectivement Strindberg dès son arrivée en Allemagne : « Ta situation ici est tout à fait étrange. Dans les milieux où je fréquente, tout le monde te connaît et parle de toi, mais nul ne se fait la moindre idée, même approximative, de ce que tu es. Tout se passe comme si les particularités inhérentes à ton tempérament et a ta nationalité t'enveloppaient si complètement que nul regard ne puisse atteindre ton véritable « moi ». Au cours d'une conversation — par exemple à propos du *Père* — on peut entendre des questions qui prouvent que tu es aussi éloigné d'eux que la Chine. Ceci provient en partie de ce que le parti littéraire progressiste professe le « petit réalisme » [smârealism] dogmatique qui était chez nous de mode, il y a quelques années ; cette doctrine rigide empêche de comprendre et d'apprécier une individualité aussi subjective que la tienne. Une individualité aussi subjective que la tienne n'a pas cours ici ; — mais c'est Ibsen, cet esprit constructeur, abstrait, « objectif », qui est l'idéal. C'est pour cette même raison que jusqu'à présent, on a pour ainsi dire ignoré ou négligé Nietzsche. Il fallait qu'une esthétique de cette sorte régnât ici,

(18) Lettre datée de février 1890, *Brevväxling*, p. 77.

(19) Parue dans la collection *Universalbibliothek* de Reclam, sans date, mais ces petits volumes ont dû sortir des presses dans les derniers mois de 1889 : un volume contient *Fräulein Julie*, l'autre *Der Water*. — Strindberg touchera comme honoraires 50 marks au mois de juin 1890. Il ne laisse d'ailleurs pas d'être déçu par la médiocrité de la somme qu'on lui offre. (*Brevväxling*, p. 92).

c'était plus naturel que dans toute autre littérature ; mais je ne crois pas que ce code réussisse à se maintenir bien longtemps. Et Ola Hansson s'engage, en son nom et au nom de sa femme, à combattre l'ignorance des Allemands et à leur présenter sous un jour plus favorable le cas de Strindberg (20).

Strindberg ne doute certes pas de la bonne volonté de ses amis. Mais leur zèle suffira-t-il à convertir une Allemagne plus fermée aux lettres que la Suède elle-même ? « Ecoute, mon ami, unter uns ! (21). L'Allemagne n'est-elle pas quelque chose comme la Suède en pire ? On a un Sudermann qui professe un naturalisme de portier, un Hauptmann (22) qui enseigne l'ABC du darwinisme, mais on dédaigne Ibsen et Strindberg). J'ai jeté un coup d'œil sur diverses revues et magazines allemands. C'est écrit par des commis d'épicerie ! Il est vrai que c'est l'esprit petit-bourgeois qui règne dans les pays du Nord, mais quel est cet esprit commis-voyageur-judéo-pédantesque qui gouverne l'Allemagne ? » (23). Ola Hansson craint de voir Strindberg partir une fois encore pour la France (n'a-t-il pas écrit déjà plusieurs de ses œuvres en français ?) Il cherche à le persuader de choisir l'Allemagne, car en France un Scandinave ne peut connaître le succès, les Français sont « trop chinois » pour les accueillir et les apprécier et là-bas tout est « fin de siècle ». En Allemagne un Suédois est mieux compris et la parenté de race fait que les Nordiques doivent se sentir moins dépaysés en terre germanique qu'en pays latin. L'Allemagne n'est d'ailleurs pas une contrée aussi déshéritée que Strindberg veut bien le dire, n'a-t-elle pas produit Nietzsche (24) ?

Strindberg ne se laisse pas convaincre. Il s'en tire par une pirouette : « Allemagne ou France ? N'y a-t-il pas là de quoi écrire tout un livre ? » (25). D'ailleurs, sur ces entrefaites, le *Père* a été joué à Berlin (26 septembre 1890) par d'excellents acteurs, Rosa

(20) Lettre du 5 mars 1390 (*ibid.*, pp. 78 et s.). — A propos du « petit naturalisme », voir l'expression « petit naturalisme » forgée par Levertin et Heidenstam, Jolivet, *op. cit.*, p. 92.

(21) En allemand dans le texte suédois.

(22) *Vor Sonnenaufgang* n'a fait — à la lecture — qu'une médiocre impression sur Strindberg. Il admire la scène d'amour. Tout le reste lui semble inspiré par la *Puissance des Ténèbres,* ou bien rappelle le vieux programme socialiste. Et il se gausse de cet amoureux qui rompt avec sa belle, de crainte de mettre au monde de futurs ivrognes (lettre du 23 mars 1890, *Brevväxling,* pp. 80 et s.).

(23) Lettre du 20 novembre 1890, *ibid.*, pp. 80 et s.).

(24) Lettres du 24 juillet 1890, p. 97 — et du 11 décembre 1890, pp. 118 et s.

(25) Lettre non datée, mais qui doit avoir été écrite en décembre 1890, *ibid.*, p. 121.

Bertens dans le rôle de Laura, Reicher dans celui du capitaine. La pièce a fait une forte impression mais le succès n'a pas été éclatant. Et la représentation privée, donnée dans le cadre de la Freie Bühne, n'a été suivie d'aucune autre, la censure n'ayant pas permis que l'on représentât publiquement cet ouvrage moralement suspect. Ola Hansson qui avait déjà usé de ses relations en faveur du *Père* s'efforce maintenant de faire monter *Mademoiselle Julie*. Mais on trouve difficilement en Allemagne une actrice capable de tenir le rôle principal. La représentation se trouve indéfiniment retardée, la première représentation n'a lieu que le 3 avril 1892 au Residenz-Theater de Berlin. Avant le lever du rideau, Schlenther inflige aux spectateurs un exposé pédantesque dans lequel il présente l'œuvre et cherche plus ou moins hypocritement à en excuser les hardiesses. Si ses analyses sont exactes et fines — il reconnaît l'effort que fait Strindberg pour aller vers l'essentiel, réduire le nombre des personnages, simplifier le drame, il a vu que les pièces de Strindberg sont avant tout des duels que se livrent les protagonistes — pourquoi prive-t-il les spectateurs du plaisir de la découverte ? Pourquoi découpe-t-il, au nom de je ne sais quelle pudeur, en deux actes un drame que l'auteur voulait jouer d'un seul trait ? Pourquoi veut-il, à tout prix, mettre en parallèle Strindberg et Ibsen, si ce n'est pour humilier le nouveau venu sur la scène berlinoise et le ravaler aux yeux du public ? (26) Ici encore Strindberg ne remporte qu'un succès sans lendemain. Et la lourdeur ou l'hypocrite bienveillance du critique berlinois qui présente l'ouvrage y sont sans doute pour beaucoup.

Strindberg ne se sent donc pas encouragé par le succès à quitter une Suède peu hospitalière pour une Allemagne qui ne le sera sans doute guère plus. Il n'épargne pas les pointes contre les naturalistes allemands, les Conradi, les Bleibtreu, « ces Zolas moralisés » (27). Il n'éprouve une réelle sympathie que pour Hermann Bahr, l'ennemi des naturalistes allemands, le misogyne convaincu, l'artiste dégagé de tous les préjugés qui empoisonnent l'Allemagne (28). Malgré son isolement, Strindberg lutte, il tient,

(26) Le texte de l'allocution de Shlenther se trouve en traduction suédoise reproduit dans l'ouvrage de A. Paul : *Min Strindbergs bok*, Stockholm, 1930, pp. 190-199.

(27) Voir. entre autres, la lettre du 14 janvier 1891, *Brevväxling*, p. 121.

(28) Lettre du 14 février 1891, *ibid.*, p. 126. — Strindberg fait ici allusion à un article sympathique que H. Bahr lui a consacré et dont nous n'avons pas pu retrouver la trace jusqu'ici.

tant que les ressources matérielles et l'énergie psychique ne lui font pas totalement défaut.

Il ne cèdera aux invites des Hansson (29) qu'au moment où il se trouvera au bord même de l'abîme (fin septembre 1892). Il ne part pas de son plein gré, car il se rend dans un pays qui ne l'attire pas et où on l'attend, il ne l'ignore pas, avec curiosité peut-être, mais certainement pas avec sympathie. Il aurait fallu, pour triompher dans de telles conditions, une volonté farouche, une capacité d'adaptation, un don de rayonnement peu communs. Strindberg les a peut-être possédés à d'autres périodes de sa vie. Mais l'homme qui arrive en Allemagne sort d'une longue réclusion semi-volontaire. Il est diminué par les épreuves et la misère, sa fierté est sans doute trop grande pour qu'il s'efforce de plaire à un public que d'avance il méprise. Avant même de partir, il ne se fait aucune illusion sur l'influence qu'il pourra exercer en Allemagne, il ne qnitte la Suède que pour sauver sa raison qui risque de sombrer et pour assurer son existence matérielle. La partie qui commence s'engage vraiment mal.

(*A suivre*) Maurice GRAVIER.

(29) Sur les négociations qui s'engagent entre Strindberg et les Hansson, voir la correspondance (13 au 30 septembre 1892, pp. 145-8). Strindberg supplie son ami de l'arracher à la Suède pour sauver sa vie psychique. Il ne croit d'ailleurs nullement qu'il arrivera un jour à jouer un rôle important dans la vie littéraire allemande (13 septembre). Il veut malgré tout partir, mais il ne réussit pas à trouver l'argent nécessaire à son voyage et à son installation à Berlin (200 couronnes). Les Hansson ne sont guère plus riches que lui. Laura Marholm obtient de Maximilian Harden qu'un article de son mari paraisse dans le premier numéro de sa nouvelle revue *die Zukunft :* Ola Hansson attire l'attention des lecteurs sur la détresse de Strindberg et invite les Allemands à sauver le grand écrivain suédois et à l'aider à s'installer en Allemagne. L'article, indiscret dans son fond comme dans sar forme, reproduit presque intégralement la dernière lettre, désespérée, de Strindberg. Les souscriptions offluent, — parmi les souscripteurs on relève en particulier le nom de l'éditeur S. Fischer, alors à l'aube d'une brillante carrière — et Strindberg peut venir à Berlin. Mais le procédé lui déplaît et même le blesse, — Laura Marholm avait omis de le mettre au courant de son projet — il ne lui pardonnera plus jamais d'avoir mendié pour lui dans cet article. (L'article de Ola Hansson est reproduit en grande partie dans A. Paul, *op. cit.*, pp. 34 et s.).

ROMAIN ROLLAND ET L'ALLEMAGNE [1]

Lorsqu'on aborde la question : « Romain Rolland et l'Allemagne », on court le risque, ou bien de l'estimer *a priori* centrale, essentielle, c'est-à-dire de croire que R. Rolland a voulu avant tout prendre position en face du pays considéré comme l'ennemi héréditaire, ou, au contraire, de juger ce problème négligeable, épisodique et donc inactuel. Il ne s'est pas posé la question ; il n'a pas eu pour l'Allemagne et pour le peuple allemand une dilection particulière et il était même plus attiré par les pays méditerranéens, spécialement par l'Italie, que par les pays nordiques ; il n'a pas eu, un jour, le désir particulier d'étudier ce que Jules Romains devait appeler plus tard : « le couple France-Allemagne ». Mais la question s'est imposée à lui comme celle qu'il fallait, qu'il aurait fallu résoudre, à l'époque où de sa solution dépendaient le sort de l'Europe et la paix du monde. Elle lui fut imposée par son idéalisme, auquel M. A.-R. Lévy consacrait, il y a quelques mois, une thèse importante. Elle lui fut dictée par cette femme au grand cœur qui publia les *Mémoires d'une idéaliste :* Malwida von Meysenbug, Elle lui fut suggérée par le musicien génial dont il devait faire plus tard le modèle de son Jean-Christophe : Beethoven. Elle lui fut posée brutalement par la guerre de 1914-1918 et, dans une certaine mesure, par les événements qui la suivirent. Tels sont les trois aspects de la question que je me propose de traiter devant vous : le contact de R. Rolland avec l'Allemagne par l'intermédiaire de Malwida, l'épanouissement de son idéalisme dans *Jean-Christophe*, sa réaction enfin devant la guerre et son attitude dans la période d'après-guerre.

⁂

« Ce sont toujours les pays du Midi qui m'attirent », devait écrire R. Rolland à Louis Gillet, le 19 mars 1914. Le « hasard » des recherches universitaires aidant, le jeune agrégé d'histoire, qui n'avait que 23 ans, partit, en 1889, à Rome, pour déchiffrer à la Vaticane ce qu'il appelle : « un grimoire italien du XVIe siècle ». Dans la capitale méditerranéenne, il devint le visiteur assidu, l'ami confiant de celle qui allait l'orienter vers l'Allemagne, de « la pure idéaliste du Nord aux yeux clairs » : Malwida von Meysenbug. A la fin de son *Voyage intérieur*, dans le chapitre auquel il a donné pour titre les derniers mots de l'héroïne : « Amore. Pace », il lui a consacré le plus émouvant hommage que le cœur puisse dicter à l'esprit.

Née en 1816, dans la petite cour de Hesse-Cassel, Malwida descendait d'une famille de protestants nîmois : les Rivalier, que la révocation de

(1) Communication faite à la S. E. G. le 16 novembre 1946. Nous adressons nos bien sincères remerciements à Madame Romain Rolland, qui a mis à notre disposition une documentation inédite très abondante.

En novembre 1946 et avril 1947 la même conférence a été faite, en allemand, dans les villes de Fribourg, Freudenstadt, Tubinger, Calw, Mayence, Trêves, Berlin, Hambourg.

l'Edit de Nantes avait contraints à s'expatrier ; son père fut anobli en 1825 par le prince-électeur Guillaume II de Hesse-Cassel, dont il était l'ami, et prit le nom de Meysenbug : en 1834, il reçut de l'empereur François II le titre de baron autrichien. Malgré ces titres, la jeune fille, qui avait pourtant reçu une éducation parfaitement conformiste, tenait de Rousseau et du libéralisme une indépendance d'esprit que la Révolution de 1848 allait pénétrer d'un enthousiasme idéaliste et subversif. Lorsque la réaction l'emporta, Malwida fut expulsée d'Allemagne et passa en Angleterre, où des réfugiés politiques de tous les pays semblaient se donner rendez-vous ; puis elle entreprit de nombreux voyages avant de s'installer à Rome, où elle mourut, en 1903, à quatre-vingt-sept ans. Son logement de la via Polveriera, situé dans un quartier perdu, pauvre et malpropre, mais dont les fenêtres s'ouvraient sur le ciel romain, sur le promontoire et les palmiers du Palatin, devait être une des stations principales dans le pèlerinage spirituel de R. Rolland.

Ce n'était pas seulement une « petite vieille dame aux yeux gris-bleu, aux fins cheveux blancs, bien tirés sous la guimpe noire », qui l'accueillait en souriant et le fixait de son regard limpide ; avec elle venaient au-devant du jeune Français ses illustres amis : l'Italien Mazzini, le Russe Herzen, l'Allemand Wagner, le « philosophe entre les siècles » et les pays, Nietzsche, les grands vainqueurs et les grands vaincus de l'histoire ou de la politique, de la pensée ou de la musique, ceux que R. Rolland appelle : « les grands oiseaux libres du siècle ». « Mon cœur, lui écrivait-elle, le 28 mai 1890, est comme un Panthéon : toutes les niches sont remplies d'images aimées, il n'y a plus de place pour les nouveaux ». Pourtant elle l'admit dans la compagnie de ses saints, elle lui conta leur vie, le préparant ainsi à célébrer, un jour, l'héroïsme de Beethoven, de Michel-Ange ou de Tolstoï.

« L'alouette nourri du grain de Gœthe » lui livra aussi, écrit R. Rolland dans *Le Voyage intérieur* (p. 209-210), « la clef d'un trésor perdu — la vieille Allemagne. Jusqu'à ce jour, je ne connaissais d'elle que la musique. L'Allemagne vivante m'était toute ignorée ». Il pénétra en elle, continue-t-il, « par les oreilles du grand Sourd, du Tirésias de la musique, — et par les yeux parlants de Malwida dans le silence. » Rien, en effet, ni dans sa vie familiale, ni dans sa formation intellectuelle, n'avait orienté Romain Rolland vers le monde germanique, ne l'avait prédisposé à écrire *Jean-Christophe*, rien, si ce n'est la musique ; et encore semble-t-il qu'à cette époque son idole ait été Mozart. Dans le salon de Malwida, où quelques années plus tôt, Liszt venait encore jouer, lui apparurent plus fortement la grandeur de Beethoven et l'importance de Wagner, qui en étaient les hôtes d'élection.

Les lettres inédites de Romain Rolland à Malwida von Meysenbug fournissent des précisions intéressantes sur son évolution musicale. Au début d'avril 1890, il lui écrit, de Florence : « Je suis tout à Michel-Ange cette semaine. L'autre voyage, le charme grâcieux et savant des gentils Florentins du XVe siècle, Botticelli et Filippino Lippi, m'avait ému d'un amour si tendre qu'il ne restait plus guère qu'une admiration un peu froide pour Michel-Ange. Cette fois-ci, j'ai été vaincu par lui, comme l'autre pour, par Beethoven. Oh ! Comment ne l'aimais-je pas plus passionnément ? Tant de dédain, de solitude, de grandeur ». C'est donc à cette époque qu'on peut situer la révélation de Beethoven et il semble bien que Malwida n'y fut pas étrangère. Dans la même lettre,

Wagner est mentionné pour avoir, comme Villiers de l'Isle Adam dans *Axel*, exalté « le renoncement à l'or et à l'amour » ; il semble donc que son admiration relève de l'éthique autant que de l'esthétique. Il préfère Mozart ; toutefois, le 2 juillet 1890, il est amené à lui expliquer pourquoi il se défie d'œuvres plastiques charmantes qui lui plaisent beaucoup, pourquoi il se défend contre le plaisir même qu'elles lui procurent et, transposant dans le domaine musical, il lui écrit ses lignes très révélatrices : « Ainsi, je reconnaîtrai facilement que Mozart n'est pas au premier rang de la musique ; cependant je le préfère à tous. De même pour Racine. Eh bien ! La tendresse qui rayonne de ces douces œuvres grecques me charme trop, et quand je me ressaisis, je suis en défiance de me tant plaire en leur compagnie. Alors il me semble trouver en elles quelque noblesse, une peu de mièvrerie, une certaine fadeur ». Il s'élève de la grâce à la grandeur, de la beauté au sublime ; ne nous étonnons pas d'apprendre, à la date du 19 juillet 1890, que la « Ronde de nuit » lui a fait « une impression wagnérienne » et de lire ceci : « Mon injustice instinctive avait donc quelque raison d'être, quand mon affection allait de Mozart à Bach, mais hésitait un peu à franchir l'abîme qui sépare leur art de celui de Beethoven ».

Maintenant R. Rolland a franchi cet abîme et « le grand Sourd » va jouer dans sa vie et sa pensée un rôle de plus en plus grand, de plus en plus impérieux. « Les quatuors de Beethoven ne sont-ils pas l'expression d'une religion ? » écrit-il, le 4 décembre 1893. Le 30 décembre de la même année, il informe joyeusement Malwida qu'il va avoir constammment sous les yeux, dans son cabinet de travail, un masque de Beethoven, fait du vivant de l'artiste, qui « me rappellera terriblement mes promesses si jamais j'étais tenté de les oublier ». Pendant plusieurs mois, il négocie avec la personne qui possède l'original de ce masque. Enfin, le 4-5 mars 1894, il peut annoncer à son amie qu'il a maintenant sous les yeux, à la muraille de sa chambre, le « visage » de Beethoven en 1812 ; en voici la description : « Il est terrible. La bouche est violemment serrée, les paupières lourdement abaissées. C'est d'un sérieux imposant, et sombre jusqu'à la mort. Cependant on sent qu'il vit ; et on a des instants de frayeur, le soir, qu'il ne se mette à parler. Les traits sont laids, on voit comme les reproductions allemandes l'ont idéalisé d'un façon banale. C'est une figure de Mongol au front bosselé (mais sans rides — seulement le plissement des sourcils), au nez court et un peu écrasé, aux deux profils très irréguliers, (un des côtés du menton est moins élevé que l'autre). L'impression qui vous pénètre à sa vue est celle d'une solitude désolée, inaccessible et violente ». — R. Rolland exagère-t-il quand il déclare, le 27 mars 1895, qu'il « donnerait sa race pour Beethoven » et, le 4 juin 1895, qu'il « a plus vécu avec lui qu'avec ceux de son temps » ? Sans doute ; mais il est certain que le musicien sourd deviendra de plus en plus pour lui le type même du héros et le génie de la musique ; il le célébrera dans un volume des *Cahiers de la Quinzaine*, il s'inspirera de lui en créant *Jean-Christophe*, il consacrera sa vie entière à l'étude de ses œuvres et il aura la joie de ne pas mourir sans avoir achevé ce travail monumental.

Cette admiration n'est pas exclusive ; elle s'allie, au moins au début, à un véritable culte pour Wagner. « J'ai, écrit-il à Malwida, le 23 décembre 1893, le respect des grands hommes même avant de les aimer ; j'ai respecté Wagner, quand l'intelligence de son œuvre m'échappait encore ». Il l'admirait assez pour l'opposer, dès le 26 février 1892, à

Brunetière, contre lequel il part en guerre, parce que celui-ci, dans ses conférences à l'Odéon, réduisait toute question à trois points, osait définir le théâtre par la négation des autres genres et ne disait rien de l'Allemagne, ayant « l'air de ne pas se douter qu'il y a un *Faust* par le monde ; et quelque chose avant ». « Cet homme, continue-t-il, est l'antipode de Wagner. Wagner si large, si puissamment humain : qui voulait fondre toutes les forces de l'Art en un Art unique ». Ses lettres le montrent assidu aux concerts wagnériens : par exemple, en 1894 et 1895, il entend *Parsival*, *La Walkyrie*, de grands fragments de *L'or du Rhin*, dont il dit : « Je ne l'aurais jamais cru si beau. Il me semblait voir les cieux chargés de lourdes nues s'ouvrir sous les rafales et les dieux gigantesques paraître au milieu du tonnerre. C'étaient comme des montagnes qui chantent. Nous envions les larmes aux yeux ».

A ce culte wagnérien, Malwida avait certainement contribué, puisqu'elle a fait avec lui « le pélerinage de Bayreuth ». Peut-être d'ailleurs, a-t-elle ainsi empêché de prendre Wagner pour modèle, car son *Voyage intérieur* le montre à la foi enthousiasmé et déçu. Le jeune Français, sensible au ridicule, est « ébahi de voir les héros de Wagner — Siegfried, Eva, Isolde — sous les traits de ses enfants, bons enfants, sachant dire seulement : « Grand-papa, papa, maman », ainsi que les beaux bébés en porcelaine » ; il est déçu par « les ténors membrus au mufle de gargouilles et les Yseult énormes », devant lesquels la petite cour de Bayreuth est en extase ; il est déçu encore par les acteurs, « laids, prétentieux et qui, juchés sur des échasses, braillaient avec des gestes compassés », troublant le bonheur qu'il éprouvait à entendre « le merveilleux orchestre ». Il arrive à cette conclusion surprenante : « Que cet art était plus beau, quand je le lisais dans les livres ! Son vrai théâtre est le cerveau ». Pourtant il n'oubliera pas qu'au troisième acte de *Parsifal*, assis au premier rang, près de Malwida, dans l'ombre, il a pleuré. — Il devait revenir « sur cette terre sacrée » de Bayreuth en 1896, au cours d'un grand voyage en Allemagne et en Autriche ; il fut choqué alors par le caractère « philistin » de la musique et des musiciens qu'il eut l'occasion d'y entendre ; les reproches sévères qu'il adressera plus tard aux Allemands, dans *Jean-Christophe* (*La révolte : 1. Sables mouvants*) pour leur manière de comprendre, de jouer et de sentir la musique, se trouvent déjà formulés dans une lettre d'août 1896 ; mais, loin de l'amener à condamner Bayreuth, ses constatations lui feront écrire, le 19 août, à Malwida : « Il faut absolument que Bayreuth dure, Bayreuth est nécessaire à l'Allemagne pour la sortir de son apathie, de son manque de conscience artistique, de son extraordinaire contentement de soi ».

Dans les années qui suivirent, R. Rolland semble s'être détaché de l'Allemagne, dont il est peu question dans ses lettres ; la musique l'avait rapproché d'elle, sa vie politique l'en éloigne ; plus elle s'enfonce et s'enlise dans l'amosphère wilhelminienne, plus elle lui devient étrangère. Le 25 avril 1897, il écrit à Malwida : « La guerre gréco-turque me fait autant de peine qu'à vous... Je continuerai toujours d'aimer les grands Allemands à l'esprit universel, les Européens d'Allemagne ; mais j'arrache de mon cœur les sympathies pour une nation où pas une voix ne s'est élevée contre la voix injuste et féroce de l'Etat, où jusqu'aux journaux socialistes, jusqu'au *Vorwaerts*, tous ont fait chorus avec l'empereur prussien pour exciter haineusement le Turc contre le Grec... Hélas ! ne se lèvera-t-il pas en Allemagne un Gœthe pour éclairer la

conscience troublée de sa nation ? Que font les Hauptmann, les Sudermann, les Ibsen même (puisque lui encore est entendu en Allemagne) ? » Quelques années plus tard, le 5 décembre 1900, il écrivit à Gillet, lecteur à Greifswald : « J'ai le cœur gros de la douleur du vieux Krüger. Je serais malheureux dans cette Allemagne déshonorée par son Empereur, ses ministres, ses journaux, son élite. Si j'étais Allemand, je serais malheureux à en mourir — ou à commettre un crime ». Et se rappelant sans doute l'affaire Dreyfus, le « J'accuse » de Zola, l'attitude de ceux qui luttèrent pour la réhabilitation du condamné, parce qu'ils voulaient que le nom de France fût un symbole de justice, il « a besoin de penser » qu'il existe une minorité, si faible soit-elle et même si elle ne compte que dix hommes, « qui souffrent mortellement de voir la vieille âme idéaliste de l'Allemagne, la conscience sublime de la race de Beethoven et de Schiller, souffletée par le conquérant prussien, avilie, reniée, traînée dans la boue... »

C'est que jamais il n'a cessé et jamais il ne cessera d'établir une distinction entre ce qu'il en appelle « la moyenne allemande » et « les grands Allemands ». En août 96, il rassurait ainsi Malwida : « Soyez tranquille, plus je me sens éloigné de la moyenne allemande, plus j'aime de toute mon âme et je plains les grands Allemands qui ont à en souffrir ; je comprends les rages grossières de Beethoven et les ironies de Wagner : « Le 30 avril 1901, il écrivait à Gillet : « J'aime les Allemands parce qu'un peu du sang de Beethoven est, malgré tout, en eux ; comme j'aime les Anglais pour l'amour de Shakespeare » et, le 21 mai 1901, il lui énumérait les Dieux de son Panthéon spirituel : Shakespeare, Rembrandt, Tolstoï, peut-être Dante et Giotto, surtout Beethoven.

C'est l'admiration des « grands Allemands » qui domine l'attitude de R. Rolland en face de l'Allemagne : c'est à travers eux qu'il l'aime, et à travers la musique. Il n'a ignoré ni Gœthe, ni Schiller, dont il parle dans ses lettres d'une manière très personnelle et intéressante, mais il revient toujours aux musiciens. Et son culte pour Beethoven va s'incarner dans le héros de sa grande œuvre d'avant la première guerre mondiale : *Jean-Christophe*, une des plus célèbres parmi les publications des *Cahiers de la Quinzaine*, une des plus fortes parmi celles qui furent consacrées au problème franco-allemand.

⁂

Il ne sera sans doute pas inutile de donner un schéma très succinct de cet ample roman. Dans une ville des bords du Rhin naît le petit Jean-Christophe Krafft, qui, enfant prodige, est présenté à la cour de l'endroit par un père désireux d'exploiter son talent. Il n'est pas grisé par le succès et, à mesure qu'il grandit, il voit de mieux en mieux les petitesses, les vilenies du monde qui l'entoure et l'opprime : il y étouffe, il risque de voir son genie condamné à la stérilité. Il finit par se révolter contre la société, contre la bassesse d'un art conventionnel, qu'il rêve de régénérer. Il échoue, s'enlise, puis connaît la délivrance le jour où, obligé de fuir, il se réfugie à Paris. Mais ce qu'il découvre d'abord chez nous, c'est ce que R. Rolland caractérise d'un terme éloquent : « la foire sur la place », c'est-à-dire : le monde des cabotins et des faux-artistes, de la richesse et de l'apparence. Puis il rencontre la vraie France, celle qui vient du fond du temps et de la pro-

vince, dans la personne d'Antoinette et celle de son frère Olivier. Alors il pénètre « dans la maison » et l'amitié fraternelle du jeune musicien allemand et du jeune intellectuel français va permettre au génie tumultueux de Jean-Christophe de se purifier et de grandir. Plus tard, un nouvel élément vient encore le féconder : son amour mystique pour l'Italienne Grazia, qui, de loin, avait veillé sur lui. Le héros a pu atteindre le but de son voyage qui, à travers la vie, le conduisit au sommet de l'art.

Nous sommes donc en présence d'un véritable « Bildungsroman » français, dans lequel nous pouvons distinguer trois strates. D'abord, l'évolution d'un homme : « c'est l'histoire de mon âme transposée en un plus grand que moi », écrivit R. Rolland à Malwida ; — ensuite, l'histoire d'une société parvenue au terme de sa décadence spirituelle et qui doit se régénérer par l'art : « pour tout dire, le héros est Beethoven dans le monde d'aujourd'hui » ; — enfin l'histoire d'un musicien allemand qui cherche à rompre le cercle de son isolement et qui trouve sa voie en France. C'est ce côté de l'œuvre qui nous intéresse, non point pour l'étudier du point de vue de la technique musicale ou pour rassembler les traits germaniques qui n'y manquent pas, mais pour examiner comment R. Rolland envisageait alors la synthèse et la symbiose du génie allemand et du génie français.

Dans son *Voyage intérieur*, R. Rolland nous conte ce qu'il a lu dans les yeux de Malwida : « Ce qu'ils m'ont révélé, beaucoup de modernes Allemands l'ignorent. De même que notre « Foire sur la Place » de Paris ignore la vraie France. Ce qu'ils m'ont révélé, c'est l'intime parenté de la vraie France cachée et de la vraie Allemagne : elle survivra. » Et comme « symbole vivant de cette parenté du sang, qui unit la France d'au-dessus de la Loire et le vieux peuple d'Allemagne entre l'Elbe et le Rhin », il a créé le vieux Schulz, contemporain, par l'esprit, des grands « citoyens du monde » du XVIIIe siècle allemand, qui pense avec Herder qu' « entre tous les glorieux le glorieux de sa nationalité est un sot accompli », avec Schiller que « c'est un bien pauvre idéal de n'écrire que pour une seule nation », avec Lessing que « l'amour de la patrie est une faiblesse héroïque, dont on se passe fort bien ». A la fin de son œuvre, dans *La nouvelle Journée*, R. Rolland a explicité sa pensée : « Nous sommes les deux ailes de l'Occident. Qui brise l'une, le vol de l'autre est brisé ». Ainsi pensait Christophe. Il sentait à quel point les deux peuples se complètent mutuellement, et comme leur esprit, leur art, leur action sont infirmes et boiteux, privés du secours l'un de l'autre. Pour lui, originaire de ces pays du Rhin, où se mêlent en un flot les deux civilisations, il avait eu, dès son enfance, l'instinct de leur union nécessaire : tout le long de sa vie, l'effort inconscient de son génie avait été de maintenir l'équilibre et l'aplomb des deux puissantes ailes. Plus il était riche de rêves germaniques, plus il avait besoin de la clarté d'esprit et de l'ordre latins. De là, que la France lui était chère. Il y goûtait le bienfait de se connaître mieux et de se maîtriser. En elle seule, il était lui-même, tout entier. »

R. Rolland a donc fait naître son héros sur les bords du Rhin, fleuve d'Occident et de Beethoven ; il l'a doté de ces trois noms qui expriment ce que lui-même appelle « sa volonté de puissance » : « Krafft, la force essentielle, Christophe, le géant porte-Dieu, et Jean, le précurseur » ; il l'a conçu comme le héros qui ouvre une brèche.

comme le pionnier qui fraie une voie. En face de lui il a placé Olivier Jeannin, descendant d' « une de ces vieilles familles françaises qui, depuis des siècles, restent fixées au même coin de province et pures de tout alliage étranger » ; il a fait de celui-ci l'héritier d'une tradition ancienne, authentiquement et purement française. Il a lié d'amitié ces jeunes gens, et chacun d'eux enrichit l'autre de son apport national. « Chacun apportait des richesses immenses, dont lui-même jusque-là n'avait pas pris conscience : le trésor moral de son peuple ; Olivier, la vaste culture et le génie métaphysique de la France ; Christophe, la musique intérieure de l'Allemagne et son intuition de la nature ». Et ces deux jeunes gens réconciliés par l'amitié deviennent les symboles des deux peuples qui se cherchent pour créer la « patrie européenne », les défenseurs de la civilisation occidentale, qu'ils savent menacée par la guerre.

D'ailleurs, R. Rolland ne se contente pas de l'amitié symbolique de Christophe et d'Olivier ; il introduit dans son roman une représentante d'un autre pays latin, celui qui l'attirait toujours, comme il attire les Allemands : l'Italie ; il couronne la vie sentimentale de son héros par son amour pour Grazia, et leur union mystique rappelle l'épisode d'Hélène dans *Faust*, montre la nécessité d'une synthèse de l'esprit faustien, dont se réclament les peuples germaniques, et de la beauté harmonieuse chère aux peuples latins, du dionysisme germanique et de l'apollinisme latin. Jean-Christophe réussit à créer deux symphonies dans lesquelles il réalise intimement « l'union des plus belles forces musicales de son temps : la pensée affectueuse et savante d'Allemagne aux replis nombreux, la claire mélodie passionnée d'Italie e le vif esprit de France, riche de rythmes fin et d'harmonies nuancées ». Dans le *Périple*, R. Rolland nous indique lui-même les trois éléments qui nourrissent son œuvre : l'ascétisme d'abord, l'élan vital ensuite et le troisième, le plus pur : « ce mystère de la transmigration de l'esprit sans frontières de l'Olivier français dans le corps plus robuste du Christophore d'Occident, sous l'illumination de la grâce, messagère divine — Grazia, la Mantouane, de la terre de Virgile. » Le *Voyage intérieur* nous apprend, aussi que Schulz est fait, pour une moitié, du grand-père maternel de l'écrivain, pour l'autre moitié, de Malwida ; l'amie romaine, qui a également fourni des traits pour le personnage de Modesta, la jeune aveugle, l'autre figure de l'idéalisme germanique, a sans doute servi de modèle à Grazia, symbole de l'idéalisme italien. Ainsi, la descendante des émigrés français, l'idéaliste allemande riche de tant d'illustres amitiés européennes, devient, pour ainsi dire, le ciment qui lie l'un à l'autre les personnages et les peuples.

En évoquant, dans l'atmosphère actuelle, cette œuvre vieille de quarante ans à peine, j'ai le sentiment de ranimer une ombre. R. Rolland l'avait achevée depuis quelques années seulement, la traduction allemande venait de paraître, quand la première guerre mondiale, qui fut encore au début ou qui du moins parut être une nouvelle guerre franco-allemande, lui montra la fragilité de son idéalisme, le rejeta brutalement dans l'hostilité du réel, l'obligea à s'adapter à un monde en voie de transformation brutale.

***

Quand la guerre de 1914 vint déloger R. Rolland de la patrie spirituelle, où il avait introduit Christophe et Olivier, « son premier élan

de résistance fut pour défendre leur royaume, la cité de l'esprit, menacée, et pour la rebâtir *au-dessus de la mêlée* » (Prologue à *Quinze ans de combat*, p. VI). Tel fut le titre d'un article qu'il publia dans le *Journal de Genève* du 15 septembre 1914 et qui lui valut d'être violemment attaqué dans les deux pays. Titre erroné d'ailleurs, car R. Rolland, qui avait des amis dans les deux peuples, qui avait plongé ses racines spirituelles dans les deux pays, se trouvait et souffrait des deux côtés de la mêlée. Rien n'exprime mieux sa pensée que cette phrase de son *Journal des années de guerre*, en date du 20 septembre 1914 : « Une guerre où deux hommes comme Dehmel (engagé à 51 ans) et Péguy (tué au début) peuvent s'entretuer, avec la même ferveur, pour la liberté du monde, n'est-elle pas monstrueuse et ridicule ? »

Il reste en Suisse, où le conflit l'a surpris, accourt à Genève dès le début d'octobre pour travailler à l' « Agence des prisonniers de guerre », qui vient d'être fondée sous la direction de la Croix-Rouge Internationale, et il réussira maintes fois à soulager des souffrances humaines. D'autre part, il tient dès le début son *Journal des années de guerre*, qui porte en exergue ces mots : « *Propter veritatem et mansuetudinem et justitiam* ». Ce fut d'abord, explique-t-il, « un dialogue avec moi-même » ; comme il recevait beaucoup de lettres, d'articles, de journaux ou revues de tous les pays, il en fit une collection de notes et documents pour servir à une « Histoire de l'âme européenne pendant la guerre des Nations ». « C'est, écrit-il, la tragédie de l'esprit européen, enterré vivant par la guerre ». Le manuscrit original ne compte pas moins de 18 volumes ; il a été déposé à la Bibliothèque municipale de Bâle, mais Mme Romain Rolland en a fait faire des copies.

R. Rolland ne renie rien de ses idées, de ses amitiés : il n'est pas « un clerc qui trahit ». Pierre-Jean Jouve a pu écrire : « Romain Rolland fut essentiellement devant la guerre une large idée religieuse, humaine, un amour mystique de l'humanité, du divin dans l'homme ». Et son dernier biographe, Marcel Doisy : « Alors que l'intelligence sombrait dans les cris contagieux d'un aveuglement général, alors que, mauvais berger parmi tant d'autres, « Barrès menait la meute », Romain Rolland, Européen, homme de l'avenir, « bâtisseur de ponts », a osé dire non à la violence, non à la haine, non à l'injustice. Il a osé dire à des peuples muselés et drogués par la suggestion collective que « les destins de l'humanité l'emportent sur ceux de toutes les patries ». Bien loin de renoncer à son rêve d'une synthèse européenne, il écrit à Stefan Zweig, en novembre 1914 : « Ce qui est sûr, c'est que *jamais je ne m'enfermerai plus dans le cercle d'une patrie* (ni même de deux, comme dans *Jean-Christophe*). Cette terrible guerre aura eu pour effet sur moi de briser tous les barreaux de la cage ». Avant la guerre, il avait pu considérer le problème franco-allemand, clef de voûte du problème occidental, comme essentiel : à Olivier, qui déjà voyait des lumières nouvelles se lever au fond de l'Orient, il avait opposé un Christophe débordant de forces et d'orgueil, qui lui criait : « Laisse-moi tranquille avec ton Orient. L'Occident n'a pas dit son dernier mot. Crois-tu que j'abdique, moi ? J'en ai encore pour des siècles ». Maintenant, ainsi qu'il l'écrit lui-même, plus tard, « franchissant les frontières de l'Europe, je m'acheminais déjà vers une nouvelle étape (elle ne fut pas la dernière), vers la belle *Eurasie*. Ce n'était point de gaîté de cœur que j'étais sorti du cercle enchanté de la patrie, restreinte et exclusive, pour entrer dans celui de *la plus grande patrie* : l'Europe, puis l'*Eurasie* : je comprends

sous ce nom toutes les grandes races humaines ». La guerre européenne elle-même qui était devenue guerre mondiale, l'amena donc à dépasser le point de vue *Paneuropéen* et, quand le jeune comte Coudenhove-Kalergi lui demanda de s'associer au mouvement *Pan-Europa*, il lui répondit, le 14 septembre 1925 : « Non ! Le moment est passé... Pas de supernationalisme européen ! Il faut maintenant travailler au groupement des nations du monde entier ». (*Quinze ans de combat*. Panorama, p. XXX).

Une autre transformation s'opéra en lui, qu'il a exposée dans sa préface à *Quinze ans de combat* : août 1914 le fit entrer malgré lui dans la politique. Jusqu'alors, imprégné de l'idéologie de son temps et de sa classe, c'est-à-dire de l'idéologie de l'homme abstrait, détaché des contingences, il s'était abstenu de politique. Au début de la guerre, attaqué de toutes parts, il se rend compte que la liberté de penser n'existe pas encore et que l'homme libre ne peut pas s'exprimer ; il va donc faire campagne pour la liberté et combattre tous les régimes qui veulent le bâillonner ; né à la Révolution, il entre dans l'arène comme paladin d'une humanité libérée. S'il avait jadis désigné la France et l'Allemagne comme les deux ailes de l'Occident, il considère maintenant « le communisme combattant de l'U.R.S.S. et la non-acceptation de l'Inde... comme les deux grandes ailes de la Révolution (*Quinze ans de combat*, XXXII). Dès lors son attitude envers l'Allemagne devient moins intéressante que son attitude en face du monde ; d'autre part, elle sera déterminée par les événements de la politique allemande. C'est ce que je voudrais montrer au moyen de quelques faits et de quelques textes, sans rechercher quel fut, à chaque instant, le comportement de R. Rolland.

De 1914 à 1918 il découvre son impuissance, mais avec quelle piété il recueille dans son *Journal* tous les traits d'humanité, de générosité, de fraternité qu'il peut recueillir ; dès 1914-1915, il les publie, quand on le lui permet, dans les journaux suisses, car il voit en eux le germe d'un avenir meilleur et reste assez confiant pour répondre, le 10 avril 1915, à une enquête du « Svenska-Dagbladet » : « Je n'ai aucune inquiétude pour l'unité de la société européenne. Elle se réalisera. La guerre d'aujourd'hui est son baptême de sang » (*Au-dessus de la mêlée*, p. 191). Dès les premiers mois de 1919 il sort de sa retraite ; les événements sanglants d'Allemagne, le meurtre de Liebknecht et de Rosa Luxembourg, l'écrasement de la révolution par les efforts combinés de la social-démocratie et de la caste militaire l'amènent à publier, dans *L'Humanité*, une série d'articles sous le titre « Janvier sanglant à Berlin ». En février et mars 1919, il essaie déjà de rapprocher les jeunesses d'Allemagne, de France et aussi d'Angleterre. En 1923, dès la première réunion internationale du Pen-Club, d'où l'Allemagne avait été écartée, il demande énergiquement qu'on l'admette à collaborer, avec les autres nations, et en décembre de la même année, il lance un *Appel pour venir en aide aux malheureux d'Allemagne*. Prenant même position contre les thèses et les actes du gouvernement français, il réclame la révision du traité de Versailles, demande pour l'Allemagne l'égalité des droits, condamne l'occupation de la Ruhr. Il se fait l'avocat des revendications allemandes, parce qu'il veut réconcilier la France apaisée et l'Allemagne pacifiée.

Sur le plan politique, R. Rolland adopte la devise que Schiller avait choisie pour ses *Brigands* : « In tyrannos » et son « contre les tyrans » deviendra bientôt, surtout à partir de 1933, « contre le fascisme ». A la

fin de *Quinze ans de combat*, il a réuni plusieurs articles contre le fascisme hitlérien, qui, « en quelques semaines, a accumulé plus d'indignes violences qu'en dix années son maître et modèle, le fascisme italien » (2 mars 1933) : — contre les bourreaux de l'Allemagne, qui « ont fait retomber l'Occident de plusieurs siècles en arrière, au-delà même de la révocation de l'édit de Nantes, — aux temps abjects de la Saint-Barthélemy » (20 mars 1933) ; — contre l'abdication du Parti social-démocrate allemand, coupable d'avoir refusé le combat (31 mars 1933) ; — contre le racisme et l'antisémitisme (5 et 9 avril 1933) ; — contre les vrais incendiaires du Reichstag (4 septembre 1933), etc... Il est douloureux de constater que le grand idéaliste qui avait toujours si généreusement plaidé *pour* en soit réduit à protester vainement *contre* et, moderne Voltaire, à prendre la défense des accusés qu'il estime innocents : Dimitroff, Torgler, Thaelmann.

Le document le plus intéresssant est sans doute la lettre qu'il écrivit, le 14 mai 1933, à la « Kölnische Zeitung » pour répondre à d'injustes accusations : « Il est bien vrai que j'aime l'Allemagne et que je l'ai constamment défendue contre les injustices et l'incompréhension de l'étranger

« Mais l'Allemagne que j'aime et qui a nourri mon esprit est celle de ses grands *Weltbürger*, — de ceux *qui ont ressenti le bonheur et le malheur des autres peuples commes les leurs propres*, — de ceux qui ont travaillé à la communion des races et des esprits.

Cette Allemagne-là est foulée aux pieds, ensanglantée et outragée par ses gouvernants « nationaux » d'aujourd'hui, par l'Allemagne de la croix gammée, qui rejette de son sein les esprits libres, les Européens, les pacifistes, les israélites, les socialistes, les communistes, qui veulent fonder l'Internationale du Travail. — Comment ne voyez-vous pas que cette Allemagne, « nationale-fasciste » est la pire ennemie de la vraie Allemagne, — qu'elle la renie ?... (*Quinze ans de combat*, p. 206).

A la même époque, après avoir lancé le mot d'ordre : « Le nationalisme, voilà l'ennemi ». il adressait un appel à la jeunesse du monde.

***

Ainsi, avec une logique enflammée, qui est celle du cœur, R. Rolland était passé de la patrie au groupe France-Allemagne, à l'Occident, à l'Europe, à l'Eurasie, au monde. A la synthèse pacifique de *Jean-Christophe* répondit la guerre mondiale de 1914-1918, à ses efforts pour créer une fraternité des peuples libres, la guerre planétaire de 1939-1945 avec son cortège d'horreurs inouïes. Il semble que, chaque fois, R. Rolland devait se trouver dans le camp de l'idée vaincue, tant l'écart était grand entre la pureté du rêve et la pesanteur matérielle de la réalité. Le 1er mai 1917, il avait écrit à Pierre-Jean Jouve cette phrase magnifique : « Notre premier devoir, c'est d'être grand et de défendre la grandeur du monde » ; mais ce pur idéaliste était trop grand pour le monde actuel et, par une ironie douloureuse, ce pacifiste, qui avait écrit *Au-dessus de la mêlée*, était amené, en 1939, à prendre parti pour la guerre, parce qu'il pensait que l'écrasement du national-socialisme était la première victoire à obtenir si l'on voulait parvenir ensuite à l'union des hommes. S'il vivait encore, désespérerait-il en constatant que les peuples paraissent condamnés à vivre éternellement dans la crainte d'un conflit qui ne sera le dernier que lorsqu'il ne restera plus

de substance humaine à détruire ? Je ne le pense pas ; son idéalisme était d'une trop belle qualité pour qu'il ne continue pas d'espérer et de lutter, afin de rassembler, sur le plan de l'esprit et de l'art, les meilleurs parmi les hommes, les plus riches de bonne volonté. C'est d'ailleurs ce que fait, avec un admirable dévouement, Mme R. Rolland et l' « Association des amis de R. Rolland », qui groupe déjà 1.200 personnes appartenant à de nombreux pays. Qui sait si, un jour des représentants de tous les pays d'Europe et du monde ne se réuniront pas dans sa maison de Clamecy afin d'y célébrer une décade de la réconciliation, afin d'y élaborer une charte de la fraternité humaine, pour laquelle Malwida de Meysenbug, qui fut tout esprit et tout amour, donnerait le mot d'ordre et le mot de ralliement : « Amore. Pace » !

J.-F. ANGELLOZ.

CHRONIQUE D'ALLEMAGNE

I. La Conférence de Moscou

Commencée le 10 mars, la Conférence des 4 Ministres des Affaires Etrangères, tenue à Moscou, s'est terminée le 24 avril.

Les résultats positifs de ces débats ont été assez minces. En ce sens, on peut parler d'un échec. Mais l'immense problème que les 4 ont à résoudre ne pouvait être réglé dans son ensemble en un laps de temps aussi court. Les divergences sont allées en augmentant depuis deux ans ; un terrain d'entente ne pouvait être trouvé aussi rapidement. Il faut considérer cette réunion comme un débat préliminaire, « une première reconnaissance », dont l'utilité aura consisté à déblayer le terrain et à préciser les positions des divers partenaires. Une nouvelle Conférence se tiendra à Londres en novembre. Elle essaiera d'aboutir à des compromis.

Il serait fastidieux de faire l'historique de cette Conférence. Nous tenterons d'analyser la situation actuelle, d'exposer clairement les problèmes essentiels et si possible d'entrevoir les lignes de résistance comme les lignes de repli possibles.

1° *La démilitarisation, la dénazification, la démocratisation*

a) Les premières passes d'armes se sont engagées à propos des méthodes et des lignes de conduite suivies par les diverses puissances occupantes.

M. Molotov a critiqué le maintien en zone anglaise d'unités allemandes (81.000 hommes), la destruction incomplète du potentiel de guerre, la dénazification insuffisante, la survivance des cartels et des trusts.

M. Bevin, dans une contre-attaque assez vive, a demandé des précisions sur l'utilisation de l'unité militaire du général Seydlitz, sur les navires de guerre et sous-marins du port de Swinemünde qui attendent la destruction, sur la dénazification également.

Des apaisements ont été donnés de part et d'autre. Les *Dienstgruppen*, employés en zone britannique à des travaux forestiers ou routiers, dans les carrières et pour les transports, seront dissous avant la fin de l'année ; les groupes de démineurs seront gardés un peu plus longtemps. Des assurances ont été apportées au sujet de l'organisation Seydlitz.

b) Les accords intervenus dans le domaine de la dénazification ont été condensés dans des instructions transmises au Conseil de Contrôle. Des mesures devront être prises pour hâter la dénazification dans toute l'Allemagne, pour assurer l'élimination complète des nazis actifs et des militaristes de tous les postes officiels ou semi-officiels et des postes de commande de l'industrie. Des garanties devront être exigées pour que les juges et les accusateurs publics des chambres de dénazification soient des personnalités capables politiquement et moralement de contribuer

au développement de l'esprit démocratique. La mise en jugement des criminels de guerre, des grands coupables et des activistes devra être hâtée. Un traitement uniforme des accusés selon leur degré de responsabilité devra être imposé par les G. M. dans les diverses zones.

c) Dans le domaine de la démilitarisation, le Conseil de Contrôle a reçu mission de hâter la destruction des installations militaires et du matériel de guerre, la date du 31 décembre 1948 étant fixée comme limite extrême. Un plan de liquidation des usines exclusivement destinées à la fabrication du matériel de guerre (catégorie I), devra être établi pour le 1er juillet 1947 ; cette liquidation devra être achevée le 30 juin 1948. Des commissions quadripartites seront chargées de contrôler les mesures de liquidation du potentiel de guerre allemand. Il ressort de ces directives que le démontage des autres catégories d'usines reste en suspens.

d) Dans le domaine de la démocratisation, peu de décisions précises ont été prises. Une résolution concernant le libre développement des partis démocratiques et des syndicats n'a reçu l'approbation de M. Bidault que dans le cadre des pays. Pour l'instant, le délégué de la France s'oppose à des organisations nationales.

e) Une réduction des effectifs d'occupation a été proposée par le Général Marshall. La question a été renvoyée au Conseil de Contrôle qui devra établir un plan de limitation des effectifs pour le 1er juin ; ce plan, s'il est admis, entrera en vigueur le 1er septembre prochain.

f) A une question de M. Bevin sur le nombre des prisonniers de guerre détenus par la Russie, la délégation soviétique a répondu en indiquant un total de 890.532 pour la Russie, 44.000 pour la Pologne.

Un accord intervenu entre les 4 stipule que le rapatriement des prisonniers de guerre devra être achevé le 31 décembre 1948.

g) Les questions demeurées en suspens et qui concernent la démilitarisation, la démocratisation et la réorganisation territoriale de l'Allemagne ainsi que les personnes déplacées ont été renvoyées pour étude au Conseil de Contrôle.

2° *L'organisation politique de l'Allemagne*

Les Ministres des Affaires Etrangères ont exposé et précisé leurs vues sur l'organisation future de l'Allemagne.. Nos lecteurs connaissent les thèses en présence : l'U.R.S.S. défend une conception unitaire, les Anglo-Saxons préconisent un fédéralisme fondé sur une large décentralisation (plus poussée dans les plans des E. U. que dans les projets britanniques), la France un fédéralisme extrême.

A ses débuts, la Conférence a entériné la décision prise par le Conseil de Contrôle de prononcer la dissolution de la Prusse. Par contre, la délégation russe a protesté contre la création par décision des autorités occupantes des pays de *Niedersachsen*, *Niederrhein-Westfalen* et *Rheinland-Pfalz*. La délimitation définitive des pays ne sera faite qu'avec la collaboration du Conseil Consultatif ou de la Constituante.

L'organisation politique de l'Allemagne a été envisagée aussi bien sous sa forme définitive que sous la forme provisoire qu'il s'agit de lui donner au cours de « la 2e étape » qui commence après l'élection de diètes régulières dans les *pays*, maintenant achevée.

M. Bidault a exposé les thèses du mémorandum français du 17 jan-

vier, déjà analysé ici. M. Molotov a développé sa conception de l'Etat unitaire : constitution établie par le parlement central et valable sur tout le territoire ; constitutions locales établies par les *Lendtage* dans le cadre de l'Etat central ; élections au suffrage direct, secret et proportionnel. Il est à noter que son projet admet l'existence de pays gouvernés par des chambres et qu'il se différencie notablement du projet de la S. E. D., en ce qui concerne le Parlement central ; celui-ci comprendrait 2 Chambres : une Chambre élue au suffrage universel et une Chambre des pays. Toutes deux, réunies, éliraient le Président de la République allemande. Le gouvernement allemand doit être en mesure d'exécuter les obligations assumées envers les Alliés et disposer de pouvoirs suffisants à cet effet.

La proposition de M. Molotov demandant que le choix entre un Etat fédéral et un Etat centralisé soit laissé au peuple allemand qui déciderait par referendum, n'a pas été retenue. M. Bevin a objecté avec passion que les plébiscites avaient favorisé le nazisme et que les peuples envahis avaient leur mot à dire.

Nous analyserons plus particulièrement le memorandum anglais du 31 mars, très étudié et précis, qui a été admis par les ministres comme base de discussion.

Il prévoit une constitution qui répartit les pouvoirs entre les divers *pays* et le gouvernement central. Tous les pouvoirs appartiennent aux *pays*, sauf ceux qui sont délégués expressément au gouvernement central. L'exécution des lois promulguées par le pouvoir central leur appartient.

Le gouvernement central aura le pouvoir législatif et exécutif indispensable pour assurer : *a*) l'unité politique nécessaire (Affaires Etrangères, exécution des traités, nationalité, immigration et émigration) ; *b*) l'unité législative nécessaire (principes du droit civil, pénal, commercial, inventions, brevets, etc.) ; *c*) l'unité économique requise (commerce extérieur, douanes, contrôle des importations et exportations, communications nationales, P. T. T.) ; *d*) l'unité financière requise (monnaie, impôts généraux, dette publique, contrôle des devises).

Pendant la période de transition, d'autres pouvoirs doivent lui être transférés sous la surveillance du Conseil de Contrôle en ce qui concerne le ravitaillement, la planification et la répartition, le contrôle du travail, des salaires et des prix.

Le gouvernement central comprendra un président et 2 chambres, dont l'une représentera la nation et l'autre les *pays*. Le président sera un chef d'Etat sans pouvoir exécutif personnel. Il sera élu pour 5 ans au plus. La Chambre des représentants aura un rôle législatif. La Chambre des *pays*, qui se composera d'une représentation égale de tous les *pays*, a pour rôle de veiller à ce que les intérêts de ceux-ci soient pleinement respectés. Elle disposera d'un droit de veto absolu en matière constitutionnelle et de traités internationaux, d'un veto suspensif en matière législative. Les ministres seront responsables devant les Chambres. Une Cour de justice suprême garantira la constitution et jugera les différends. Le texte énumère les libertés fondamentales qui doivent être assurées par les constitutions.

Ce mémorandum a servi de point de départ à la discussion sur l'organisation politique provisoire de l'Allemagne. Il prévoit :

a) l'établissement d'administrations centrales pour les finances,

l'industrie, le commerce extérieur, les transports et communications, la production, la répartition des matières premières et des vivres ;

b) la nomination d'un Conseil Consultatif ayant pour tâche : 1° de conseiller le Conseil de Contrôle au sujet des administrations centrales et du nombre comme de l'étendue des *pays* définitifs ; 2° d'élaborer, selon les directives données, les détails d'une constitution provisoire que le Conseil de Contrôle devra approuver.

c) Des élections auront lieu et un gouvernement provisoire sera formé à la place des administrations centrales, avec des pouvoirs législatifs.

d) Une constitution définitive sera élaborée, approuvée par le Conseil de Contrôle et ratifiée par le peuple. Un gouvernement normal sera alors élu.

Les domaines réservés au Conseil de Contrôle sont énumérés : démilitarisation, dénazification, décartellisation, sûreté, réparations et restitutions, prisonniers de guerre et personnes déplacées, criminels de guerre, droits des forces d'occupation, relationx extérieures, devises.

Le plan comprend en outre des dispositions concernant l'économie, la réforme agraire, les frais d'occupation, la réforme financière, un plan industriel, une procédure de révision.

Les discussions entamées sur cette base ont abouti à certains résultats.

On a admis le principe :

a) des administrations centrales ;

b) du Conseil Consultatif, qui seront créés « dès que possible ».

Mais l'établissement d'administrations centrales est subordonné à la réalisation de l'unité économique.

D'autre part, des divergences subsistent sur la composition et le rôle de ces organismes. La France demande que les administrations centrales soient des collèges ministériels composés de représentants des administrations correspondantes des *pays*. L'U. R. S. S. réplique que l'accord de Potsdam prévoit des secrétaires d'Etat.

Comment sera composé le Conseil Consultatif ? La formule française qui prévoit 3 délégués par *pays*, a été admise par les Anglo-Saxons. Mais les Soviets demandent que les partis politiques, les syndicats et les organisations anti-fascistes y soient représentés.

M. Bidault estime que l'activité des partis et des syndicats doit se borner provisoirement aux *pays*.

Le Général Marshall estime que la constitution provisoire doit être une charte élaborée par le Conseil de Contrôle. Seule, la constitution définitive serait discutée par des organismes allemands. Ce point de vue a été combattu par les autres délégations.

Les points de vue restent divergents en ce qui concerne le gouvernement provisoire.

M. Bidault a finalement admis l'organisation par étapes d'un gouvernement provisoire. Il a objecté pourtant qu'il importait de fixer d'abord les frontières de l'Allemagne, de s'accorder sur son organisation définitive, de définir la nature et les pouvoirs du gouvernement provisoire, de mettre à profit l'expérience des administrations centrales et d'éviter les risques de tentatives prématurées.

MM. Bidault et Marshall ont proposé que le gouvernement provisoire soit composé de représentants des divers gouvernements de pays.

MM. Bevin et Molotov par contre désirent qu'il procède d'élections générales.

Une tentative a été faite pour préciser le partage des compétences entre le gouvernement central et les *pays*. Le général Marshall a refusé d'en discuter, cette délimitation étant du ressort d'une Constituante allemande élue. M. Molotov, contrairement à ses collègues, veut fixer expressément les compétences des *pays* ; les autres veulent leur laisser toutes celles qui ne seront pas transférées au gouvernement central. L'intérêt de ces débats, qui n'ont pas abouti à des décisions, a résidé dans l'attitude de M. Molotov, qui semble disposé à des concessions importantes. Devant l'opposition de MM. Bidault et Bevin, il n'a pas insisté pour que l'Etat allemand dispose d'une police centrale. Devant les réserves faites par M. Bevin, il a retiré du texte de sa résolution les points qui conféraient au gouvernement allemand des pouvoirs législatifs et exécutifs en vue de « la reconstruction de la vie politique de l'Allemagne selon les principes démocratiques » et le chargeaient de « la sécurité de l'Etat ».

Les ministres soviétique, britannique et français ont été d'accord pour confier au gouvernement central le commerce extérieur, les douanes, le contrôle des exportations et importations, les poids et mesures, le ravitaillement, la planification de l'industrie, la répartition des matières premières, le contrôle du marché du travail, des salaires et des prix. Le général Marshall a fait des réserves au nom du principe de décentralisation.

En résumé, c'est dans le domaine politique que certains accords ont été obtenus ou ébauchés et qu'une entente sur une ligne moyenne est apparue comme possible. Les progrès dans ce domaine ont été suffisants pour que ces questions fussent transmises aux suppléants qui en poursuivent l'étude.

3°) *Le problème économique*

a) Les problèmes économiques ont occupé le premier plan dans les discussions de Moscou, ils ont donné lieu aux heurts les plus vifs et commandent désormais la situation. C'est aux possibilités d'une unification économique de l'Allemagne que sont suspendues les chances de succès et d'accord. C'est au défaut d'entente dans ce domaine qu'est dû l'échec de la Conférence de Moscou. Il importe donc d'en exposer aussi clairement que possible les données.

Les thèses anglo-saxonnes, d'une part, la thèse russe, d'autre part, partent de vues et d'exigences opposées, contradictoires même sous leur forme extrême.

Les zones anglo-américaines souffrent d'une grande pénurie de vivres qui ne peut être palliée que par des importations. Les conditions économiques ne permettent pas actuellement des exportations équivalentes, de sorte que la balance commerciale est largement déficitaire. Les pays anglo-saxons, pour assurer le ravitaillement indispensable de leurs zones, sont donc obligés de supporter financièrement le déficit. L'unification économique immédiate qu'ils réclament a pour but d'atténuer ces charges. Elle doit améliorer le ravitaillement par la suppression des barrières douanières entre les zones, la libre circulation des marchandises, un contingentement équitable et un rationnement égal dans les quatre zones. Elle doit résorber le déficit actuel et mettre l'Alle-

magne à même de se subvenir elle-même par une reconstruction de l'économie sur des bases communes qui permette de porter les exportations à un niveau suffisant pour payer les importations, rembourser les avances, payer les frais d'occupation, réparer les dommages causés et contribuer au rétablissement d'une économie saine en Europe.

La thèse russe par contre met en avant les destructions subies par l'U.R.S.S. et son droit indiscutable aux réparations. Se fondant sur une clause secrète de l'accord de Yalta, elle exige des réparations d'une valeur de 10 milliards de dollards, à fournir en 20 ans. Ces réparations sont à prélever non seulement sur l'équipement industriel et les biens allemands à l'étranger, mais, pour l'essentiel, sur la production courante. La Russie subordonne l'unification économique à cette condition absolue et il est certain qu'elle ne transigera pas sur ce principe.

La France défend une thèse intermédiaire. La balance commerciale de sa zone est équilibrée et elle soutient en ce sens les vues anglo-saxonnes. Mais elle est intéressée aux réparations plus que les E.-U. ou l'Angleterre. Elle demande la reprise des démontages d'usines et le prélèvement d'équipement industriel et de machines-outils. Elle ne s'oppose pas aux réparations sur la production courante, car elle en a besoin dans le domaine du charbon. Elle subordonne à la livraison d'un contingent de charbon suffisant et déterminé son consentement à l'unification économique. Elle pose en outre des conditions politiques : L'unité économique ne doit ni inclure la Sarre, ni préjuger du statut de la Ruhr.

b) Le mémorandum anglais du 31 mars a concrétisé les vues anglo-saxonnes.

L'unité économique à réaliser à bref délai doit supprimer les restrictions au trafic entre les zones, assurer une mise en commun des ressources et une répartition équitable.

Un programme commun d'importations et d'exportations doit être établi pour toute l'Allemagne et les administrations centrales chargées de son exécution. Il doit assurer un excédent d'exportations, par conséquent un surplus de devises.

Les charges financières occasionnées par l'occupation depuis le début doivent être réparties entre les puissances occupantes. Le surplus de devises servira à payer en premier lieu les avances faites pour les importations, en second lieu les frais d'occupation.

Dans le bilan financier à établir, les exportations prélevées sur les stocks et la production courante même au titre des réparations devront figurer à l'actif de l'Allemagne.

Les réparations sur la production courante seront admises seulement lorsqu'une économie équilibrée aura permis le remboursement des sommes dues.

Au cours des discussions, une contestation s'est élevée au sujet des établissements de la zone orientale pris en possession par la Russie sous forme d'une société par actions soviétique. M. Bevin a demandé des précisions chiffrées.

D'autre part, il a fait figurer dans son mémorandum des articles prévoyant que :

1°) toute acquisition de participations aux entreprises allemandes par des pays ou ressortissants étrangers après le 8 mai 1945 devra être approuvée par le Conseil de Contrôle pour être valable ;

2°) ces établissements resteront inclus dans l'économie allemande et soumis aux droits et obligations découlant de la loi allemande.

b) La réalisation de ce programme de reconstruction économique entraîne des réformes importantes.

Une réforme financière est nécessaire pour éviter l'inflation et assainir la monnaie.

La réforme agraire préconisée par les Russes doit être mise en œuvre dans les zones occidentales.

Surtout, le plan industriel de mars 1946 doit être modifié en conséquence pour assurer à l'Allemagne toute la capacité de production compatible avec les exigences de la sécurité, avec la nécessité des fournitures de charbon aux pays alliés. En fonction de ce plan, le niveau de la production d'acier doit être révisé. La liste des industries interdites doit être revue. Des mesures doivent être prises pour empêcher les concentrations économiques (cartels, trusts, monopoles).

A la suite de ce plan, les puissances occupantes détermineront quelles installations doivent être démontées et transférées au compte des réparations.

L'organisation industrielle pose en outre des questions politiques. La Russie préconise le transfert à l'Etat des biens des trusts, cartels et monopoles. L'Angleterre ne partage pas les vues américaines sur la libre entreprise, mais est favorable à une économie contrôlée et dirigée. M. Bevin a cependant exprimé ses hésitations à confier à une administration centrale la haute main sur l'industrie, en raison des dangers politiques que cela pourrait comporter. Il est enclin à charger de l'administration des industries socialisées des administrations locales sous une forme offrant les garanties nécessaires.

d) Les discussions entre les 4 n'ont pas permis de surmonter les oppositions essentielles. La séance du 1er avril n'a pu aboutir. Sur certains points pourtant, des rapprochements se sont dessinés.

En principe, la suppression des barrières de zone, l'établissement d'un plan d'exportation et d'importation, la réglementation de la consommation et de la répartition du charbon et de l'électricité, la révision du plan industriel ont été admis. Ce qui ne signifie pas un accord sur les modalités.

Un règlement provisoire est intervenu dans la question du charbon. Tous les délégués ont été d'accord pour faire porter au maximum la production houillère et activer la remise en état des mines.

M. Bidault a mis au centre de ses exigences la fourniture aux pays envahis, en particulier à la France, d'un contingent mensuel de charbon, condition de notre reconstruction économique. Il a mis en avant qu'au cours des trois premiers mois de l'année, l'Allemagne a consommé 112 millions de tonnes de charbon, alors que ses besoins, y compris ceux des troupes d'occupation, ne devraient pas excéder 95 millions de tonnes, si le plan industriel de mars 1946 était respecté. Il a incriminé une mauvaise répartition, une consommation individuelle supérieure à celle de la France, un trafic important de marché noir.

Le bien-fondé des demandes françaises a été reconnu unanimement. M. Bevin n'estime pas possible toutefois d'insérer dans le traité de paix une clause fixant les contingents à exporter. D'autre part, la pénurie de charbon est générale en Europe. Les ministres anglo-saxons désirent assurer une répartition équilibrée. L'augmentation du potentiel

industriel de paix en Allemagne ne sera pas possible sans une augmentation de la consommation de charbon. La question domine la reconstruction économique et par suite tout le plan industriel.

Les négociations menées entre l'Amérique, l'Angleterre et la France ont abouti à l'accord du 22 avril entre les trois puissances, qui règle pour six mois les exportations sur la base suivante : le trois zones occidentales exporteront un pourcentage fixe de houille lavée allant de 21 % pour 280.000 tonnes d'extraction journalière à 25 % au-delà de 370.000 tonnes. Si la Sarre est économiquement rattachée à la France, sa production devra être considérée par le Bureau International du Charbon comme incluse dans la production française.

Cet accord, conclu en marge de la conférence, a provoqué des réserves de la part des Soviets. Ceux-ci demandent en effet un contrôle à 4 de la Ruhr. Si l'unification économique est réalisée, un règlement général des réparations devra intervenir. Ceci explique la courte durée de l'accord, qui ne préjuge pas des décisions de la Conférence de Londres.

Le problème du niveau industriel à fixer a fait également quelques progrès. M. Bevin a proposé d'élever à 10 millions de tonnes annuelles la production d'acier brut ; M. Marshall s'est rallié à ce chiffre ; M. Molotov est disposé à aller jusqu'à 12 millions. M. Bidault a subordonné des concessions ultérieures dans ce domaine au règlement de la quqestion du charbon et maintenu le chiffre de 7.5 millions de tonnes ; l'industrie légère et de finissage ne serait soumise à aucune limitation.

e) C'est finalement la question centrale des réparations qui a été la pierre d'achoppement de la Conférence.

M. Bevin estime que la somme globale de 20 milliards de dollars pour les réparations aux alliés est trop élevée et rendra impossible les exportations, de sorte que les importations seraient finalement financées par les alliés pendant un temps indéterminé.

Il admet le prélèvement sur la production courante, en principe, mais seulement à partir du moment où la balance commerciale sera excédentaire et aura permis de payer les dépenses des puissances d'occupation.

C'est le général Marshall qui a opposé aux demandes russes la résistance la plus vive. Il a manifesté son opposition de principe aux prélèvements sur la production courante. Voyant la Conférence acculée à une impasse, il a esquissé une légère concession ou transaction. Si des réparations sur la production courante sont envisagées, ce ne sera possible que dans le cadre d'une compensation à la Russie en échange des usines que les 4 renonceront à démonter. Il s'est déclaré prêt à faire examiner la question sous cet angle par des experts, sans aucun engagement. Une solution de ce genre ne devra ni augmenter les frais d'occupation, ni retarder le remboursement des sommes avancées, ni empêcher la juste répartition du charbon et des matières premières. Seul un réseau commercial dense étendu sur toute l'Allemagne lui semble pouvoir assurer des possibilités de ce genre. Il est à noter que dans son discours radiodiffusé après la Conférence, M. Marshall a renouvelé cette proposition.

Il apparaît donc que la conciliation des exigences anglo-saxonnes, qui ont pour premier objectif une balance commerciale excédentaire, et des exigences russes, qui mettent au premier plan les réparations, est conditionnée par le relèvement du potentiel industriel allemand, ce qui

suppose résolues les questions de l'unification économique, de l'organisation politique, de la sécurité et de la démocratisation de l'Allemagne. Tout se tient.

Etant donnée l'importance primordiale du problème économique, il a été réservé pour la prochaine rencontre des quatre ministres.

4°) *La question des frontières*

Les discussions sur les frontières de l'Allemagne ont précisé les vues des diverses puissances sans apporter de résultats.

Dans une intervention nette, mais néanmoins prudente, le général Marshall a soulevé le grave problème des frontières polonaises. Deux considérations principales ont guidé son exposé. D'une part il a reconnu que la Pologne devait recevoir des compensations suffisantes pour les territoires cédés à la Russie. Ses nouvelles possessions doivent lui assurer des ressources au moins équivalentes à celles d'avant la guerre et un bon standard de vie. D'autre part il estime qu'il faut tenir compte des besoins économiques de l'Allemagne. Elle a perdu à l'est un territoire de plus de 100.000 k², qui lui fournissait le cinquième de ses ressources alimentaires. Elle importait 1/5e de ses vivres de l'étranger. C'est donc au moins 2/5e de ses besoins alimentaires qu'elle devrait se procurer par des importations, ce qui supposerait une industrialisation d'autant plus forte. Le général voudrait éviter « un choc économique », susceptible de discréditer les forces démocratiques et de créer un irrédentisme allemand, qui favoriserait une agitation nationaliste.

En conséquence, il suggère que la Prusse Orientale du sud et la Haute-Silésie restent polonaises, mais que les territoires agricoles soient partagés entre la Pologne et l'Allemagne. D'autre part, le charbon et les ressources minières du territoire cédé à la Pologne devraient contribuer à la reconstruction de l'économie européenne.

Le délégué des E.-U. a proposé en conséquence qu'une commission comprenant les 4 Grands, la Pologne et des pays alliés à désigner fût chargée d'examiner quel serait le meilleur tracé des frontières orientales, compte tenu des besoins et des possibilités de peuplement de la Pologne, et de préparer des accords sur la répartition des ressources du sol.

M. Bevin a soutenu ce point de vue, mais non sans réserves, le liant au problème de toutes les autres frontières.

M. Molotov a opposé à ces demandes une fin de non-recevoir. Les nouvelles frontières de la Pologne, fixées à Yalta et à Potsdam, doivent être considérées comme définitives. Les Alliés ont décidé pour cette raison le transfert des 5 millions 1/2 d'habitants allemands, remplacés d'ailleurs par des Polonais. Si les territoires enlevés à l'Allemagne ne sont encore incorporés officiellement qu'à l'administration polonaise, la reconnaissance de leur cession par la Conférence de la Paix ne saurait être qu'une question de forme. La création d'une commission serait donc sans objet.

M. Bidault précise qu'il ne veut pas remettre en question les frontières nouvelles de la Pologne. Par contre le problème des frontières est à étudier dans son ensemble. Les revendications de la Belgique, du Luxembourg et de la Tchécoslovaquie ont l'appui de la France, celles de la Hollande, plus importantes, doivent être examinées en détail.

La Ruhr a fait l'objet de débats âpres. M. Bidault, exposant le

mémoire français du mois de janvier (cf. E. G. n° 5), a demandé la séparation politique et l'occupation permanente de la Rhénanie, la séparation politique de la Ruhr et la prise en possession par les Nations Unies de ses ressources minières et sidérurgiques.

L'U.R.S.S. a préconisé un contrôle à 4 de l'industrie de la Ruhr, en s'opposant à toute amputation territoriale de l'Allemagne à l'ouest.

Les Anglo-Saxons ont opposé à toute séparaton politique une fin de non-recevoir. M. Bevin s'est élevé vivement contre tout régime particulier pour la Ruhr tant que durerait l'existence des zones. Il n'admet qu'un règlement commun aux quatre zones, c'est-à-dire un contrôle des 4 étendu à toutes les industries en cas d'unification économique.

Les raisons de sécurité invoquées par la France ont amené M. Bevin à admettre une occupation de la Rhénanie tant qu'une sécurité complète ne paraîtra pas assurée. M. Marshall veut assurer la sécurité par le pacte à 4, dont il sera question plus loin.

Le problème de la Sarre a failli être réglé. Le rattachement économique immédiat de la Sarre a été admis par MM. Bevin et Marshall, sous réserve d'un examen des rectifications de frontière. La Sarre jouira de l'autonomie politique et administrative et sa défense sera assurée par la France.

M. Molotov, sans opposer de refus à cette solution, a demandé un délai pour l'étudier. M. Vychinsky a laissé entendre que l'accord soviétique était subordonné à un accord sur la Ruhr. La solution est donc pour le moins différée.

5°) *Le traité de paix*

a) *La signature du traité.* — Le général Marshall a repris l'idée déjà exposée à Londres d'un statut de paix. Pour éviter de discréditer les gouvernements démocratiques, le traité ne serait pas signé par l'Allemagne. (Cette solution avait été recommandée d'ailleurs par les huit Premiers Ministres des zones anglaise et américaine). La constitution comprendrait une clause déclarant que tous les pouvoirs sont exercés en Allemagne conformément aux stipulations et obligations du traité de paix. M. Bidault a estimé que cette solution était élégante. Par contre, M. Molotov s'en tient à un traité de paix signé par un gouvernement allemand et M. Bevin s'est finalement rallié à ce point de vue.

b) *La procédure.* — Les 4 n'ont pu se mettre d'accord ni sur les Etats à inviter à la Conférence de la paix, ni sur la date à laquelle elle serait réunie, ni sur la procédure à suivre. Il est convenu simplement que des représentants de l'Allemagne seront entendus par le Congrès. Le traité définitif sera rédigé par les 4 Grands.

La question a été renvoyée aux Suppléants pour une étude ultérieure.

6°) *Le pacte à quatre*

Le général Marshall a repris le projet de traité sur le désarmement et la démilitarisation de l'Allemagne élaboré par M. Byrnes en 1946. Ce pacte, d'une durée de quarante ans, prévoit un désarmement complet, l'interdiction de la fabrication et de l'importation de matériel mili-

taire, un système d'inspection quadripartite, l'intervention des forces armées pour faire cesser ou prévenir les violations de ces stipulations.

Le ministre américain a demandé à ses collègues de se prononcer sur le principe du pacte et de nommer des délégués ayant pleins pouvoirs pour rédiger l'accord final.

M. Bidault, tout en acceptant le principe du pacte, a demandé des précisions et des garanties complémentaires, en particulier au sujet du désarmement économique, de la détermination et du déclanchement des sanctions.

M. Molotov a présenté un contre-projet en sept articles qui prévoient :

a) la transformation complète de l'Allemagne en un Etat démocratique et pacifique ;

b) la destruction du potentiel militaire et l'interdiction de toute utilisation militaire des usines, laboratoires et brevets ;

c) le désarmement économique et le contrôle par les 4 de la Ruhr ainsi que la liquidation des cartels, trusts et monopoles bancaires ;

d) la destruction de l'influence nazie et militariste, l'établissement d'un régime démocratique fondé sur une constitution, la réforme agraire ;

e) une occupation prolongée jusqu'à la réalisation des buts principaux, y compris les réparations ;

f) une commission de contrôle ayant pleins pouvoirs pour surveiller l'Allemagne et proposer une intervention armée.

M. Marshall a estimé que ces adjonctions changeaient le but et la signification du pacte et introduisaient dans le texte des questions litigieuses.

Ainsi le projet était-il ajourné. Le pacte, s'il peut aboutir, ne saurait être que le couronnement d'un règlement général.

En conclusion, soulignons que le général Marshall n'a pas joué à Moscou un rôle de premier plan. Il est rentré les mains vides. Par contre, M. Bevin a occupé assez souvent l'avant-scène et son Mémorandum a fourni une utile base de discussion. Un rapprochement anglo-russe s'est esquissé, que la politique internationale sera peut-être appelée à renforcer. Par contre, la déception ressentie par certains diplomates français à la suite du refus russe dans la question sarroise, puis l'accord sur le charbon ont amené un rapprochement franco-américain. Ces facteurs se développeront-ils assez pour que la Conférence de Londres se réunisse sous des aspects diplomatiques et internationaux différents ? Et lesquels ?

P. Isler.

II. L'évolution intérieure de l'Allemagne

1°) *La zone française*

a) *Les nouvelles constitutions.* — Le 18 mai, les constitutions élaborées par les Constituantes des trois pays de notre zone (pays Rhéno-Palatin, pays de Bade et Wurtemberg) ont été soumises à un référendum.

Les trois projets, d'inspiration nettement chrétienne-sociale, ont été adoptés : au *Landtag* du Wurtemberg par une coalition des démocrates chrétiens et des socialistes ; aux *Landtage* rhéno-palatin et badois, contre les voix des socialistes et des communistes. La constitution a été votée dans le Wurtemberg par 69,8 %, dans le pays de Bade par 67,9 % des voix. Par contre, dans le pays de Rhénanie-Palatinat, elle a rencontré l'hostilité de la majorité des habitants du Palatinat et n'a obtenu que 52,4 % des voix. Le référendum particulier sur les articles scolaires a fait aboutir ces derniers à une majorité encore plus faible.

Les trois constitutions offrent de nombreux points de ressemblance. Fondées sur les principes libéraux et démocratiques, elles proclament la liberté individuelle et les droits de la personne dans le domaine politique et social.

Elles affirment fortement le droit de propriété, tout en admettant des socialisations limitées sous réserve d'indemnités appropriées : mais elles prévoient les réformes agraires inévitables.

Dans les trois *pays* le pouvoir législatif est exercé par un *Landtag* élu pour quatre ans.

Le pouvoir exécutif est confié à un conseil des ministres, présidé, en Rhénanie, par un premier ministre, au Wurtemberg et dans le pays de Bade, par un *Staatspräsident.*

Le système parlementaire ne joue pleinement qu'en Rhénanie. Le premier ministre y est élu par le Landtag ; il nomme et révoque les ministres.

La composition du gouvernement doit être approuvée par le *Landtag*. Le gouvernement dans son ensemble et chaque ministre en particulier sont responsables devant la chambre et doivent se retirer après le vote d'une motion de censure. La dissolution du *Landtag* est de droit si, quatre semaines après la chute d'un ministère, aucun autre n'a pu être formé. Il peut prononcer sa propre dissolution.

Un référendum est prévu, s'il est demandé par 1/5 des électeurs inscrits.

Dans le pays de Bade, le gouvernement jouit de prérogatives plus étendues. Il peut retourner au *Landtag*, pour une nouvelle délibération, une loi déjà adoptée et, si elle est votée en deuxième lecture, il peut la soumettre à un referendum.

La confiance peut être retirée au gouvernement par le vote d'une motion de censure.

Le Landtag peut être dissous à la suite d'un referendum, quand celui-ci est demandé par le quart des électeurs inscrits.

Un projet de loi présenté par le dixième des électeurs inscrits doit être transmis au Landtag ; si la loi n'est pas adoptée, elle doit être soumise à referendum.

La constitution du Wurtemberg confère au *Staatspräsident* des pouvoirs présidentiels. Il est élu pour la durée de la législature, il peut se démettre de ses fonctions, mais ne peut être obligé à se retirer. Seuls les ministres sont responsables devant le Landtag et peuvent être atteints par une motion de censure.

Le Landtag peut être dissous par le *Staatspräsident* avec l'assentiment des 2/5 des députés. Dans ce cas, le président de l'Etat doit démissionner ainsi que le gouvernement au moment où se réunit le nouveau *Landtag*.

Ces constitutions sont entourées de nombreuses garanties.

Pour qu'elles soient révisées, toute modification, à l'exclusion des droits fondamentaux, doit être décidée en Rhénanie par les 2/3 du Landtag ou un referendum, dans le *pays* de Bade par un vote des 2/3 du Landtag suivi d'un referendum, au Wurtemberg par un referendum à la majorité des 2/3.

En cas de contestation, la constitutionnalité des lois est examinée par un *Staatsgerichtshof* (Bade et Wurtemberg) ou un *Verfassungsgerichtshof* (en Rhénanie), dont l'avis est décisif, entre autres, pour toute socialisation, car il doit juger si les conditions constitutionnelles sont réunies.

En ce qui concerne les rapports de ces *pays* avec le futur Etat central, les indications sont assez diverses.

Rheinland-Pfalz s'appelle « ein demokratischer und sozialer Gliedstaat Deutschlands ». Les dispositions de sa constitution qui seraient en contradiction avec la future constitution allemande seraient caduques par là-même.

Dans la constitution du Wurtemberg, il est dit que « Württemberg-Hohenzollern ist ein freier Volksstaat und ein Glied der deutschen Bundesrepublik ». Un article prévoit que si le Wurtemberg s'unit à d'autres *pays* en vue d'une législation commune, en particulier, dans les domaines du ravitaillement, de l'économie, des finances ou des communications, la constitution « ne s'oppose pas aux compétences législatives de l'union ».

Le pays de Bade s'appelle « ein demokratischer und sozialer Freistaat und ein Glied der Gemeinschaft der deutschen Länder ». Ses rapports avec les autres pays seront réglés par des lois. L'assentiment à une constitution fédérale des pays allemands est subordonné à une loi révisant la constitution.

Le caractère fédéraliste des *pays* de Bade et de Wurtemberg est plus prononcé, on le voit, que celui de la Rhénanie.

De vives discussions ont eu lieu partout sur la loi scolaire.

La constitution badoise a maintenu les écoles simultanées.

Celle de Wurtemberg dit que « les écoles primaires publiques sont des écoles chrétiennes ». Une loi ultérieure précisera les modalités d'application.

Les articles concernant l'école ont été soumis en Rhénanie à un referendum particulier. « Les écoles primaires publiques sont des écoles confessionnelles ou des écoles simultanées chrétiennes ». Pour déterminer le caractère d'une école, il sera tenu compte de ce qui existait avant 1933 et du désir des parents. Les instituteurs seront formés dans des instituts confessionnels.

Dans les trois *pays*, l'enseignement religieux est inclus dans les horaires. Les élèves dont les parents en feront la demande seront dispensés de cet enseignement.

b) *Les élections aux Landtage.* — Le 18 mai, des *Landtage* ont été élus en zone française.

Voici les résultats des élections :

	F.D.P.	C.D.U.	S.P.O.	K.P.O.	TOTAL
Rhénanie-Palatinat ...	11	47	34	6	98
Bade	9	34	13	4	60
Wurtemberg	11	34	12	5	62

Le parti chrétien-social obtient donc la majorité absolue dans les *pays* de Bade et du Wurtemberg ; il n'en est pas loin en Rhénanie-Palatinat. Mais le nombre des voix de ce parti est en régression de 5 à 8 %, au profit des partis de gauche, plus particulièrement des sociaux-démocrates, à qui leur opposition à la constitution a valu un succès notable dans le Palatinat.

c) *Une Université sarroise en formation.* — Le 8 mars a été inauguré l'Institut Universitaire de *Homburg*, rattaché à l'Université de Nancy. Pour l'instant il ne comprend que les premières années d'une Faculté de médecine (200 étudiants). L'année du P.C.B. formera le point de départ d'une Faculté des Sciences. En octobre, on compte ouvrir une Faculté de Droit. Les Lettres ne pourront être enseignées que plus tard.

2° *La zone anglaise*

a) *Les élections aux Landtage.* — Le 20 avril, les trois *pays* de la zone anglaise ont élu leurs *Landtage*. Les caractéristiques de ce scrutin sont les suivantes : La C. D. U. est en régression, partiellement au profit du Centre. La S. P. D. gagne des sièges. La K.P.D. sort renforcée de ce scrutin, en particulier dans la Ruhr. Les partis de droite (*Deutsche Rechtspartei, petits partis indépendants*) ont été éliminés et n'obtiennent aucun siège.

Dans le *Schleswig-Holstein*, les sociaux-démocrates ont la majorité absolue ; en *Basse-Saxe*, ils sont le parti le plus fort. Dans le *Nordrhein-Westfalen* la C.D.U. prédomine avec les 2/5 des sièges.

Le tableau suivant résume les résultats :

	Total	SPD	CDU	Centre	KPD	FDP	—
Nordrhein-Westfalen ...	215	64	91	20	28	12	
Niedersachsen .	149	66	31	6	8	13	NLP 25
Schleswig-Holstein	70	43	22				SSV 5

NLP = Niedersächsische Landespartei
[1] SSV = Südschleswigsche Vereinigung (parti séparatiste)

A la suite de ces élections un gouvernement socialiste de 6 membres a été formé à Kiel, sous la présidence de H. Lüdemann.

En Basse-Saxe, l'ancien premier ministre Kopf a formé un gouvernement de coalition.

b) *Le Zonenbeirat*

Le Général Robertson, gouverneur militaire adjoint de la zone britannique, a annoncé une refonte du Conseil Consultatif (*Zonenbeirat*) en fonction des propositions faites à Moscou en vue de l'organisation politique provisoire de l'Allemagne. Le *Beirat* sera désormais le porte-parole de l'opinion politique de la zone. Il comprendra 3 représentants de Hambourg, 4 du Schleswig-Holstein, 8 de la Basse-Saxe et 15 du Nordrhein-Westfalen. Il n'aura aucune compétence législative ni aucun rôle administratif, mais conseillera le G. M. dans les questions qui ne sont pas de la compétence des *pays*.

c) *Le problème du ravitaillement*

Des changements sont attendus dans l'administration allemande de la zone anglaise.

La situation dans les villes est caractérisée par une pénurie de vivres qui, selon des renseignements qu'il faudrait contrôler, auraient fait tomber par moments les distributions dans certaines agglomérations à 800 ou 900 calories.

Fin mars des manifestations imposantes ont eu lieu dans de nombreuses villes de la Ruhr et de la Rhénanie. A Brunswick, la police militaire britannique a dû intervenir. Le 3 mars, les mineurs ont fait une grève de protestation d'une journée.

Depuis le 1er janvier, c'est l'administration allemande qui a la responsabilité du ravitaillement. Elle invoque l'insuffisance de ses pouvoirs. Mais le ministre anglais Hynd l'a accusée d'incompétence. Les manifestants ont fréquemment réclamé la révocation de Schlange-Schöningen, directeur de l'Office du ravitaillement général à Hambourg.

La crise du ravitaillement tient à des causes diverses. La production agricole insuffisante des 2 zones et les difficultés des transports sont responsables, certes. Mais aussi les paysans qui, inquiets de la situation monétaire, ne livrent pas les récoltes. Le régionalisme particulariste de la Bavière est également très attaqué : malgré ses excédents de viande et de graisse, la Bavière est fortement en retard dans ses fournitures obligatoires. Enfin, d'importantes quantités de vivres ont été détour-

nées. Non seulement le marché noir prospère, mais l'hypothèse du sabotage, dû à des éléments nationalistes ou fascistes, ne doit pas être rejetée. L'administration agraire de la zone britannique est dominée en grande partie par les titulaires de l'époque nazie, très combattus par les consommateurs, les paysans, les partis antinazis.

Le G. M. britannique semble décidé à en tirer les conséquences. Pour l'instant, le contrôle de la production charbonnière dans la Ruhr ne sera pas transféré à une administration allemande.

3° *La « bizone »*

a) A la suite de la Conférence de Moscou, des mesures ont été prises dans les zones réunies anglaise et américaine (1).

Francfort est devenu en quelque sorte la capitale. C'est là que siégera désormais le Conseil économique central. Il sera composé de délégués des *Länder* et aura autorité sur eux dans la gestion économique des 2 zones. Il comprendra 54 membres.

Il semble que des mesures économiques doivent être prises pour augmenter la production en prévision du nouveau plan industriel et pour assurer des exportations largement accrues. (Les exportations, fixées à 350 millions de dollars pour le premier trimestre, n'ont atteint que le quart de ce chiffre).

b) Le Général Robertson, adjoint au Gouverneur Militaire anglais, a tenu à préciser que son gouvernement n'entreprendra rien qui contrevienne aux décisions prises à Moscou et puisse nuire au succès des négociations futures. Les bruits concernant la création d'un Etat de l'Allemagne occidentale sont traités de fantaisistes.

c) La France a entamé des négociations commerciales avec la bizone. Elles concernent la zone d'occupation française et la métropole.

4° *La Conférence de Munich*

Le Président du Conseil de Bavière, M. Ehard, avait invité tous les Premiers Ministres allemands à tenir une conférence à Munich. Cette conférence a duré du 6 au 9 juin.

Les 5 ministres-présidents de la zone soviétique ont exigé que la question de la centralisation administrative et politique fût inscrite à l'ordre du jour. Leurs collègues s'en étant tenus au programme prévu, d'autant que les Alliés de l'ouest n'avaient autorisé qu'une conférence économique, les ministres-présidents de la zone soviétique ont quitté Munich sans même assister à l'ouverture de la conférence.

Les Premiers Ministres des zones de l'ouest ont voté plusieurs résolutions demandant notamment la réalisation de l'unité économique, des crédits suffisants pour l'importation de vivres et de matières premières, l'accès au marché mondial, le règlement du problème fiscal et monétaier, une révision immédiate du niveau de la production, le maintien des installations industrielles nécessaires à la reconstruction et à un standard de vie suffisant, l'allègement des frais d'occupation.

Ils recommandent la constitution d'un *conseil des pays* qui élaborerai tdes propositions pour améliorer la situation économique.

(1) Depuis le 1er mars, le Général Lucius Clay est Gouverneur Militaire de la zone américaine, en remplacement du Général Mac Narney. Le Général Keating est devenu son adjoint.

5° *La lutte contre le nazisme*

a) Au début de février, une opération secrète s'étendant aux zones bres influents et de chefs d'une organisation souterraine SS. Parmi
bres influents et de chefs d'une organisation souterraine SS.. Parmi
les détenus, se trouve Kurt Ellersick, chef de brigade SS, chargé de l'éducation des *Ordensjunker*, puis membre de l'état-major de Himmler. Le mouvement avait des ramifications dans toutes les zones. Il avait pour but principal de susciter une guerre contre la Russie et de rétablir alors la dictature.

Fin mars, un autre mouvement souterrain, camouflé en *Deutsche Freiheits-und Friedensbewegung*, a été amputé de son état-major, dirigé par le chef de brigade SS Wiczonke. Il était fortement organisé, mais surveillé depuis assez longtemps. Sa direction comprenait 10 sections (espionnage, contre-espionnage, propagande, liaisons, stratégie, etc.). Il visait à renverser les gouvernements civils, à organiser des sabotages dans les mines et les usines, à exterminer les principaux adversaires, à libérer les SS et officiers internés, à lutter pour les territoires perdus. Un poste émetteur clandestin était en construction. Le financement était assuré par un marché noir de grande envergure.

b) Nous avons parlé de l'affaire Maier-Simpfendörfer dans notre dernière *Chronique*.

L'avocat Maier, ancien accusateur public, ayant reproduit un article de Simpfendörfer dans lequel il appelait « les chrétiens d'Allemagne » à voter pour Hitler et à le soutenir, le ministre des cultes du Wurtemberg-Nord a dû démissionner fin mars.

c) Parmi les condamnations intervenues, citons celle du meurtrier d'Erzberger, Tillessen, qui s'est vu infliger 15 ans de travaux forcés.

Von Papen a été condamné par la *Spruchkammer* de Nuremberg comme principal coupable, à 8 ans de camp de travail et à la confiscation de ses biens.

Schacht a été condamné par la *Spruchkammer* de Stuttgart à 8 ans de la même peine.

d) L'interdiction d'enseigner et d'exercer une fonction universitaire a été prononcé contre le philosophe Martin Heidegger, à Fribourg.

e) La Commandanture alliée de Berlin a confirmé la réhabilitation de Furtwängler, qui a donné à la Pentecôte un grand concert à Berlin.

E.-P. ISLER.

Individualpsychologische Betrachtung von Schillers Don Karlos

Zur Erinnerung an Alfred ADLERS 10 Todestag am 28 Mai.

Lineitung : Dichterische und wissenschaftiche Menschenkenntnis.

Im Prolog zur ersten Aufführung des Wallenstein sagt Schiller über die Kunst des Mimen, dass sie mit dem Schauspieler selbst zu Grunde gehe. Das gilt auch für die Menschenkenntnis des einzelnen Dichters. In den poetischen Schöpfungen aller Länder und Zeiten ist eine grosse Menge von intuitiver Menschenkenntnis zu finden ; es war aber erst in den letzten Jahrzehnten möglich, diese vorwissenschaftliche Menschenkenntnis zu einem lehr-und lernbaren System, zu einer Wissenschaft, zu machen. Wir wollen mit der folgenden individualpsychologischen Durchleuchtung des Charakters von Don Karlos zeigen, dass die Gestalt des Infanten von Spanien, die Schiller auf Grund geschichtlicher Untersuchungen und dichterischer Einfühlung geschaffen hat, sich als echt und lebendig auch dann erweist, wenn wir sie nach dem Verfahren erfassen, das Adler in seinen Werken der Menschheit als unverlierbares Gut hinterlassen hat. (Ueber den nervösen Charakter 1912 ; Praxis und Theorie der Individualpsychologie 1918 ; Menschenkenntnis 1926 ; Der Sinn des Lebens 1933).

I. *Enthüllung von Don Karlos' Charakter auf Grund des 1. Auftritts.*

Das erste, was uns Schiller hören lässt, ist, dass Karlos seit 8 Monaten einen « feierlichen Kummer » an den Tag legt, und dass eine Ruhekur auf dem Lande dagegen nichts ausrichten konnte. — Wir werden den Misserfolg dieses Heilverfahrens, das der Melancholie kaum angemessen ist, sehr natürlich finden und uns gemäss der finalen Betrachtungsweise fragen : Was mag der Kronprinz mit seiner Melancholie bezwecken ? Adler hat uns gelehrt, im melancholischen Verhalten einen Angriff zu sehen. In unserem Falle erfahren wir aus den Worten des Karlos, dass er damit wirkungsvoll gegen den Vater kämpft, denn dieser hat deswegen « schon manche sorgenvolle Nacht gekostet ».

Ein Sohn, der seinen Vater auf diese Weize zu treffen sucht, für die er anscheinend nicht persönlich verantwortlich ist (der sich des Zusammenhanges zwischen Mittel und Zweck nicht bewusst ist), wird ein Mensch sein, der nicht den Mut hat, dem anderen offen und geradlinig gegenüberzutreten ; wohl weil er diesen für übermächtig hält, oder weil er eine zu geringe Selbsteinschätzung hat. Er hat ein « Minderwertigkeitsgefühl », das ein « Minderwertigkeitskomplex » genannt wird, wenn es von grösserer Stärke und Dauer ist und zu einem zögernden Verhalten führt.

Das Minderwertigkeitsgefühl ist immer etwas Relatives. Es entsteht nach vielem, dem Kinde selbst unbegriffenen Messen und Verglei-

chen seiner eigenen Schwäche mit der Stärke der Menschen in der Umgebung, und führt zur Aufstellung eines Zieles (das Persönlichkeitsideal, die leitende Fiktion), das eine Ueberkompensation der dunkel empfunderen Kleinheit, Schwäche, Nichtigkeit, eines bedrückenden Untenseins, ist.

Das kompensierende Leitideal wird meist zu hoch oben ausgestaltet. Es bestimmt den Charakter und alles Denken und Handeln des Menschen, der ein Neurotiker wird, wenn sein Ziel keine Aenderung im Sinne der Gemeinschaft erfährt. Das Leben bietet viele Verlockungen zu rein ichbezogenen Zielstellungen, besonders auch für einzige Kinder, die nicht im Kreise von Geschwistern das lebensnotwendige Gemeinschaftsgefül üben und Leistungs — und Kooperationsvermogen entwickeln können. In dieser Position stellen sie häufig das Ziel auf, ein ganz einzigartiger Mensch zu werden und halten daran ihr ganzes Leben lang starr fest, selbst wenn ein äusserlicher Wandel eintritt.

Nun ist Don Karlos nicht nur des Monarchen einziger Sohn, sonder es kommt als erschwerend für seine seelische Entwicklung hinzu, dass er als Königssohn, dem ohne eigene Leistung sechs Reiche zu Füssen gelegt werden, eine besondere Stellung hat, verglichen mit der Masse der anderen Menschen.

In genialer Einfühlungs — und Gestaltungskraft lässt uns Schiller gleich in den ersten Worten, die er den Kronprinzen sagen lässt, die Leitlinie von dessen Charakter erkennen : Sie ist auf das Ziel seltsamer Einzigartigkeit gerichtet und will diese ohne eigene Verantwortung erreichen : Karlos meint, dass seine erste Handlung im Leben ein Muttermord war, weil die Mutter bei seiner Geburt starb. Der Gedanke, seine Mutter auf diese Art verloren zu haben, kann für keinen Menschen angenehm sein ,aber von « Mord » zu reden ist natürlich närrische Uebertreibung einer Verantwortung, die er als eben Geborener überhaupt noch nicht haben konnte. Das ist eine « tendenziöse Apperzeption » im Dienste des Zieles : als Mensch von ganz grosser Seltsamkeit zu erscheinen. Daraus, dass er sich in selbstgefälliger Weise irrtümlich eine seltsam hohe Verantwortung beimisst, können wir schliessen, dass er in der Tat um so viel weniger bereit sein wird, eigene Verantwortung zu übernehmen.

Die Opposition gegen den Vater scheint schon alt zu sein, denn Karlos beklagt sich auch gleich, dass sein Vater ihn kaum geliebt habe. Aus einem solchen Mangel an Zärtlichkeit, wie aus dem völligen Fehlen der Mutter ergibt sich in der seelischen Entwicklung des Kindes zumeist ein mangelnder Glaube an die Mitmenschen wie an sich selbst und das Gefühl, von allen « verraten » zu sein, das Karlos selber gleich zum Ausdruck bringt. — Kann ein solcher Jüngling später einmal ruhig und sicher als Alleinherrscher die Geschicke eines Volkes lenken, also seine « Berufsaufgabe » erfüllen ? Ist er auch nur den beiden anderen Lebensaufgaben gewachsen : der Freundschaft und der Ehe ? Nach dem, was wir bisher wissen, müssen wir zu der Ansicht kommen : dass Karlos mangels hinreichender Vorbereitung mit seinen Lebensaufgaben schlecht fertig werden wird.

Am Ende des I. Auftrittes steht ein kurzes Selbstgespräch, in dem Karlos seinen Vater « beweinenswerter Philipp » nennt und sagt, dass dieser wie er selbst « beweinenswert » sei. Das bestätigt unsere bisherige Auffassung von dem passiven Pessimismus des Jünglings und von seiner Sehnsucht nach Grösse durch Seltsamkeit und Leid : nach

einer Märtyrerkrone. Da man nur weint, wenn man nicht mehr lachen kann ; da man nur schwach und schlecht wird, wenn man nicht mehr den Mut hat, stark und gut zu sein, können wir mit Sicherheit annehmen, dass das Märtyrerideal des Don Karlos die abgewandelte Form eines früheren aktiveren, heldischen Ideals ist.

II. *Nachweis der Richtigkeit unserer ersten Auffassung auf Grund des ganzen Stückes.*

Wenn unsere Menschenkenntnis richtig angewendet wurde, dann werden wir an den bisher gezeichneten holzschnittartigen Linien des Charakterbildes von Don Karlos, wie es sich aus den ersten 100 Versen von Schillers Drama ergab, im Verlaufe einer längeren Bekanntschaft mit ihm nichts Wesentliches ändern brauchen, sondern nur noch verstärkende Züge und ergänzende Feinheiten hineinzuzeichnen haben. Wir wollen aber bei der Holzschnitt-Technik bleiben und zu dem Blide eines neurotichen Charakters nur noch wenige Linien hinzufügen, die sich aus dem weiteren Verlauf des Dramas ergeben.

Es bestätigt sich schon im 2. Auftritt, dass Don Karlos zu echter Freundschaft unfähig ist, denn Roderich, der grosse Freund seiner Jugend, ist ihm als Marquis Posa mehr Ersatz für die niegekannte Mutter denn gleichwertiger Freund. Schon als die beiden noch Knaben waren, fühlte sich Karl bei aller « Brüderlichkeit » schmerzlich bedrückt, weil er sich von Roderichs « Geiste so sehr verdunkelt » sah. Da ihn der Mut verliess, diesem gleich zu werden, beschloss er, ihn grengenlos zu lieben. Schon damals war die neurotische Lebenstechnik des Umschlagens vom Helden — in das Märtyrer-Ideal ausgeprägt, und wir haben in der erzählten Kindheitserinnerung die Bestätigung der früher ausgesprochenen Auffassung.

Dieser im Knaben gefundene Formwandel des « Obenseins » findet sich auch im Jünglig, wie er überhaupt die « Gangart » dieses Menschen ist : Es hatte ihm « von einem Karl geträumt, dem's feurig durch die Wangen lief, wenn man von Freiheit sprach » und « der sich vermass, in süsser Trunkenheit, der Schöpfer eines neuen goldenen Alters in Spanien zu werden ». Jetzt erklärt er den Einfall für « kindisch, aber göttlich schön. » Vor der Wirklichkeit fehlen ihm der Mut und die Fähigkeit, warten zu können, bis die Erfolge langsam reifen. Dagegen ist eine andere Grösse von sehr fiktivem Wert sofort zu erreichen : Posa solle zugeben, « dass auf diesem grossen Rund der Erde kein Elend an das seine grenze », weil er seines Vaters zweite Frau liebe, die er, ebenfalls übertrieben, seine « Mutter » nennt. Welche Mutlosigkeit genüber bescheidenen aber sinnvollen Leistungen im Rahmen der Gemeinschaft, wenn er sagt : « Dieser Weg führt nur zum Wahnsinn oder Blutgerüst. Ich liebe ohne Hoffnung, mit Todessangst und mit Gefahr des Lebens, das seh ich ja, und dennoch lieb ich. » Die Aufrechterhaltung dieser gefährlichen Liebe zu der Frau, die inzwischen einen anderen hat heiraten müssen, erscheint nur verständlich und sinnvoll, wenn wir sie als Mittel zur Gewinnung von Märtyrergrösse auffassen, die wiederum ihn davon entheben soll, sich als Mann, Freund und Arbeitender zu bewähren, was er sich nicht zutrauen kann.

Der gleiche neurotische Formwandel des Obenseinwollens zeigt sich im folgenden : Als er in einem durch den Freund ermöglichten Gespräch mit der Königin erlebt, dass ein Liebesglück mit ihr nicht möglich ist er gleich bereit, ihr Sklave zu sein und ihre Wünsche, das frei-

heitliche Flandern zu retten vor dem spanischen Absolutismus, wie Befehle zu erfüllen. Und weiter : Weil er Angst hat, später einmal allein König und damit verantwortlich zu sein, soll Posa als der « schreckenlose Hüter seiner Tugend » und seines « Genius » wirken — und damit gewissermassen auch die Verantwortung für Karlos tragen.

Der Marquis von Posa ist, neben der Stiefmutter, der Mensch, der möglicherweise in Frage käme, an Karlos die Aufgabe nachzuholen die, die liebliche Mutter nicht hatte erfüllen können : ihn mit Mut zu sich selbst und zu den Lebensaufgaben zu erfüllen, die sich aus der unumstösslichen Wahrheit des menschlichen Zusammenlebens. Aber er ist kein moderner Seelenberater — so sehr man das auch nach seinem Gespräch mit dem König denken könnte — ; er hat vielmehr selber grosse politische Ziele, für die er sich zu opfern, aber auch Karlos als Mittel einzusetzen bereit ist. Seine aus Selbstlosigkeit erwachsene Menschenkenntnis ist weit grösser als die des Infanten ; doch versagt sie diesem gegenüber, und so müssen allen Aufschwüngen im Verhalten des Don Karlos Rückschläge auf dem Fusse folgen. Plötzlich sieht er sich gar des Freundes beraubt.

Nun ergibt sich noch einmal, ganz krass, der Umschlag von der ersehnten aber nicht gewagten Grosse des Helden zu der sofort erreichbaren des Märtyrers :

Karlos wagt nicht selbständig und auf lange Sicht das Befreiungswerk für die Flamen durchzuführen, die Vorbereitungen des Freundes zu verwerten und dessen Lebenswerk zu krönen, obwohl er das glauben machen möchte ; und er kann sofort einen grossen « Erfolg » über den Vater haben und dadurch im Augenblick einen ihm ungeheuer erscheinenden Ausgleich für die minderwertige Lage erlangen, in der ihn dieser so lange gehalten hat. Und da sagt er, nicht der Wahrheit, sondern der neurotischen Selbsterhöhung zu Liebe, zum Vater : Für mich hat Posa sich geopfert dir ist er nichts gewesen, wenn du es auch gemeint hast ! — Dass er diesen Triumph mit seinem Leben bezahlen muss, kann ihn nicht davon abhalten, ihn sich zu verschaffen : wird doch sein Märtyrerruhm dadurch noch vergrössert : denn nun erscheint er auch als Märtyrer der Wahrheit (Aber die Niederländer erwarten einen Befreiungshelden !).

Die Kindheitssituation des Don Karlos war für ihn in jeder Hinsicht seelisch bedrückend : keine Mutter, fehlende Vaterliebe, einziges Kind, keine gleichwertigen und gleichartigen Freunde, ungeheurer Abstand einerseits zwischen der überlegenen Machtstellung des Vaters und der eigenen Ohnmacht, andererseits zwischen der Rolle, die man ihm beimass und seinen wiklichen Kräften. All das entmutigte ihn und verstärkte sein natürliches Minderwertigkeitsgefühl ausserordentlich. Dieses zu kompensiren schuf er sich das hohe Heldenideal : der Schöpfer eines neuen, goldenen Zeitalters zu werden. Da ihm aber « vor seiner eigenen Gottähnlichkeit bange » wurde, flüchtete er ins Märtyrerideal. Sein überspanntes Streben nach einzigartiger Grösse, das keinen seelischen Kontakt mit den Mitmenschen, keine Kooperationsfähigkeit, kein Wartenkönnen sich entwickeln liess ,musste ihn nach Zerstörung anderer Menschenleben zu einem grausamen Tode führen, da er in einer Umgebund lebte, wo kirchliche und weltliche Herrschsucht kooperierten, um im Namen Gottes und zu seiner angeblichein Ehre sich selber sicherzustellen.

Paul PLOTTKE.

Erklærung des vorlæufigen allgemeinen Studentenausschusses der Freiburger Universitæt

Oktober 1946

« *Wir haben erkannt und bekennen, dass im Mensch-Sein die Gemeinsamkeit und Gleichheit aller Menschen begründet ist. Alle bestehenden Untersceiede i nRassen, Nationen, Sprachen, Religionen und politischen Auffassungen sind nicht Scheidewände und nicht Wertmasstäbe, sondern nur Ausdruck der Mannigfaltigkeit der Menschheit. Mit aller Entschiedenheit lehnen wir die hochmütige Rassengesinnung des Nationalsozialismus mit ihrer unmenschlichen Verwirklichung ab. Unser Kampf wird in Zukunft allen Bestrebungen gelten, die eine Wiedergeburt der für Deutschland und die ganze Welt so verderblichen verabsolutierten Rassentheorie zum Ziele haben.*

Wir sehen es als historische Tatsache an, dass das Naziregime mit seiner Gewaltpolitik zum Kriege getrieben und ihn mit dem bewaffneten Angriff auf Polen im Jahre 1939 begonnen hat.

In ernstem Ringen und im Bewusstsein unserer letzten Veranwortung vor Gott bemüht sich die deutsche akademische Jugend — wie das ganze deutsche Volk — die tiefsten Gründe des Unglücks zu finden, um damit ihren Anteil an der Schuld zu erkennen. »

Cette proclamation a servi de base à la « campagne électorale » des candidats au premier « Studentenausschuss » élu au scrutin général fin octobre 46. Les candidats ont été élus. Participation au vote : 80 % des étudiants présents.

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Eduard SPRANGER : *Goethes Weltanschauung* (Insel-Verlag).

C'est un recueil d'articles et de conférences qui s'échelonnent de 1924 à 1941 et où Spranger traite des points saillants de la conception goethéenne du monde. Naturellement il n'a pas la prétention d'épuiser le sujet en ce court volume : ce ne sont guère, pour reprendre le mot de Du Bos, que des « approximations », qu'il lui a semblé nécessaire de publier, car Goethe est « sans aucun doute de grande importance pour nous autres modernes ». L'essai qui ouvre le volume et lui donne son titre (essai écrit en 1932, publié à l'Insel en 1933 et remanié depuis) est sans contredit le plus significatif de tout l'ouvrage. E. Spranger met l'accent sur les points qui lui semblent déterminer toute la conception goethéenne du monde : conception néo-platonicienne qui date de sa jeunesse et qui, malgré certaines apparences, est restée identique dans ses principes : l'alternance de contraction et d'expansion, la tendance invincible au retour à l'unité à travers les multiples métaphores, la prééminence de l'esprit et la grande loi de l'amour, par lequel le divin se manifeste. L'étude plus détaillée des autres articles s'attache plus particulièrement à la conception de la vie et de la personnalité humaines chez Goethe. Un d'entre eux est consacré à « l'astrologie morale » de Macarie, cet être intérieurement toute lumière, et le dernier à l'attitude de Goethe en face des révélations métaphysiques. C'est un livre intéressant, qui, s'il ne nous apporte rien d'absolument neuf sur Gœthe — et il ne semble pas que ce soit très possible — a le grand mérite de mettre en lumière certains points importants des doctrines gœthéennes.

Reinhard BUCHWALD : *Das Vermächtnis der deutschen Klassik* (Insel Verlag).

Ce petit livre qui est avant tout, dit R. Buchwald, une confession personnelle, l'aveu de l'intérêt de plus en plus grand qu'il prend au classicisme allemand, s'attache beaucoup plus à Schiller qu'à Goethe, car Schiller lui semble être d'une importance plus grande pour les modernes. Mis à part les grands principes communs aux deux grands classiques allemands et que Schiller expose dans les « lettres sur l'éducation esthétique de l'homme », celui-ci ajoute la recherche de la grandeur. Et c'est parce que toute l'œuvre de Schiller est justement une école de grandeur que celui-ci nous est si nécessaire : nous autres modernes avons besoin d'hommes qui réclament expressément la nécessité de l'harmonie et de la liberté intérieures en passant par le chemin de la « Selbstüberwindung ». Au cours des articles, Buchwald étudiera donc, point par point, cette contribution spéciale de Schiller au classicisme allemand. Tout un article est consacré à sa conception très spéciale de l'histoire : il tendait non pas à faire un exposé impartial des faits historiques, mais à montrer la grandeur humaine entravée ou brisée par la marche de l'évolution historique. Il verra à la fin dans l'histoire les manifestations successives d'un « destin démoniaque » contre lequel lutte vainement l'homme. Un dernier article fait retour à Goethe et étudie, d'une manière qui n'est pas absolument convaincante, *Faust* en tant que mythe de l'homme allemand. La valeur du livre

vient surtout de cette tentative pour redonner à Schiller, trop souvent éteint par Goethe, la place de premier plan qui lui revient dans l'élaboration du classicisme allemand.

Franz WERFEL : *Le chant de Bernadette*, traduit par Ivan GOLL (Albin Michel).

Lorsqu'en 1940 Werfel, fuyant les Allemands, fut obligé de séjourner à Londres, désespéré devant les multiples obstacles qui l'empêchaient de franchir la frontière, il fit vœu, s'il pouvait passer en Amérique, de consacrer un livre à Bernadette Soubirous. Il l'écrivit en effet en 1941 en Californie. A ceux qui s'étonnent de voir un juif écrire un « Chant épique » à la louange d'une sainte catholique, Werfel a répondu par avance dans la préface : « Déjà, aux jours où j'écrivais mes premiers vers, je me suis juré de célébrer partout et toujours le secret divin et la sainteté humaine envers et contre mon époque, qui se détourne avec raillerie et indifférence des valeurs essentielles de la vie ». Comme les faits qu'il raconte se sont produits, il n'y a pas un siècle, qu'ils ont été rassemblés, vérifiés, soumis à la critique, la part de la légende, dans une telle épopée — car c'en est une, grâce au souffle du divin qui enveloppe tout le roman — se trouve être nulle. L'ordre chronologique y est suivi avec rigueur, les événements s'y déroulent comme dans la réalité, les êtres y sont d'une profonde vérité humaine, avec leurs passions, leur aveuglement, leurs mesquineries. Werfel a échappé à la tentation de faire de Bernadette un être sublime : elle est et reste jusqu'à sa mort une fille de la campagne, toute simple, ignorante et humble, qui accepte, sans bien comprendre, la grandeur dont elle est la voix. Son seul mérite c'est de ne pas résister à la flamme du divin, mais d'être tout aussitôt fondue d'un amour mystique qu'elle ne cherche jamais à expliquer, et qui lui donne la force de tout supporter et de confesser la vérité de ses apparitions. Elle est la foi — rien d'autre. C'est la personnalité de Bernadette, ainsi reconstituée par Werfel qui rend ce livre si séduisant : elle est la figure rayonnante qui se dégage de cette vaste fresque, si vivante, d'un des moments marquants du siècle dernier.

Jeanne NAIYAC.

Helmut THIELICKE : *Tod und Leben*. Studien zur christlichen Anthropologie. 2. Aufl. Verlag von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck., Tübingen, 1946, 225 p. in-8°, br., 5 mk. 80).

L'auteur et le livre — malgré l'austérité du sujet traité — éveillent dès l'abord la sympathie chez le lecteur français : le premier en effet nous informe dès le début qu'il fut une victime du nazisme qui le destitua en 1940 de son poste de professeur à l'Université de Heidelberg ; le second est d'autre part un des rares ouvrages originaux parus sous le visa français dans notre zone d'occupation en Allemagne.

M. Thielicke, aujourd'hui professeur à l'Université de Tübingen, est déjà connu comme l'auteur d'une longue série de publications relatives à la théologie évangélique et à la philosophie religieuse (certains de ces ouvrages ont atteint la troisième édition et dépassé le 20° mille de tirage). Une notoriété, une compétence et une autorité indiscutables s'attachent donc à l'important travail qu'il publie maintenant — étude entreprise dès 1939 et sans cesse interrompue depuis lors (1) — et où il se propose, dit-il dans sa Préface, de faire la lumière sur le problème

(1) Avant d'être édité en Allemagne, le livre fut publié en Suisse durant l'été de 1945 au « Verlag des Oekumenischen Rates » à Genève.

de la Mort, de l'interpréter par rapport à la vie d'ici-bas et non par rapport à l'Au-delà, et de mettre cette idée de la Mort au service de l'anthropologie, de façon à élucider la conception biblique de l'homme dans laquelle les notions géminées de péché et de rachat, de mort et de résurrection sont comme les deux foyers d'une ellipse. L'auteur espère ranimer par ce moyen « la conversation qui a pris fin entre l'Evangile et le monde sécularisé » et à laquelle l'apologétique comme la dogmatique sont impuissantes à redonner la vie si nécessaire cependant à la théologie et à l'Eglise. C'est là, dit expressément M. Thielicke, un travail théologique », plein du « pressentiment du mystère du Saint-Esprit, qui peut seul conduire à toute vérité ». Précisément le secret de la mort est l'une de ces réalités, l'un de ces problèmes qui s'imposent à la fois au monde moderne éloigné de tout esprit religieux et à l'Eglise consciente de la valeur de son message spirituel : l'Eglise et le monde se rencontrent et mêlent leurs regards dans la contemplation du mystère de la mort, surtout à une époque où « les cavaliers de l'Apocalypse font trembler la terre sous le sabot de leurs chevaux ». N'est-ce pas là « l'horrible musique dont Dieu accompagne les paroles qu'Il veut nous faire entendre sur la vie et la mort ? »

On voit dans quel « climat » se situe le livre de M. Thielicke. De cettre prise de position initiale découle tout le plan de son ouvrage. Dans une première partie intitulée « La mort en tant que tribunal et sa transfiguration » sont examinées diverses « Todesüberwindungen », c'est-à-dire les efforts faits en dehors du christianisme pour sonder le mystère de la mort ; l'auteur expose ici les différentes tentatives de la « théologie naturelle », de Platon à Nietzsche, pour concilier les représentations que chaque système philosophique et chaque penseur se sont faites de l'homme et de la mort et définir les fins assignées à la vie terrestre. De ce point de vue on lira avec intérêt les quelques pages consacrées au *Faust* de Goethe où M. Thielicke s'efforce de démontrer (p. 58) que Méphisto a un pressentiment plus profond de l'éternité que Faust, — ou encore celles où il s'évertue à préciser l'idée d'entéléchie chez Goethe (p. 59-62), — ou tel chapitre où il rappelle qu'Ernest Jünger, après avoir vu dans la mort un horrible Néant « sans consolation et sans issue », a amorcé une évolution et un retour au christianisme primitif (p. 91).

La seconde partie de l'exposé apporte « la lumière d'en haut, grâce à laquelle sont examinées et jugées toutes les manifestations des diverses philosophies ». C'est dire qu'elle prend nettement un caractère théologique que nous ne pouvons nous permettre d'apprécier. Bornons-nous à mentionner qu'après avoir, dans ce développement sur « la révélation biblique de la réalité de la mort », envisagé tous les problèmes que la mort pose au croyant ou à l'homme de science, M. Thielicke couronne sa démonstration par un substantiel chapitre consacré à la vie éternelle, à la résurrection et à l'immortalité. Fort des vérités du protestantisme, se fondant sur la certitude que l'on surmonte la mort dans « la communauté du Ressuscité », l'auteur, fier d'être un « compagnon de Jésus », ne redoute point « la nuit de la mort », car il sait « qui l'attend au matin » (p. 196).

Donnons acte à M. Thielicke de cette sincère profession de foi qui s'appuie sur d'aussi solides réflexions et sur l'ardente conviction que la vie éternelle — le « Zoé », différent du « Bios » — non seulement s'oppose à la mort (car « la mort ne peut pas nous séparer de l'amour de Dieu », p. 188), mais que cette vie future, cette vie d'après la mort est déjà présente, efficace et agissante, dans la vie terrestre.

M. COLLEVILLE.

Gotische Texte, herausgegeben von M. SZADROWSKY, 63 p.
Altdeutsche Uebungstexte, hrsg. von der akademischen Gesellschaft Schweizerischer Germanisten, Bd. 1. u. 2.).
richer Germanisten, Bd. 1, u. 2. Bern, A. Francke Ab. Verlag, 1946.

Cette collection, *Altdeutsche Uebungstexte,* est née du besoin de fournir aux étudiants suisses les chrestomathies que l'on ne pouvait plus trouver en Allemagne.

Le premier volume, *Gotische Texte*, reproduit le choix que l'on trouvait dans la *Gotische Grammatik* de W. Braune, en profitant de l'édition de la *Gotische Bibel* de W. Streitberg. Les textes sont accompagnés de l'original grec (pp. 5-45) et suivis d'un *Wortverzeichnis*. Le second reproduit une sélection des textes contenus dans l'*Althochdeutsches Lesebuch* de W. Braune. Les textes (pp. 5-54) sont suivis de courtes notes bibliographiques et d'un glossaire.

Editions très soignées ; présentation matérielle excellente.

F. MOSSE.

Emil STAIGER : *Grundbegriffe der Poetik*, Atlantis-Verlag, Zurich, 1946, 248 pages.

Nous connaissons trop peu, en France, l'activité et les travaux de notre éminent collègue suisse, Emil Staiger, professeur à l'Université de Zurich et directeur, avec MM. Théophile Spœrri, de la revue *Trivium*. Le domaine de M. Staiger est peut-être le plus beau de tous : la poésie. En 1944, il publiait à la maison Atantis, en collaboration avec M. Martin Hürlimann, un choix de poésies fort intéressant : *Deutsche Gedichte aus vier Jahrhunderten*, 520 pages. — Dans différentes revues, il donnait des explications très fouillées et suggestives de divers poèmes de Goethe Hofmannsthal, K.-F. Meyer, Höderlin, etc. Et voici une œuvre maîtresse : une étude approfondie et lucide des trois grands genres poétiques : lyrique, épique, dramatique, caractérisés par « Erinnerung », « Vorstellung », « Spannung », que M. Staiger commente avec une très grande ingéniosité. Si l'on ajoute qu'il a traduit Sophocle, édité Hölderlin, Gotthelf, consacré des études importantes à Goethe, Keller Brentano, A. von Droste-Hülshoff, etc., non seulement on aura une idée de l'ampleur de ses travaux, mais on devinera quelle somme d'expérience poétique il nous fournit dans son dernier ouvrage, qui doit être lu, médité et discuté ; nous aurons maintes occasions d'y revenir.

Wolfgang KAYSER : *Kleine deutsche Versschule*, Francke Verlag, Berne, 1946, 119 p., 4 fr. 60.

Il existe de nombreux ouvrages, importants et savants, sur la versification : mais nous manquions d'un volume d'initiation. Cette lacune a été comblée et fort bien par le petit traité dans lequel M. Wolfgang Kayser a condensé l'essentiel des conférences et exercices qu'il fit sur cette question à l'Université de Lisbonne. Le vers, la strophe, les formes poétiques, le langage, la rime, le rythme sont successivement passés en revue et leur étude est illustrée de nombreux exemples. Ce petit livre rendra de grands services aux étudiants et aux professeurs et même à tous ceux qu'intéresse la poésie allemande.

J.-F. ANGELLOZ.

Le Gérant : J.-F. ANGELLOZ.

Imprimerie CARON et Cie, CAEN. — Dépôt légal : Avril-Juin 1947.

VOYAGE DE LA S.E.G.

Le voyage d'études annoncé dans le N° 5 *aura lieu du* 1er *au* 15 *Août : il suivra sans doute l'itinéraire Trèves, Coblence, Mayence, Baden-Baden, Tubingue, Constance, Fribourg et englobera tout ce qui présente un intérêt touristique, culturel, artistique.*

Le prix sera d'environ 250 *francs par jour.*

L'organisation en est assurée par les autorités universitaires de notre zone d'occupation. M. DELMAS, 24, Allée de la Gare, Le Vésinet (S.-et-O.), Tél.: Le Vésinet 541, *a bien voulu se charger de la correspondance ; c'est lui qui fournira aux candidats les indications nécessaires lorsqu'elles arriveront de Baden-Baden. Dès maintenant, nous pouvons annoncer que les passeports seront rassemblés à Paris vers le* 10 *juillet, car le visa d'entrée est nécessaire.*

COTISATION 1947

Les membres de la S. E. G. qui n'ont pas versé leur cotisation pour 1947 *ont reçu ou vont recevoir une lettre de rappel. Nous les prions de faire immédiatement le nécessaire, car cette négligence a coûté au Secrétariat et à la Trésorerie de nombreuses heures de travail inutile et à la Société une dépense importante.*

Principales études publiées en 1946 et 1947

G. BIANQUIS	*Quelques souvenirs sur Charles Andler.*
Ch. ANDLER	*Bibliographie de ses œuvres.*
E. TONNELAT	*Paradoxe sur Herder.*
L. LEIBRICH	*Nietzsche et la politique.*
J. ROUGE	*Lichtenberger.*
LICHTENBERGER	*Bibliographie de ses œuvres.*
A. AUDOIN	*Spitteler et le* Printemps Olympien.
J. HYPPOLITE	*L'existence dans la phénoménologie de Hegel.*
F. MOSSÉ	*Les ballades traditionnelles dans les littératures germaniques.*
Ch. ANDLER	*L'œuvre lyrique de Heine.*
J. IMBERT	*Le nouveau droit matrimonial allemand.*
M. KLEIN	*Observations et réflexions sur les camps de concentration nazis.*
J. FOURQUET	*Pour un renouvellement de l'étude du germanique.*
A. MORET	*Le Minnesang.*
J. DE PANGE	*Les voyages de Herder en France.*
A. MORET	*Les origines du Minnesang.*
J. DE PANGE	*Les voyages de Herder en France.*
G. KORLÉN	*Agathe Lasch et Conrad Borchling.*

LES ÉTUDES GERMANIQUES

PUBLIERONT EN 1947

JACOBI	*Lettres inédites.*
DOLL	*Stifter.*
ROUCHÉ	*Le sentiment national en Allemagne à l'époque napoléonienne.*
Ch. DAVID	*L'orphisme de Rilke.*

La suite des études de MM. ANDLER, VERMEIL, KLEIN, COLLEVILLE, GRAVIER.

La chronique d'Allemagne, des études bibliographiques et critiques, des textes importants, inédits ou peu connus, une revue des revues, etc...

Abonnement annuel .... *France* : 200 fr. — *Etranger* : 300 fr.
Prix du numéro .... — 70 fr. — — 90 fr.
N° 4 : *France* : 80 fr. — *Etranger* : 105 fr.

Prix de la Collection 1946....... — 250 fr. — — 350 fr.
(Les numéros 1, 2, 3, ne sont plus vendus séparément)

Les abonnements doivent être adressés à M[lle] SCHMIDT, trésorière

(Voir la page 2 de la couverture)